



Du fil et des hommes : traversée d'une commune textile depuis le 18e siècle

Ombeline Hardouin

► To cite this version:

Ombeline Hardouin. Du fil et des hommes : traversée d'une commune textile depuis le 18e siècle. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03855183

HAL Id: dumas-03855183

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03855183>

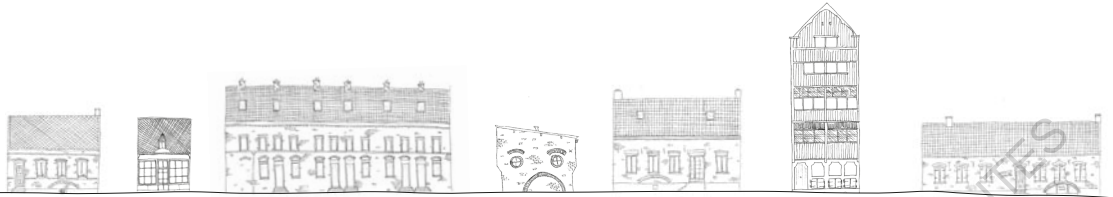
Submitted on 16 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



DU FIL ET DES HOMMES

TRAVERSÉE D'UNE COMMUNE
TEXTILE DEPUIS LE 18^{ÈME}
SIÈCLE



DU FIL ET DES HOMMES

TRAVERSÉE D'UNE COMMUNE
TEXTILE DEPUIS LE 18^{ÈME}
SIÈCLE

OMBELINE HARDOUIN

JUIN 2022 - MÉMOIRE DE MASTER - ENSA NANTES

Séminaire « BURMAH : Architectures
contemporaines : cultures / pratiques / critiques »

SOUS LA DIRECTION DE MARIE-PAULE HALGAND



REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pas été possible sans de précieuses aides et c'est pourquoi je tenais tout particulièrement à remercier

- Marie-Paule Halgand pour m'avoir suivie et conseillée pendant ces deux semestres de recherches et d'écriture,

- Les (anciens) habitants de Saint-Souplet pour m'avoir reçue avec générosité et bienveillance sur leur groupe Facebook puis ouvert la porte de leurs souvenirs et de leur maison. Un merci donc, entre autres à, Jacques F., Maurice V., Odile L., Nelly V., Patrick A., Christian L, Jean-Claude V., Marie-Françoise P., et Mme B.,

Un grand merci également,

- à Henri Quoniou, maire de Saint-Souplet pour m'avoir permis d'accéder aux archives de la commune, et à Marine Basquin, secrétaire de mairie, m'ayant fait découvrir le Cambrésis en voiture,

- à Bernard Lemaire, mémoire vivante de l'histoire de la commune, pour m'avoir fourni un grand nombre d'informations, de photos et de documents sur Saint-Souplet,

- aux médiateurs des différents musées qui m'ont accordé leur temps et répondu à mes innombrables questions,

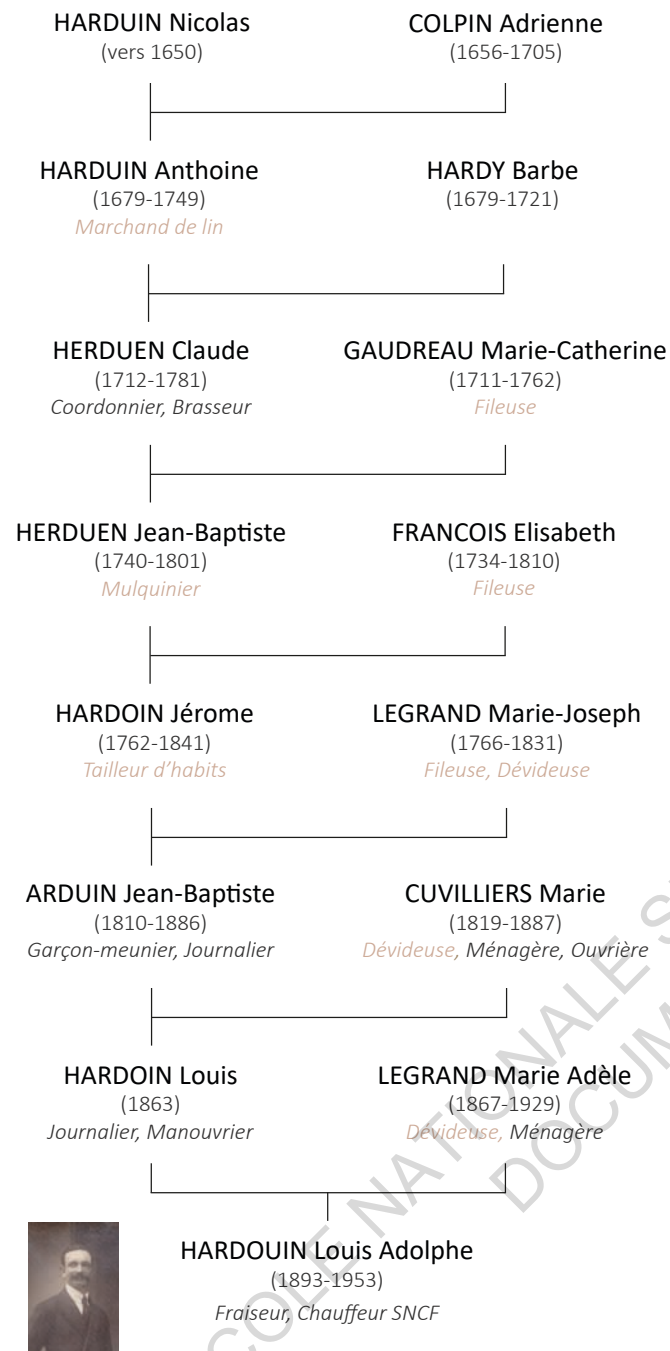
- à Alain Cybertowicz, Président du Comité de Sauvegarde du Patrimoine Valenciennois pour son accueil et sa visite très enrichissante,

- à Clotilde Herbert, Chargée de collections patrimoniales au Labo de Cambrai, pour ses nombreux conseils et son aide précieuse dans les rayons de la bibliothèque,

- à mes ancêtres qui, en tentant de retrouver leur trace, m'ont fait découvrir le passé textile du Cambrésis,

Et enfin, je remercie ma famille et mes amis, pour leur soutien et leurs patientes relectures tout en ayant une petite pensée pour Neuf-Neuf qui a lu mes « comptes-rendus » bihebdomadaires tout au long de ces derniers mois.

PRÉAMBULE : ARCHITECTURE ET GÉNÉALOGIE



Entremêler généalogie et architecture, Histoire et généalogie, architecture et ma propre histoire familiale, c'est un peu retracer le parcours de la production textile dans le Nord de la France sur plus de 250 ans. Mulquinier, fileuse, tisseur, marchand de lin ou encore dévideuse, chacun de mes aïeux a participé à son échelle à la renommée mondiale des savoir-faire de ce territoire depuis le 17^{ème} siècle. M'intéresser à la vie quotidienne de mes ancêtres, dont je recherche les origines depuis une dizaine d'années, a donc été le point de départ de ce mémoire.

Ce sujet étant très peu documenté à Nantes, c'est en me rendant dans le Cambrésis, région dont ils sont originaires, que j'ai pu commencer à étudier spécifiquement cette industrie. Parcourant dans un premier temps les archives, et les écomusées, mais aussi les lieux où vécurent mes ancêtres, j'ai finalement décidé d'arrêter mon étude sur la commune de Saint-Souplet. En apparence banal, ce petit village textile, à la frontière de la Picardie, est en réalité tout à fait singulier. En y arpentant les rues, en y rencontrant ses habitants, les vestiges des différentes époques de l'industrialisation se dévoilent. Certains sont cachés, d'autres inconnus du grand nombre. Oubliés. Et pourtant, il n'y a qu'à observer les groupes Facebook d'habitants du village, et les souvenirs qu'ils s'échangent pour comprendre que ce passé textile qui a tant fait la richesse de Saint-Souplet, est encore ancré dans les mémoires. Mais pour combien de temps ? Peu à peu, la population se renouvelle, sans véritable écrit, les bâtis deviennent alors les seuls témoins de la forte industrie textile de la commune.

C'est donc en recoupant, fragments d'histoires familiales, enquêtes archivistiques, lectures théoriques, techniques, relevés sur place et entretiens extra et ordinaires, que j'ai tenté d'analyser les différentes transformations qui ont participé au développement de la commune telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Victime du déclin de l'industrie textile, ce passé, qui n'était qu'une bribe de mon histoire personnelle, en révèle les enjeux actuels et futurs de Saint-Souplet, des enjeux communs à une grande partie des communes de la région depuis la désindustrialisation.

Page de gauche - Ascendance de mon arrière-arrière-grand-père : Louis Adolphe Hardouin, mettant en avant, les professions de mes aïeux en rapport avec l'industrie textile.

REMERCIEMENTS	5
ARCHITECTURE ET GÉNÉALOGIE	7
TRADITIONS TEXTILES EN CAMBRÉSIS	11

PREMIÈRE PARTIE / LES VESTIGES DE LA MULQUINERIE RURALE

15

1 - L'EXURBANISATION DANS LES CAMPAGNES CAMBRÉSIENNES	16
2 - L'ESSOR DU TEXTILE À SAINT-SOUPLET	26
3 - UN TRAVAIL À L'ABRI DES REGARDS	31

AU DELÀ DES MURS DE LA FABRIQUE

67

TROISIÈME PARTIE / LA PERSISTANCE DU TRAVAIL À DOMICILE

69

1 - UNE COEXISTENCE ANCRÉE DANS LA COMMUNE	70
2 - L'AFFIRMATION DES ATELIERS TEXTILES À DOMICILE	76
3 - « ON VIVAIT ET TRAVAILLAIT BEAUCOUP ENSEMBLE »	81

SOMMAIRE

37

L'ÉMERGENCE DE NOUVEAUX MARCHÉS

41

DEUXIÈME PARTIE / AU TEMPS DES USINES

1 - LES PREMIÈRES USINES CAMBRÉSIENNES	42
2 - L'ÉCLOSION DU NOUVEAU MONDE À SAINT-SOUPLET	49
3 - L'OUVRIER, ENTRE LA FABRIQUE ET LES CORONS	59

85

LES TEMPS CHANGENT

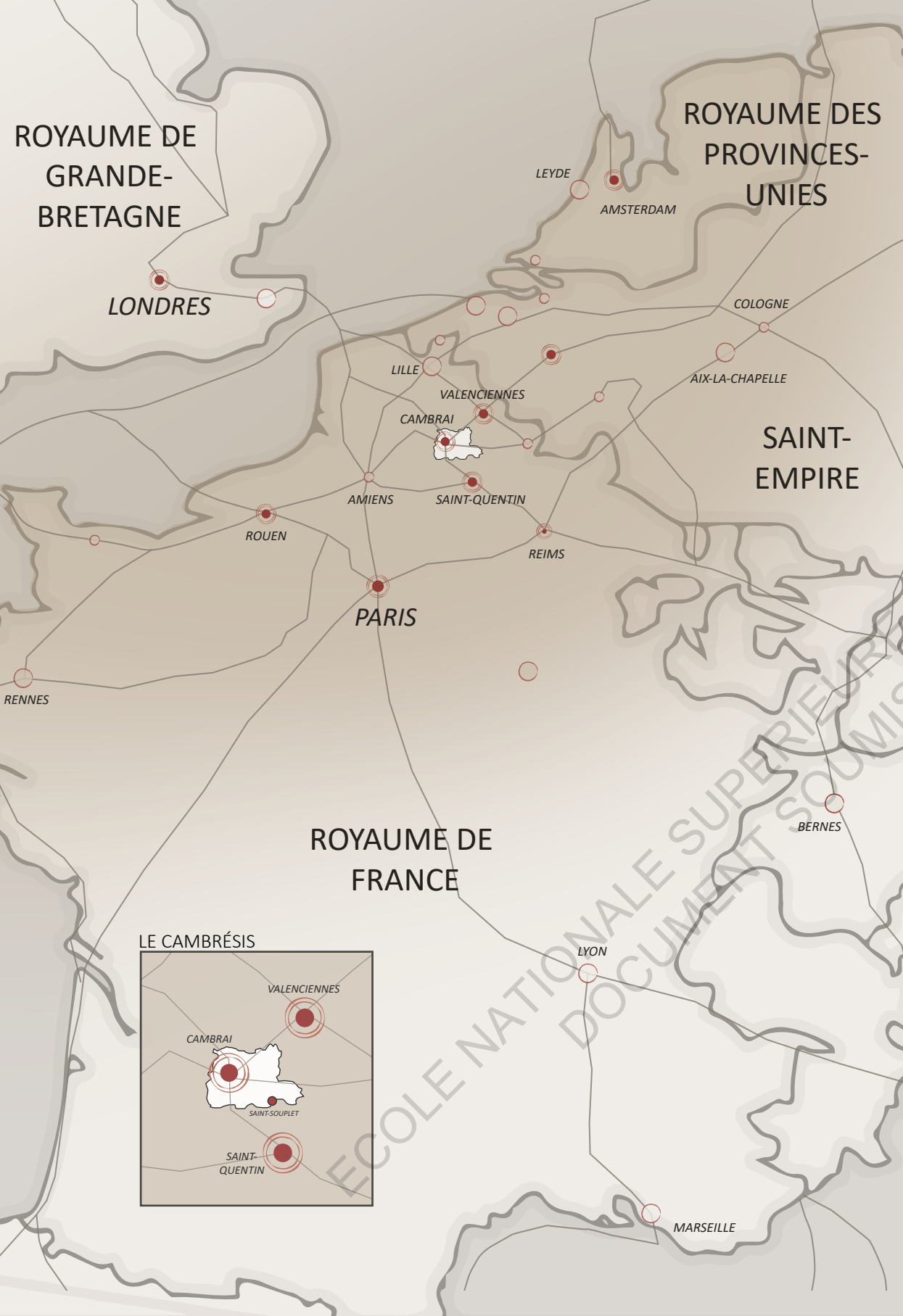
87

QUATRIÈME PARTIE / L'HÉRITAGE INDUSTRIEL TEXTILE CAMBRÉSIE

1 - LA RURALITÉ FACE À SA DÉSINDUSTRIALISATION	88
2 - LES SAVOIR-FAIRE MIS EN SCÈNE DANS LA RÉGION	98

CONCLUSION 109

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE 110



TRADITIONS TEXTILES EN CAMBRÉSIS

UNE HYPERSPÉCIALISATION RÉGIONALE

Au cours des siècles, le Cambrésis, région située au sud du département du Nord, s'est fait une large place dans l'industrie textile. Le lin dans un premier temps, puis la laine et le coton en ont fait sa renommée à l'international. Ils ont ainsi permis aux divers systèmes manufacturiers de marquer le territoire et d'en faire vivre ses habitants.

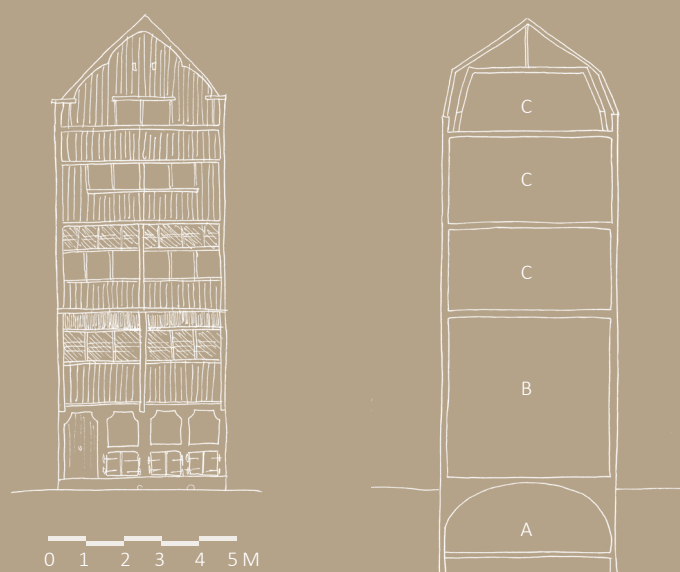
S'inscrivant dans une vaste aire industrielle textile européenne, s'étendant de la Basse-Normandie aux Pays-Bas, le Cambrésis fut longtemps à la frontière de Royaumes, sur le terrain de guerres, de sièges et de traités. À proximité directe de territoires propices à la culture du lin, l'artisanat et l'industrie du tissage vont alors très vite se développer. Même si aucune source réelle ne permet d'affirmer l'implantation première de la fabrication de ces toiles fines de lin dans la région, il semblerait que cette dernière remonte à la fin du Moyen-Âge. Alors reconnues pour leur finesse et leur qualité, ces étoffes feront la richesse des cambrésiens qui, tirant profit de cet emplacement stratégique - la grande route reliant la France aux Pays-Bas passant par Cambrai - vont exporter une majeure partie de leurs productions à travers le monde. D'abord en Europe du Nord, puis en Orient en passant par les Amériques, les cambrésines¹ comme on pouvait les appeler se répandent et, c'est à la fin du 16^{ème} siècle que son véritable essor a lieu.

Durant cette période, et cela jusqu'au début du 18^{ème} siècle, l'essentiel de la production était assurée par le biais de structures corporatives puissantes présentes au sein de seulement trois grandes villes : Cambrai, Valenciennes et Saint-Quentin. La mulquinerie, l'activité de tissage et de commerce des toiles fines de lin y était alors la plus importante. Très contrôlée par des règlements stricts, elle n'était pas permise hors les murs de ces cités ; un moyen pour ces dernières de conserver leur suprématie sur les marchés.

Dans ces villes, on ne pouvait tisser le lin, une fibre très fragile, exclusivement dans des caves pour des raisons hygrométriques.

1 - On appelle communément cambrésines, des toiles fines de lin ; toilettes, des petites toiles ; batistes, des toilettes de tissus très serrés, compactes et linons des toilettes très claires

Page de gauche - Carte montrant les principales aires textiles en Europe du Nord au début du 18^{ème} siècle



Au rythme du soleil, les maître-mulquiniers travaillaient ainsi dans les sous-sols, au côté de leur femme, fileuse pour la plupart et de leurs enfants, très tôt mis à l'ouvrage. Mon ancêtre, Jean-Baptiste Herduen fut ainsi pendant une quinzaine d'années, ouvrier d'un de ses maître-mulquiniers à Valenciennes. En effet, intégrer les corporations n'était pas chose facile. Seuls les bourgeois pouvaient accéder à l'apprentissage. Sous peine de sanctions fixées par les règlements, ces maîtres devaient dès lors, tisser et/ou faire tisser exclusivement dans la cave de leur propre habitation ou encore présenter une boutique au rez-de-chaussée. Dans les maisons de tisserand se superposaient donc : lieu de production, de vente et d'habitats comme le montre la coupe ci-dessus. L'accès au sous-sol se faisait depuis la rue et aujourd'hui, plusieurs maisons dans le centre de Valenciennes ont conservé ces ouvertures, témoin d'un travail artisanal textile ou autre dans la cave. De nos jours, dans le nord de l'Europe, seulement une maison de tisserand datant du 14^{ème} siècle dispose d'une cave visitable. Elle se trouve rue de Paris à Valenciennes, à quelques

Ci-dessus - Façade et coupe de la maison de tisserand, 94 rue de Paris, Valenciennes d'après ma visite et les documents apportés par Alain Cybertowicz

A - Cave pour le tissage
B - Rez-de-chaussée avec, sur la rue, la boutique et la cuisine
C - Etages avec possiblement une famille par niveau

rues d'où habitaient mes ancêtres.

Par la suite, la demande en étoffe étant de plus en plus croissante, la production linière s'est progressivement diffusée dans les campagnes cambrésiennes. Peu à peu, la mulquinerie urbaine s'est perdue, les corporations ont disparu, et même si Cambrai, Valenciennes et Saint-Quentin réussirent à conserver leur monopole de

contrôle et de négoce des toiles, le tissage ne "reviendra" dans leur ville qu'avec l'implantation des grandes usines et filatures plus d'un siècle plus tard.

De ce fait, c'est dans ce contexte d'exurbanisation de la profession que l'industrie textile arriva massivement à Saint-Souplet. Assez rapidement, la commune vivra du tissage de manière saisonnière. On cultivait pendant la belle saison et tissait le reste du temps à la cave. Puis, au 19^{ème} siècle, la mécanisation progressive, les élans cotonniers, lainiers et l'arrivée des usines vont profondément influencer sur le devenir de la commune, et cela, jusque dans les années 1980. Aussi, on peut se demander :

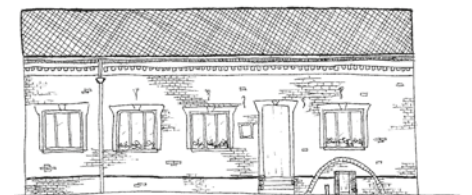
De quelles manières le passé industriel textile du Nord façonne-t-il encore le Cambrésis d'aujourd'hui ?

En embrassant toutes les dimensions de cette industrialisation textile, qu'elles soient territoriales, économiques, culturelles ou encore sociales, ce mémoire : Du fil et des Hommes, s'interroge donc sur les différents impacts multiformes d'un tel processus sur le paysage, sur le quotidien de ses habitants, mais aussi sur les politiques actuelles des communes telles que Saint-Souplet.

De manière chronologique, une première partie reviendra sur l'arrivée de la mulquinerie à Saint-Souplet et le développement du tissage dans les caves. Les seconde et troisième parties se concentreront sur la construction de la Fabrique, une usine de 800 ouvriers à la fin du 19^{ème} siècle, mais aussi sur la persistance du tissage à domicile. Enfin, une dernière partie portera l'attention sur les nouveaux enjeux auxquels doivent répondre les communes depuis la désindustrialisation.

LES VESTIGES DE LA MULQUINERIE RURALE

Il suffit de sortir de l'autoroute, s'engouffrer dans les campagnes, y traverser ses villages, et y observer le nombre incalculable d'ouvertures en arc de cercle sur les pignons des habitations pour s'en rendre compte. Le 18^{ème} siècle a bel et bien ancré l'industrie manufacturière dans la région. Ces blocures, percements caractéristiques d'un travail textile sous voûte, permettant d'aérer et d'éclairer les caves semi-enterrées, sont de véritables témoins de l'importante diffusion du tissage du lin en Cambrésis. Jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, voire jusque dans les années 1970 pour certaines communes, le tissage dans les caves, qu'il soit saisonnier ou à plein temps, fut un moyen de subsistance considérable pour de nombreux habitants. Aujourd'hui en grande partie comblée, maçonnée, ces ouvertures se sont d'une certaine manière, inscrites dans le patrimoine rural régional.



1 - L'EXURBANISATION DANS LES CAMPAGNES CAMBRÉSIENNES

NAISSANCE D'UN NOUVEAU SYSTÈME MANUFACTURIER

Après avoir fait prospérer les villes de Cambrai, Valenciennes et Saint-Quentin qui concentraient en leurs murs l'essentiel des mulquiniers, on assiste au cours du 18^{ème} siècle à la diffusion du tissage des toiles dans les campagnes environnantes. Didier Terrier décrit cette période comme « **le premier âge proto-industriel**. »²

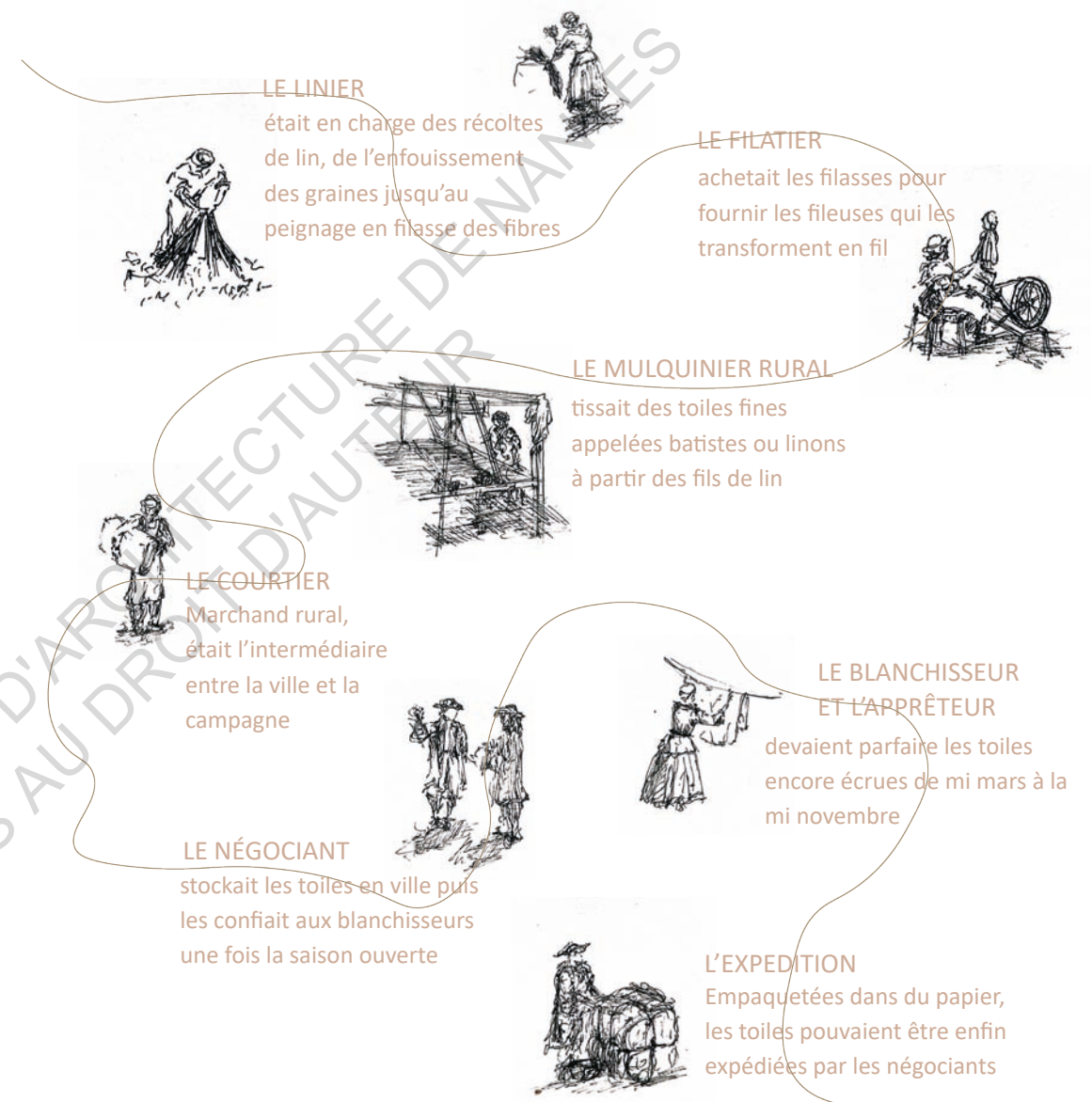
Les raisons y sont diverses, mais l'accroissement des demandes à l'international, la recherche d'un meilleur rendement pour s'adapter aux goûts très changeants des consommateurs et le besoin d'une main d'œuvre à bon marché et plus flexible que celle des corporations urbaines en sont les principales. Le tissage des toiles quitte donc progressivement la ville pour la campagne. Mon ancêtre Jean-Baptiste Herduin, ouvrier-mulquinier de profession, n'était donc pas un cas isolé. Originaire de Saint-Souplet, il quitta Valenciennes en 1777 pour revenir dans son bourg natal. Là, il continuera de tisser, mais cette fois-ci à son compte, pourra s'acheter une maison et du terrain, chose impensable jusqu'alors en ville en tant qu'ouvrier.

Au rythme des saisons, la filature et le tissage deviennent donc des activités de secours et une grande partie de la population des campagnes cambrésiennes se réoriente vers cette industrie. Devenir mulquinier rural, n'avait en effet, rien à envier aux autres professions. Même s'ils étaient payés 15 à 20 % moins cher que ceux

urbains,³ la possibilité d'exercer une double activité d'artisan-paysan sans véritable contrôle strict de la part de corporations élitistes, permit à beaucoup d'entre eux d'avoir des revenus supplémentaires et d'ainsi subvenir à leurs besoins familiaux. C'était également un bon moyen de contrer à la fois les crises agricoles et celles manufacturières. Partout, dans la région, les claquements des métiers à tisser se sont donc mis peu à peu à retentir depuis les caves nouvellement aménagées. Cependant, cette exurbanisation va également redistribuer les tâches

2 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 147

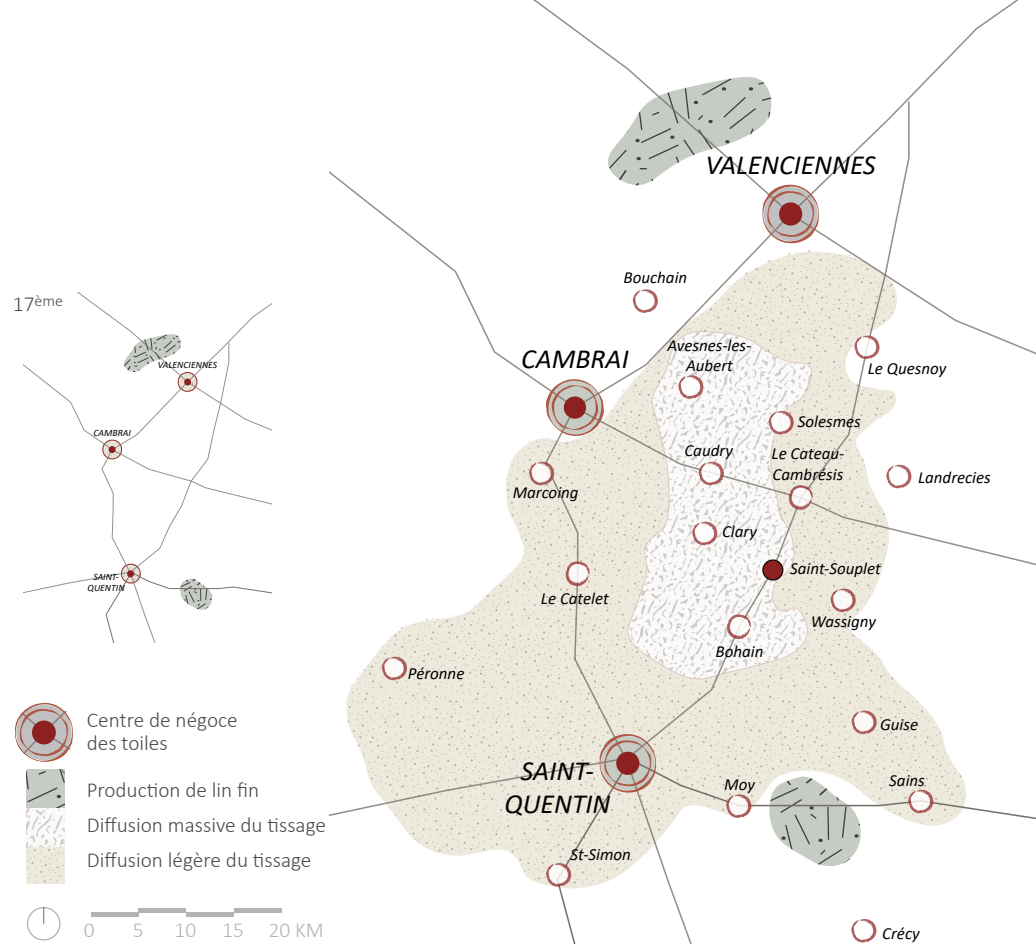
3 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 51



entre les villes et la campagne. De la fibre de lin à l'export de la toile apprêtée, un système manufacturier complexe et spécifique, déjà en place auparavant, s'affirme.

Chaque étape de la production, demandant beaucoup de travail, adresse et minutie, étaient ainsi bien définies tout comme les rôles de chacun, pour éviter d'endommager le lin. La plupart du temps, chaque phase était donc réalisée dans des familles et dans des lieux complètement distincts.

Ci-dessus - Ensemble des étapes et professions indispensables à la production d'étoffes de lin d'après les descriptions de Didier Terrier dans : *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*



REDISTRIBUTION DE L'ACTIVITÉ TEXTILE SUR LE TERRITOIRE

Une fois diffusée dans les campagnes, la proto-industrie textile forma autour de nos trois bassins du Cambrésis, du Valenciennois et du Saint-Quentinois, une sorte de triangle manufacturier qui pouvait s'étendre sur plus de 2 200 km². À l'intérieur : linier, filatier, mulquinier, blanchisseur ou encore négociant travaillaient conjointement. Toutefois, la répartition du tissage n'était pas uniformément répartie sur ce territoire.

Il y avait des espaces vides de toute mulquinerie notamment là où l'activité agricole était suffisamment diversifiée et rémunératrice pour ne pas cumuler une double activité de mulquinier-paysan. Didier Terrier décrit deux zones distinctes exemptées de ce tissage : les banlieues urbaines de nos trois grands pôles et les communes où s'était développée la grande culture : lin, betterave ou encore chicorée. Dans ces dernières, tous les habitants étaient alors occupés aux champs. Les femmes et les enfants pouvaient filer le lin, mais très peu de tissage était réalisé sur place. Les

deux grands centres de production de lin se trouvaient d'ailleurs au nord de Valenciennes et au sud-est de Saint-Quentin. Ils alimentaient toute la région et ont contribué au développement de l'industrie linière.

Ci-dessus - Carte de répartition des nouveaux espaces de productions, tissages et négoce dans le Cambrésis au 18^{ème} siècle

De même, les banlieues urbaines se consacraient, elles aussi exclusivement, à la culture du bétail et de légumes pour les grands marchés urbains. « *un peu comme si la mulquinerie en s'exurbanisant avait enjambé la banlieue proche pour prendre du champs.* »⁴ Dans ce mécanisme d'éloignement du tissage rural loin des villes, le monopole des corporations urbaines n'est d'ailleurs pas à exclure. Alors à l'œuvre à Cambrai, Valenciennes, et Saint-Quentin, elles devaient être assez hostiles à l'arrivée de mulquiniens moins chers, aussi proches de leur lieu de négoce. En effet, même si ces villes cessent « *d'être l'espace privilégié de la production industrielle, [leur] pouvoir de commandement [notamment en régissant la fabrication rurale] sorti grandi de cette épreuve,* »⁵ et c'est ainsi que le territoire manufacturier est resté assez structuré et contrôlé.

Comme en témoigne la carte ci-contre, la proto-industrie textile la plus active s'était donc établie au cœur de notre triangle de production. Il constituait le noyau dur du tissage et se situait en grande partie dans le Cambrésis, au croisement d'importants réseaux de communication. Saint-Souplet, Bohain-en-Vermandois, ou encore le Cateau-Cambrésis en feront partie. Ces voies étaient alors indispensables pour relier cette zone aux centres manufacturiers puisque les toiles, une fois tissées, étaient envoyées via des courtiers à Valenciennes, Cambrai et Saint-Quentin où se trouvaient les plus grands bureaux de marques. Ces bureaux de visites y contrôlaient la qualité des productions et l'authenticité des sceaux frappés par chaque mulquinier sur leurs toiles.⁶

Aux abords de ce noyau dur où la diffusion du tissage était massive, on trouvait une zone « d'extension » perméable. Cette aire pouvait se contracter suivant les demandes. Ses limites étaient mouvantes. Là, contrairement au cœur, les habitants ne pouvaient pas se consacrer au tissage à plein temps ou presque, mais devaient faire face à la conjoncture du marché textile. Ses ouvriers ruraux travaillaient de manière saisonnière, le tissage restant de l'ordre de l'aléatoire et du temporaire. Ils étaient à la merci des grands négociants qui étaient pour eux un moyen d'assurer une main d'œuvre constante même si moins qualitative. De surcroît, c'est à la périphérie de cet espace de diffusion léger que se retrouvaient les travailleurs les plus mal lotis alors trop loin des centres textiles pour espérer avoir constamment du travail.

Aux extrémités de ces zones, le tissage étant moindre, c'est dans ces communes que l'on retrouve aujourd'hui le moins de maisons présentant ces ouvertures si caractéristiques du travail de mulquinerie.

4 - **TERRIER (Didier).** *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880.* Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 80

5 - **TERRIER (Didier).** *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880.* Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 147

6- **DOLEZ (André).** *La mulquinerie à Cambray des origines à 1789 : essai d'histoire économique.* Lille : Société anonyme d'imprimerie et d'Éditions du Nord, 1932. p. 79

UN PATRIMOINE ANCRÉ DANS LA RÉGION

Alors que dans certaines communes comme nous le verrons pour Saint-Souplet, la profession de tisseur-paysan, s'est progressivement perdu, dans d'autres communes du Cambrésis, cette pratique persista jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, voire 1968 pour Saint-Hilaire-lez-Cambrai.⁷ La saisonnalité y était alors encore à l'œuvre et, à chaque fin d'hiver, à l'exemple de la famille de Mémé Santerre (1891-1975), ils migraient vers d'autres régions comme la Normandie pour travailler la terre.

« Pendant soixante-dix années, Marie Catherine Santerre a travaillé, travaillé, beaucoup travaillé ... Avec toujours, à l'horloge immuable des saisons, le même horaire : 4 heures du matin à 22 heures, en cave devant le métier à tisser, l'hiver ; 6 heures à 21 heures dans les champs, l'été. »⁸

C'est à partir des propos de cette ancienne tisseuse de lin que Serge Graftaux nous relate les savoir-faire et les différentes pratiques de tissage dans les caves d'Avesnes-les-Aubert. Toutefois, outre les nombreux témoignages assez récents qui nous permettent de nous plonger dans l'atmosphère d'un tel travail laborieux, la persistance de cette profession a permis de conserver les caves jusqu'à aujourd'hui. Maçonnée en grande partie, les percements en arc de cercle présents sur les murs extérieurs des maisons, nous saisissent de part leur singularité. Un simple trajet en voiture ou en bus nous permet d'en appréhender leur omniprésence et leur diversité.

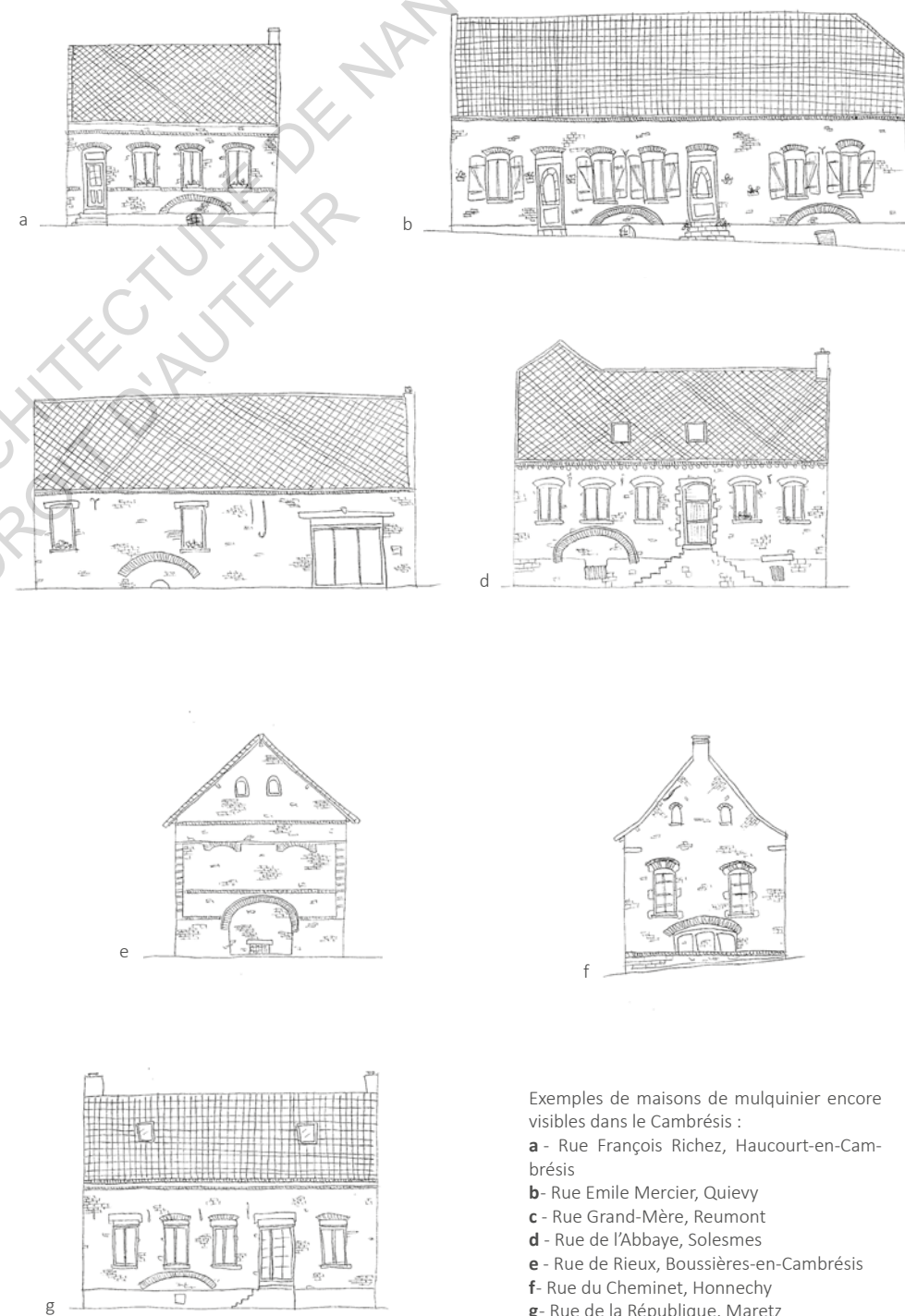
Souvent dispersées dans les bourgs, ces maisons, s'élèvent, dans certains villages, encore accolées les unes aux autres sur des rues entières. C'est le cas à Avesnes-les-Aubert ou encore Saint-Hilaire-lez-Cambrai. Maçonnées, grillagées, modifiées, enduites, ces ouvertures de caves ont perdu leur usage premier. Autrefois utiles, elles sont devenues esthétiques. C'est ce qui ressort dans les multiples entretiens que j'ai pu réaliser. Seules deux personnes en connaissaient leur pratique originelle. Toutes deux habitaient dans des bourgs du nord du Cambrésis où l'activité textile en cave a perduré jusqu'à la désindustrialisation. Ils avaient entendu de nombreux témoignages et s'étaient intéressés à leur histoire communale. Mais, pour la plupart

des habitants interrogés, ils ignoraient que le tissage était réalisé auparavant dans des caves. Pour beaucoup d'entre eux, les percements en bas des pignons n'étaient qu'un moyen pour le marchand de déverser le charbon directement dans la cave alors devenu un espace pour l'entreposer.

Les pages suivantes présentent ainsi une partie des maisons de mulquiniers que j'ai pu apercevoir lors de mon séjour.

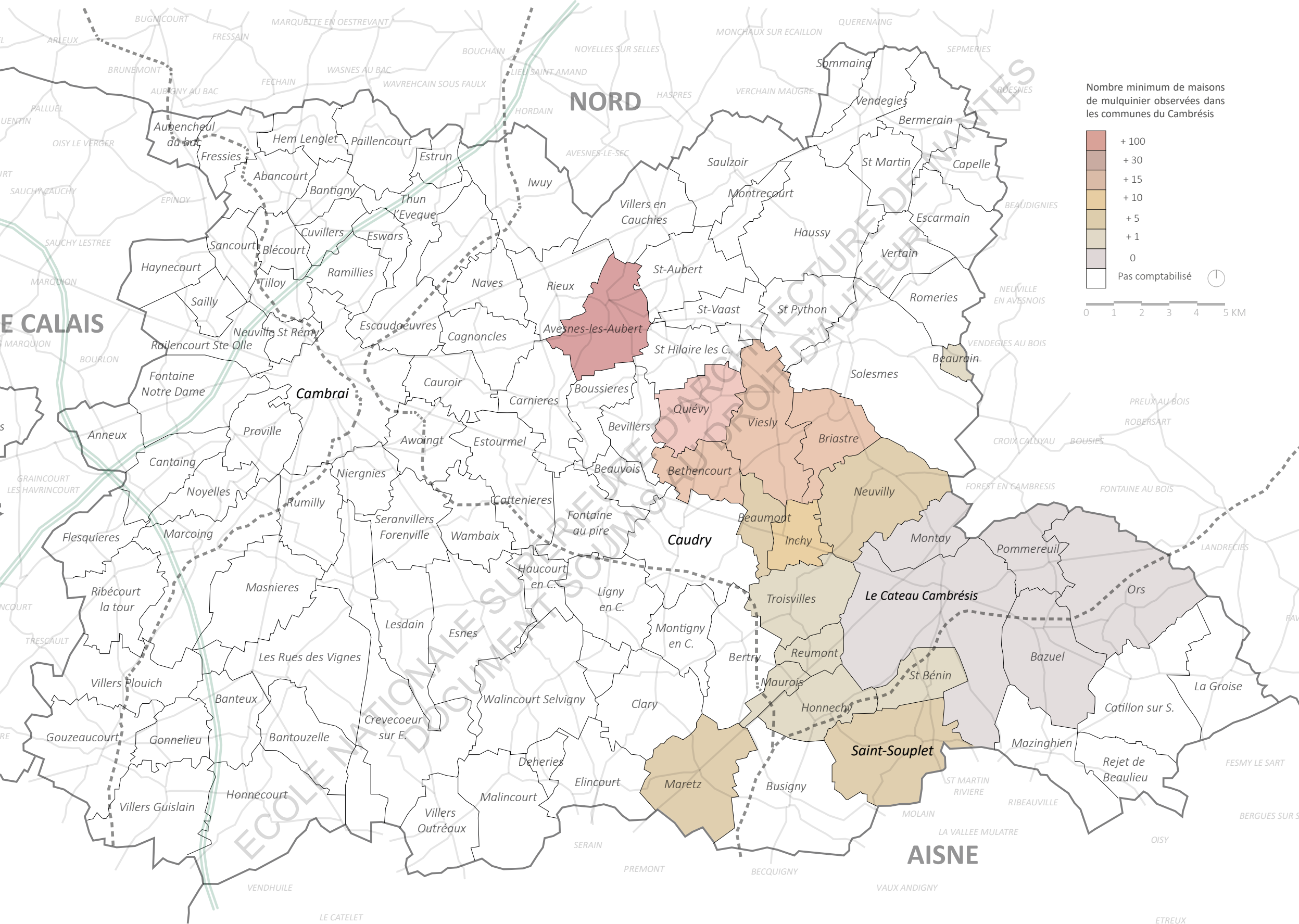
7 - LEDUCQ (Gérard). Les tisseurs à la cave de Saint-Hilaire lez Cambrai. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, janvier 1979, n°3. p. 26-37

8 - GRAFTEAUX (Serge) et SANTERRE (Marie-Catherine). *Mémé Santerre : une vie de sagesse et d'amour*. Paris : Marabout, 1987. p. 5



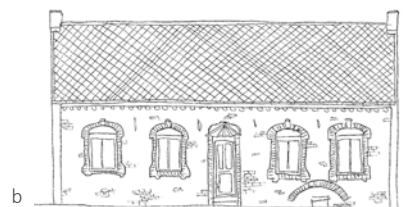
Exemples de maisons de mulquinier encore visibles dans le Cambrésis :

- a** - Rue François Richez, Haucourt-en-Cambrésis
- b** - Rue Emile Mercier, Quievy
- c** - Rue Grand-Mère, Reumont
- d** - Rue de l'Abbaye, Solesmes
- e** - Rue de Rieux, Boussières-en-Cambrésis
- f** - Rue du Cheminet, Honnechy
- g** - Rue de la République, Maretz





a



b



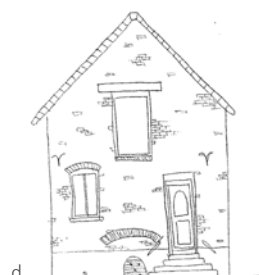
h



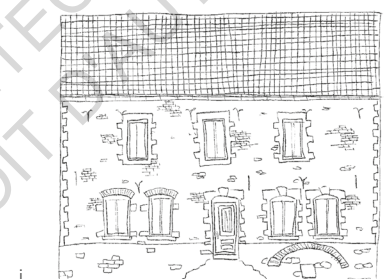
i



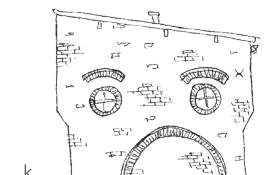
c



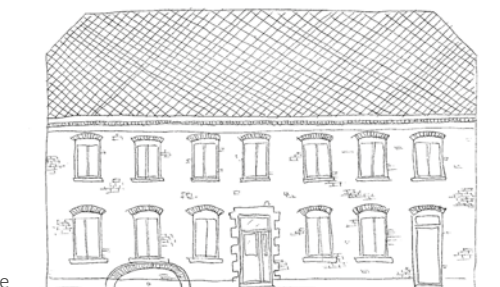
d



j



k



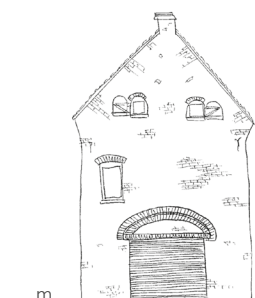
e



f



l



m

Exemples de maisons de mulquinier encore visibles dans le Cambrésis :

a - Rue Jean Jaures, Saint-Vaast

b - Rue Léon Gambetta, Rieux

c - Grand Place, Saint-Souplet

d - Rue de la Mairie, Viesly

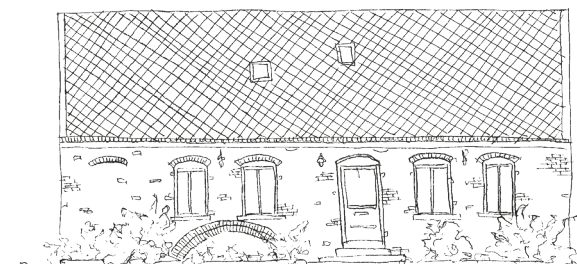
e - Rue Aristide Briand, Caudry

f - Rue Karl Marx, Avesnes-les-Aubert

g - Rue Henri Barbusse, Saint-Hilaire-lez-Cambrai



g



n

h - Rue Aristide Briand, Caudry

i - Rue Louise Michel, Avesnes-les-Aubert

j - Rue de la Cavée, Montrecourt

k - Rue Victor Hugo, Saint-Hilaire-lez-Cambrai

l - Rue du Docteur Nick, Beaumont-en-Cambrésis

m - Rue Sadi Carnot, Avesnes-les-Aubert

n - Rue Léon Gambetta, Béthencourt

2 - L'ESSOR DU TEXTILE À SAINT-SOUPLET

UNE COMMUNE AGRICOLE JUSQU'AU 17^{ÈME} SIÈCLE

Située à l'extrémité du département du Nord, à la frontière de la Picardie et du bassin de la Sambre, la commune a toujours eu un rôle stratégique de défense pour les différents Royaumes et États à qui elle appartenait. Des invasions barbares, aux tranchées de la Première Guerre mondiale en passant par les rivalités franco-espagnoles, Saint-Souplet était sur le front de conflits entre les plus grandes puissances européennes. Château-fort et tours de guet, aujourd'hui détruits ou démontés, étaient donc au centre d'un bourg idéalement construit en hauteur. Cela permettait d'avoir une vue dégagée sur la vallée de la Selle, rivière affluente de l'Escaut.

À l'époque où Saint-Souplet n'était pas encore un avant-poste de la manufacture linière, les familles sulpiciennes formaient donc déjà une petite communauté principalement agricole, regroupées autour de l'église et du château-fort. Comme beaucoup de communes du Cambrésis, une grande partie des habitations plutôt des fermes étaient construites de manière concentrique autour de ces derniers. C'est ce que Patrick Mac Aleese appelle les villages-centrés en opposition aux villages-rues «qui s'étendent eux le long des voies de communication ou de l'Escaut. »⁹

9 - MAC ALEESE (Patrick). *Architectures en Cambrésis*. Lille: CAUE du Nord, 1984. p. 15

Carte - Extrait de : FER (Nicolas de), *Les frontières de France et des Pays-bas où se trouvent l'Artois, la Flandre, le Brabant, le Hainaut, le comté de Namur, le Cambrésis et grande partie de Picardie*, Paris, 1740-1741 [Bibliothèque nationale de France, Cartes et Plans, GE C-11313 ; © BnF].



Tout autour du bourg se développait donc une vaste succession de petits terrains agricoles où l'on cultivait de manière intensive du lin ou encore de la betterave. Le bassin de l'Escaut, où s'étend alors la commune, est une terre riche en limons fertiles. Chaque habitant avait son petit lopin de terre et l'agriculture était plus une économie de subsistance. C'est pourquoi, avoir une activité artisanale en complément permettait d'assurer un revenu en cas de mauvaises récoltes.

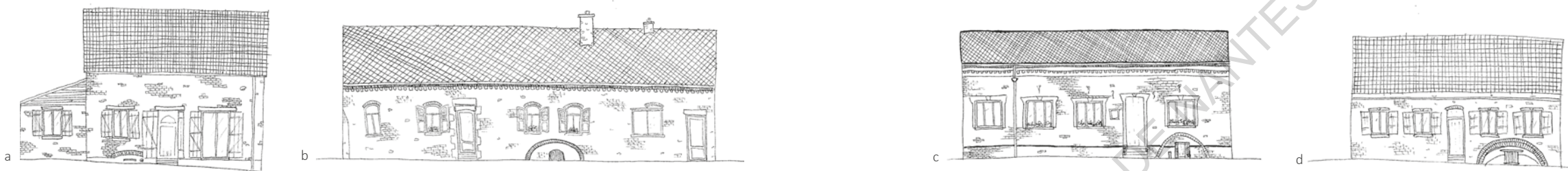


À une trentaine de mètres en contrebas du bourg, la commune était traversée par la Selle. Cette dernière, une petite rivière prenant sa source à environ trois kilomètres dans l'Aisne, sépare le bassin de la Sambre à l'est, du bassin de l'Escaut à l'ouest. Elle ne permettait pas vraiment de faire circuler des bateaux, mais son débit était largement suffisant pour « écraser le blé des pays fertiles qu'il traverse. »¹⁰ On comptait donc plusieurs moulins à Saint-Souplet, le long de la Selle et c'est aussi à ces côtés que bien plus tard la Fabrique, une usine textile s'y implantera.

Idéalement situé à une trentaine de kilomètres de Cambrai et de Saint-Quentin, en plein cœur de notre cœur manufacturier, Saint-Souplet était ainsi propice au développement de l'industrie linière. À égale distance de ces pôles de négoce, ses mulquiniers avaient le choix pour commercialiser leur toile fine au plus offrant et le tissage est rapidement devenu l'activité principale de nombreuses familles. Bien que quelques fermes et hameaux se retrouvent également dispersés dans l'ensemble de la commune, nous nous concentrerons dans le cadre de cette étude, sur le bourg de Saint-Souplet même si bien évidemment l'activité textile s'est développée également dans le reste du territoire communal.

10 - Laon, Archives Départementales (A.D.) de l'Aisne, 13 T 409, *Monographie communale de Saint-Martin-Rivière*, p.3. Saint-Martin-Rivière est une commune voisine de Saint-Souplet.

Ci-dessus - Photographie du moulin rue de la Fabrique, Saint-Souplet Février 2022



ENTRE LE TRAVAIL AUX CHAMPS ET CELUI DES CAVES, LE BOURG CHANGE

11 - **LECLERCQ (Maurice)**. *De la mule-jenny à l'ordinateur. Cent ans de textile dans le Nord-Pas-de-Calais*. Lille : La Voix du Nord, 1999. p. 5

12 - D'après des relevés des professions nommées dans les actes de baptêmes, mariages et sépultures pour l'année 1720. On compte sur les soixante hommes inscrits : 23 qui travaillaient dans le textile (mulquiniens, tisserands et marchand linier) et 18, la terre. La seule profession notée pour les femmes si elles en avaient une est fileuse. Lille, A.D. du Nord, 5 Mi 015 R 050, *Registre d'état civil de Saint-Souplet, 1663-1769*, p. 207-211.

13 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 52

14 - **LEDUCQ (Gérard)**. Les tisseurs à la cave de Saint-Hilaire-lez-Cambrai. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, janvier 1979, n°3. p. 29

a - Ruelle des Escaliers, Saint-Souplet
b - Rue le Vent de Bise, Saint-Souplet
c - Rue de la Mairie, Saint-Souplet
d - Rue du Cateau, Saint-Souplet

Assez tôt, le tissage et le filage sont donc devenus « des activités et des ressources d'appoints »¹¹ pour les sulpiciens. En 1720, deuxième année où sont inscrites les professions des habitants de manière plus systématique sur les registres paroissiaux de la commune, un homme sur quatre était mulquinier ou tisserand et plus d'une femme sur deux était fileuse.¹² Les ruraux semblent se réorienter vers cette nouvelle industrie de manière saisonnière puisqu'il n'est pas rare que suivant les époques de l'année, un même mulquinier soit nommé laboureur et inversement. Dans sa thèse, Didier Terrier, nous explique que le mouvement de diffusion de la mulquinerie dans les campagnes est tel à partir du début du 18^{ème} siècle, qu'en 1730, « les grands traits de la répartition spatiale de la manufacture rurale étaient en place jusqu'à la fin du siècle. »¹³ En plein cœur de l'aire de production, Saint-Souplet n'est donc pas exempté de ce phénomène et le métier de mulquinier comme ceux du textile sont de plus en plus présents sur les registres paroissiaux.

Dans les habitations, même les plus modestes, il devient donc nécessaire d'ouvrir la cave à la lumière pour pouvoir y travailler convenablement et y contrôler le taux d'humidité. Le fil de lin, fragile, se cassait autrement encore plus facilement. C'est pourquoi, le bas des pignons des maisons et des fermes se virent percer par de « très large soupirail vitré »¹⁴ appelés « él vérère. »¹⁴



Ci-dessus - Carte montrant les dernières maisons de mulquinier présentant des blocures sur Saint-Souplet

Légèrement inclinés, ils pouvaient mesurer jusqu'à 1.50 m de largeur et 80 cm de hauteur. La nuit, ces ouvertures étaient refermées par des panneaux de bois : des blocures, d'où le nom de maison à vérère ou maison à blocure pour qualifier les maisons de mulquinier. Peu à peu, ces nouveaux pignons intégrèrent le paysage habité des environs. À Saint-Souplet, seulement une dizaine de maisons de mulquinier ont résisté jusqu'à aujourd'hui. Elles sont principalement situées dans le centre-bourg et contrairement aux maisons telles que celles visibles à Avesnes-les-Aubert où les ouvertures de caves donnent sur la rue ; ici, les vérères sont tous situés sur la façade perpendiculaire à celui-ci. Deux pratiques assez courantes, qui ne semblent pas être en lien avec l'exposition au soleil, mais plutôt avec la densité urbaine des communes. Dans un bourg moins dense comme Saint-Souplet, les maisons ne sont, pour la plupart, pas mitoyennes et les caves s'ouvrent ainsi sur les jardins plutôt que sur les voies de passage publiques.

UNE ACTIVITÉ PROSPÈRE

Progressivement, l'industrie linière en plein essor s'est donc fait une place dans les campagnes. Alors, plus rémunératrice que le travail de la terre, une partie des habitants se sont mis à tisser à plein temps. Les bénéfices obtenus au prix de leur dur labeur, leur permirent d'investir et de devenir propriétaire, chose impensable moins d'un siècle auparavant dans les grandes villes comme Cambrai et Valenciennes.

15 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 138

16 - Les biens impliqués dans la succession d'Elisabeth François veuve de Jean-Baptiste Herduen : une petite maison, 16 ares de jardin, 46 ares de terres et 70 ares de terres labourables le tout sur Saint-Souplet. Ce qui correspond à 1,3 hectares au total. Lille, A.D. du Nord, Le CATEAU / 3 Q- 188 / 10 [1809-1810], *Tables de succession et absences, 1809-1810*, p. 35

17 - L'acte complet de succession présent dans les registres d'enregistrement ne nous apprend pas d'avantages d'informations sur le lieu des biens inscrits. Lille, A.D. du Nord, 3 Q 178- 43, *Enregistrements - Bureau de Le Cateau*, 15 juin 1810, acte n°113

Ils pouvaient ainsi posséder des terres, quelques hectares de jardins qu'ils cultivaient pour leurs besoins personnels. En dessous de 1.5 hectares, leur terrain n'était pas assez rémunérateur pour qu'ils en fassent du bénéfice. Pour autant « les mulquiniers n'étaient pas nécessairement confinés dans les strates les plus pauvres de la communauté villageoise. »¹⁵ S'adaptant aux marchés, et à la demande, « ils étaient susceptibles de tirer leur épingle du jeu »¹⁵ et ils ont ainsi pu s'élever dans la société et avoir un accès à la propriété.

Mes ancêtres, Jean-Baptiste Herduen et Elisabeth François, que je citais précédemment, ont ainsi pu léguer à leurs enfants, en 1810, une petite bande de terre, et une maison dans le bourg de Saint-Souplet.¹⁶ Malheureusement, que ce soit les registres cadastraux débutant en 1827, les actes du notaire absents aux Archives Départementales, ou encore le dénombrement de population de 1778, aucun des documents trouvés n'indiquait leur adresse exacte.¹⁷

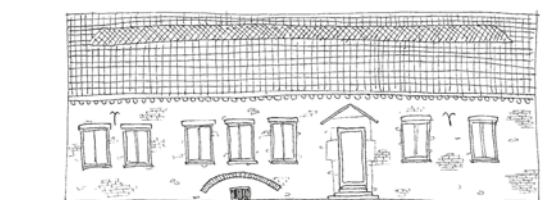
3 - UN TRAVAIL À L'ABRI DES REGARDS

UN NOUVEL HABITAT POUR DE NOUVEAUX USAGES

Peu à peu, les familles se sont organisées et structurées autour de ces productions manufacturières. Les sous-sols des maisons, les caves, que ce soit en ville puis dans les campagnes sont donc devenus les nouveaux lieux de travail qu'on se partageait en famille. Depuis le jardin, la rue, on pouvait ainsi les apercevoir tisser en s'approchant des vérères. À demi enterré, à demi dans l'obscurité, leurs habitats, pour pouvoir travailler le lin, se sont vus modifier. Les longères des bourgs, massives, en longueur, vont donc adopter certains codes des mulquiniers urbains à leurs propres modes de vie ruraux.

Se développant ainsi moins dans la verticalité que les maisons de tisserands valençiennoises, on retrouve tout de même dans les deux, une certaine hiérarchie et division des espaces suivant les activités qu'ils abritent. À chaque niveau correspondait donc un usage défini.

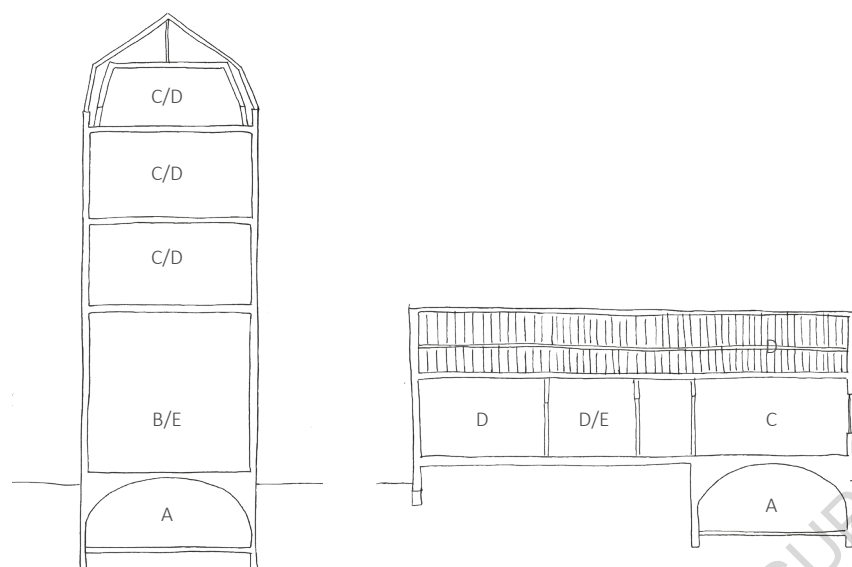
À Valenciennes, au 14^{ème} siècle, « dans la cave, c'était le travail, l'atelier. Au rez-de-chaussée, c'était, sur l'avant, le magasin et, sur l'arrière, la cuisine [...] avec un accès sur la petite cour. [...] Après, il y avait les étages, là il y a trois étages en tout. »¹⁸ Dans les campagnes, les habitations se trouvaient plutôt dans des complexes fermiers, entourés d'annexes diverses. Dans un contexte moins dense, peu d'entre elles disposaient d'un étage même si les combles pouvaient être aménagés. Qu'une seule maison de mulquinier possède un étage sur Saint-Souplet. La pièce de vie se trouvait au rez-de-chaussée.



18- **Alain Cybertowicz**, lors de sa visite de la maison de tisserand 94 Rue de Paris à Valenciennes.

À gauche - Maison de mulquinier, Rue du Cateau, Saint-Souplet

On y accédait par quelques marches parfois disposées en perron appelé aussi *burget*.¹⁹ Il pouvait avoir une chambre dans les combles et l'atelier de tissage était dans la cave. On retrouve donc bien là, notre superposition. Une cage d'escaliers assez raides située en face de l'entrée distribuait l'ensemble. L'accès à la cave ne se faisait donc pas depuis la rue comme on pouvait le voir chez les mulquiniers urbains, mais bien depuis l'espace de vie. Dans les longères, une seconde pièce se situait en général au rez-de-chaussée faisant souvent office de chambre, de nos jours souvent transformée en cuisine. L'escalier menant à la cave ainsi que le large couloir qui permettait d'y accéder depuis l'entrée servant alors de séparation entre ces deux espaces.



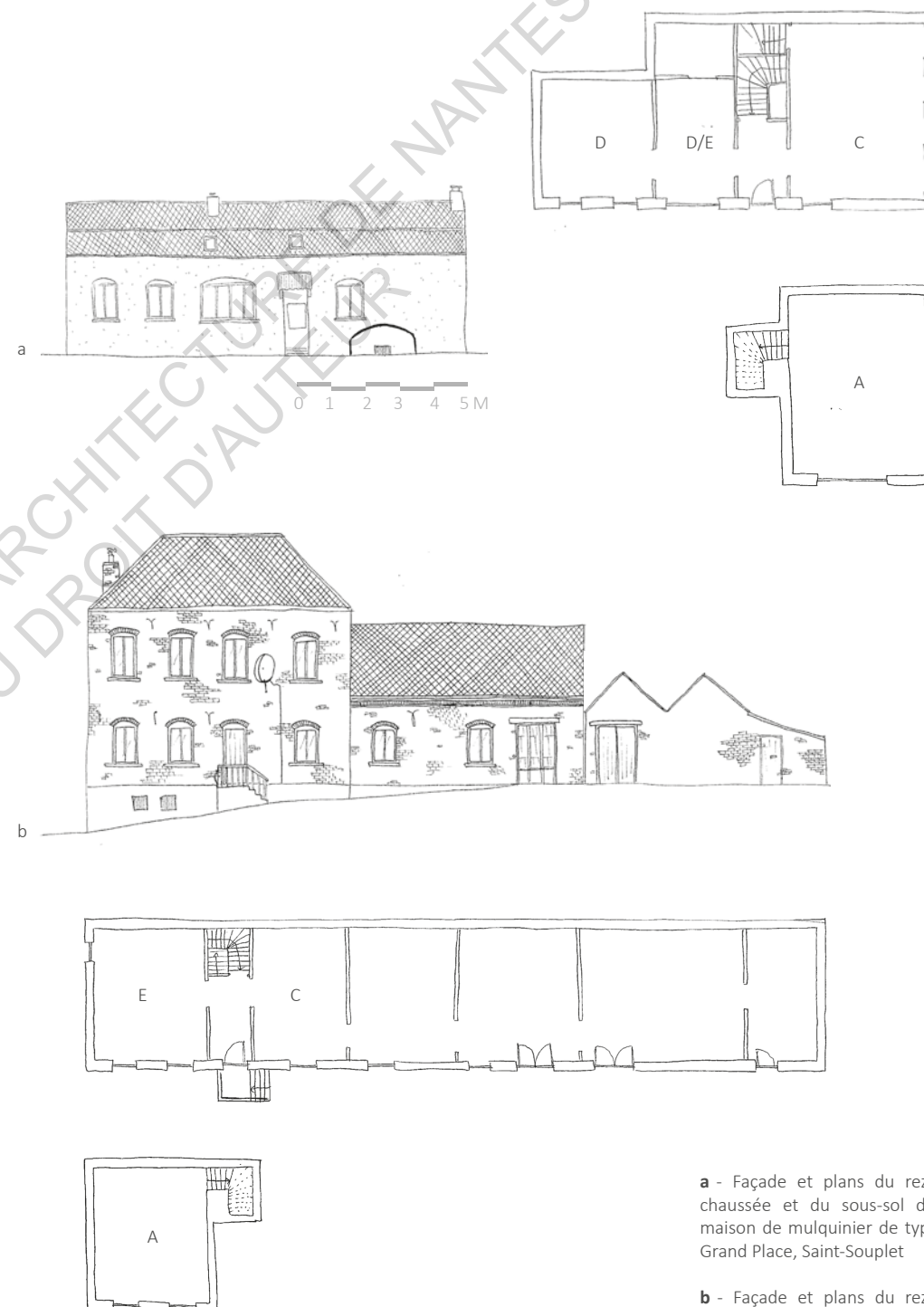
Ci-dessus - Coupes d'une maison de tisserand du 14^{ème} siècle et d'une maison de mulquinier du début du 19^{ème} siècle

A- Cave pour le tissage
B- Boutique
C- Pièce de vie
D- Chambre
E- Cuisine

19- Un burget est d'après un habitant interrogé, un perron avec soit un simple accès, c'est-à-dire un seul escalier contre la façade, d'un côté de la plateforme située au niveau de l'entrée, ou d'un double avec un escalier de chaque côté.

Majoritairement construites en brique comme une grande partie des bâtiments du Nord de la France, un matériau local et peu cher, les maisons de mulquinier pouvaient avoir un soubassement en pierre. L'appareillage en moellon plus ou moins travaillé, pouvaient se retrouver également à l'intérieur des caves.

Suivant la nature des sols sur lesquels, les maisons étaient situées, les caves étaient plus ou moins enterrées ce qui s'observe aujourd'hui en façade de par la hauteur des verrières et le nombre de marches au niveau de l'entrée. Enfin, les toits pouvaient être en ardoise ou en tuile moins chère.



a - Façade et plans du rez-de-chaussée et du sous-sol d'une maison de mulquinier de type 1, Grand Place, Saint-Souplet

b - Façade et plans du rez-de-chaussée et du sous-sol d'une maison de mulquinier de type 2, Rue du Cateau, Saint-Souplet

UN TISSAGE FAMILIAL

« La cave de la maison...C'est là dans cette grande pièce à demi obscure, éclairée seulement par en haut de quelques vitres, que se trouvaient les métiers sur lesquels, dix-huit heures durant, tous, au village, tissaient les mois d'hiver... »²⁰

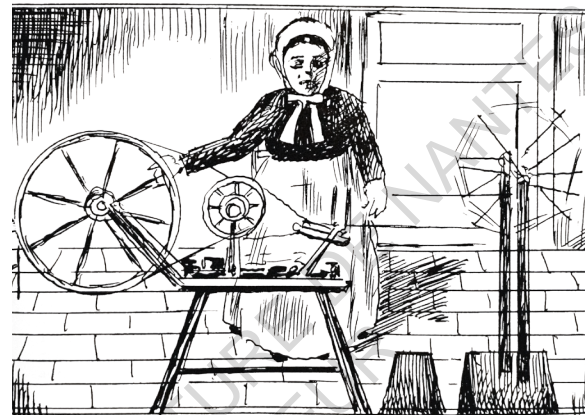
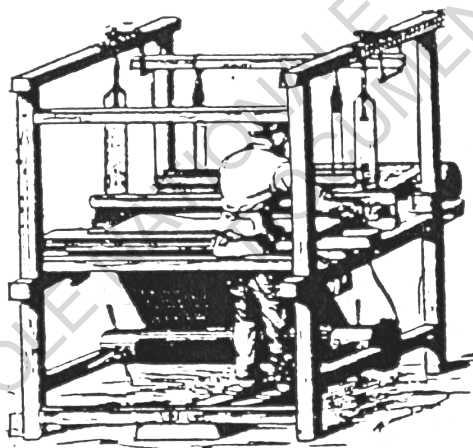
Foyer par foyer, des ateliers de tissage s'installent donc dans les caves des habitations. Les enfants et les femmes y filaient pendant que le chef de famille tissait sur son métier. À la moitié du 18^{ème} siècle, Didier Terrier nous explique que deux mulquiniers sur trois ne possédaient pas plus d'un métier. Parfois, lorsque plusieurs métiers à tisser étaient présents, il était fort possible que la cave soit partagée avec un des enfants déjà mariés voire même de louer une partie du sous-sol à un autre ménage. Un mulquinier tissait une pièce en environ trois semaines. Les bureaux de marques qui contrôlaient les productions étaient ainsi alimentés, entre le « travail des mulquiniers plus ou moins intermittents et celui des mulquiniers à plein temps ou presque »²¹ au moins dix mois dans l'année.

À l'intérieur des caves, le métier était alors disposait de manière à ce que l'ouvrier ait le jour à sa droite, perpendiculairement à la blocure. À la différence des villes, où le tissage était interdit dès la nuit tombée pour éviter les incendies, ici, aucun règlement de corporation ne restreint les horaires d'activité. À la lueur des chandelles, on pouvait tisser alors jusqu'à quatorze heures voire dix-huit heures par jour.

20 - **GRAFTEAUX (Serge) et SANTERRE (Marie-Catherine).** *Mémé Santerre : une vie de sagesse et d'amour.* Paris : Marabout, 1987. p. 29

21 - **TERRIER (Didier).** *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880.* Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 59

À droite - Le mulquinier et son otil. Illustration présente dans l'article : **LAMAND (Fernand).** Une profession disparue : le mulquinier. In : *Valentiana*. Valenciennes : Association Valentiana, décembre 2001, n°28. p. 35



Pour préserver les conditions d'humidité et de température favorables au stockage, filage et tissage, il était nécessaire de ne pas trop exposer les produits au soleil, et de ne pas chauffer la cave. Des boves, galeries ou cavités creusées dans les parois des caves, permettaient ainsi d'entreposer les matières premières et les tissus finis à l'abri. Dans l'une des caves que j'ai pu visiter, plusieurs cavités de tailles différentes se présentaient ainsi sur les murs. Au sol, de la brique ou des tomettes, un carrelage de terre cuite, sur laquelle des seaux d'eau pouvait être jetés, permettait également de conserver l'humidité.²² Quant au chauffage, les mulquiniers devaient éviter que le parement qui protège les fils, ne sèche trop rapidement. Seules de petites chaufferettes individuelles, récipients contenant des braises, permettaient de réchauffer les ouvriers. Pour autant, ces accessoires restaient assez rares malgré les températures très basses en hiver. Entre l'humidité et le froid, sans compter les fibres de lin en suspension, les conditions de travail dans les caves étaient donc assez laborieuses. Au printemps venu, on imagine donc très bien le soulagement de remonter dans les champs travailler au grand air.

Gérard Leducq y décrit très bien l'ambiance qu'il pouvait avoir dans un bourg «textile» rythmé par le travail aux champs, celui du textile fort d'un fort sentiment de communauté.

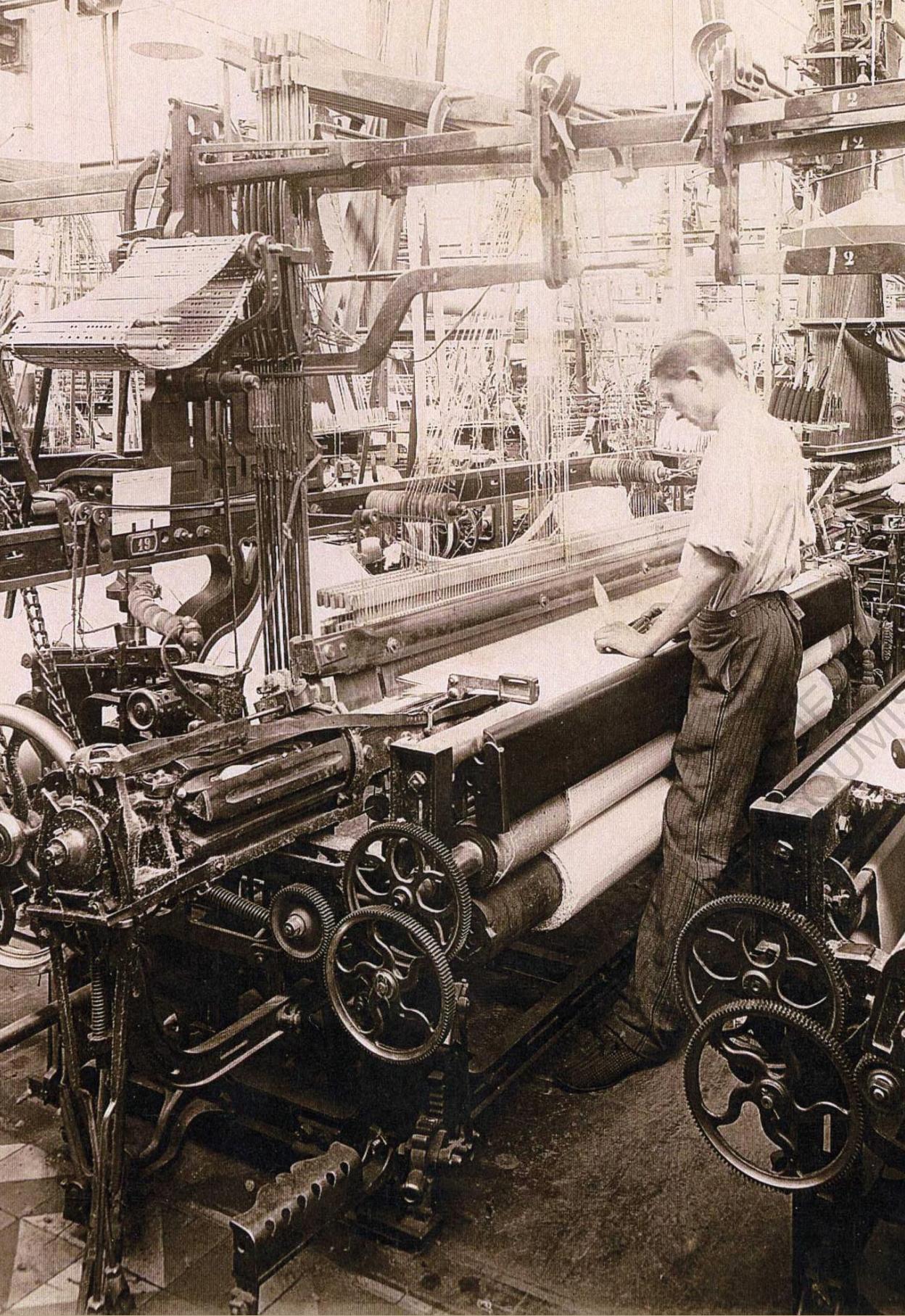
« C'est le mouvement monotone du lancement de la navette²³ d'un côté, puis de l'autre, avec son claquement à chaque bout. Rythme mélangé à celui des métiers voisins, parfois. Ce sera celui de longues journées de travail, de tous les hivers pour les uns, de toute l'année pour d'autres, pour toute la vie dans bien des cas. »²⁴

Ci-dessus - Une fileuse. Illustration présente dans l'article : **LE- DUCQ (Gérard).** Les tisseurs à la cave de Saint-Hilaire-lez-Cambrai. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, janvier 1979, n°3. p. 37

22 - Un revêtement et une technique également utilisés dans les usines par la suite comme me le signifia le médiateur de l'écomusée de Fourmies.

23 - Pièce de bois contenant le fil de trame, propulsée perpendiculairement et entre les fils de chaîne du métier à tisser

24 - **LEDUCQ (Gérard).** Les tisseurs à la cave de Saint-Hilaire-lez-Cambrai. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, janvier 1979, n°3. p. 28



L'ÉMERGENCE DE NOUVEAUX MARCHÉS

ET LE DÉCLIN DE LA MULQUINERIE RURALE

À la fin du 18^{ème} siècle, alors même que la mulquinerie rurale atteint son apogée, l'industrie textile va accuser les lourdes conséquences de la Révolution Française. Le tissage linier, fort greffé sur le commerce international subit de plein fouet, le blocus continental entrepris par les puissances étrangères. Sans véritables débouchées pour exporter ses productions à l'extérieur de la région, et cela, même dans les colonies, le Cambrésis est alors amputé d'une partie de son économie d'autant plus que les opérations militaires qui ont lieu sur son territoire «ont désorganisé les structures de production et paralysé les circuits de commercialisation.»²⁵ Jusqu'au Premier Empire, l'industrie linière entre donc en «hibernation.»²⁶ Cependant même si tout au long du 18^{ème} siècle, elle avait déjà su se remobiliser suite à de multiples crises qui avait limité l'exportation à l'international,²⁷ les conflits révolutionnaires mettront au plus mal la mulquinerie. Sa production périclita dès lors et de nouvelles fibres textiles prirent le relais : le coton, la laine et la soie. Seul le Valenciennois, très impacté par la Révolution, tournera définitivement le dos aux activités textiles pour s'orienter vers celles métallurgiques et minières.

Se développant donc sur la structure manufacturière en place, le Cambrésis assiste à une véritable explosion et expansion de ces nouvelles activités de substitution dans les villes et campagnes de la région. Plus propice à la mécanisation, car moins fragile et sensible que le lin, Philippe Guignier, dénomme cette période comme la «triple offensive»²⁸ des industries cotonnière, lainière et de la soie qui mirent fin définitivement au grand commerce des toilettes.

25 - **GUIGNET (Philippe)**. Adaptations, mutations et survivances proto-industrielles dans le textile du Cambrésis et du Valenciennois du XVIII^{ème} au début du XX^{ème} siècle. In : *Revue du Nord*, janvier-mars 1979, n°240. p. 36

26 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 149

27- L'interdiction d'entrée des toilettes cambrésiennes sur le territoire anglais ou encore la Guerre de 7 ans en sont des exemples.

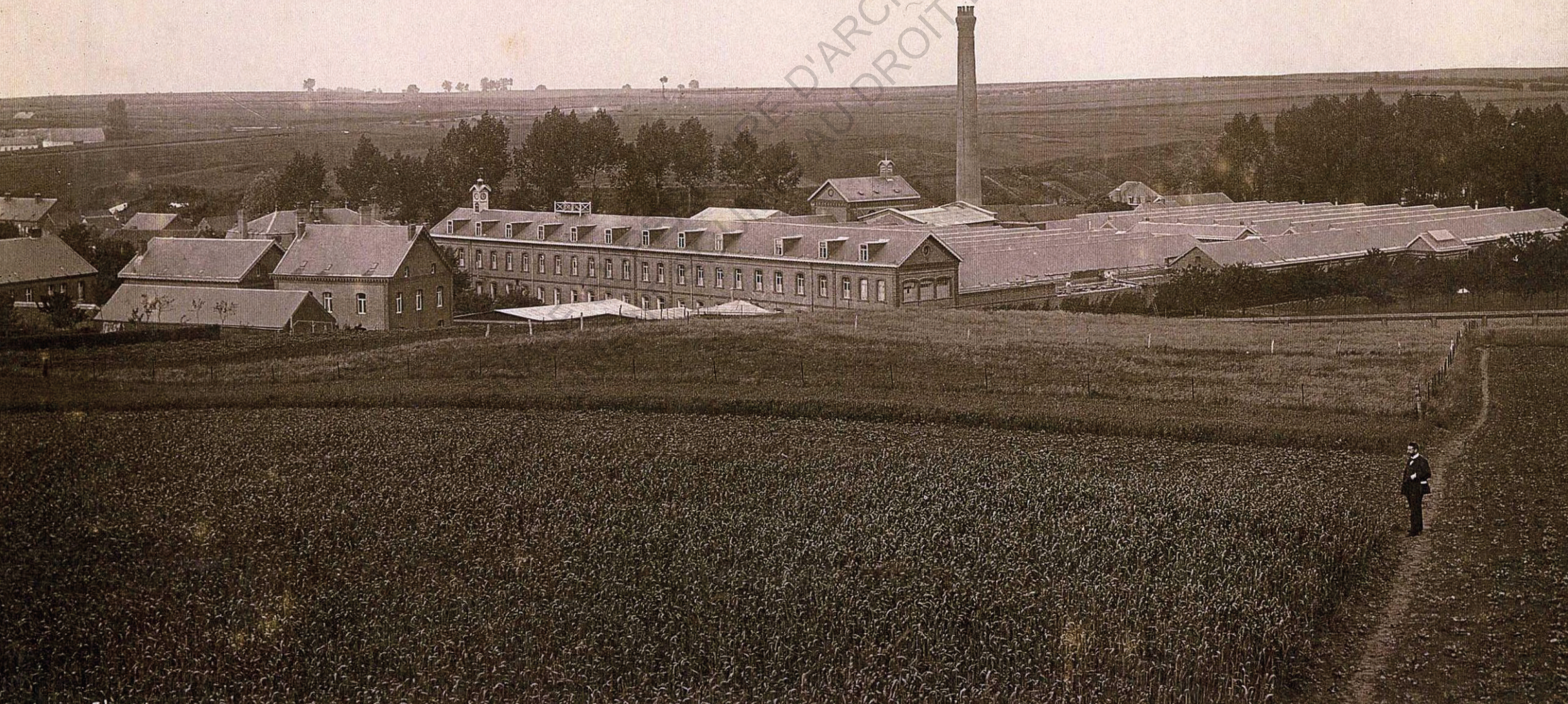
28 - **GUIGNET (Philippe)**. Adaptations, mutations et survivances proto-industrielles dans le textile du Cambrésis et du Valenciennois du XVIII^{ème} au début du XX^{ème} siècle. In : *Revue du Nord*, janvier-mars 1979, n°240. p. 38

Page de gauche - Vue d'un métier Jacquard, à l'usine de Saint-Souplet, Monographie de Saint-Souplet [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

Planche suivante - Vue générale de l'usine de Saint-Souplet, Monographie de Saint-Souplet [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

Héritant des essais des premiers métiers à tisser mécaniques, l'invention du métier Jacquard en 1804 puis sa construction en métal à partir de 1822 marque aussi un tournant dans la diffusion de ces nouvelles fibres en Europe.

D'abord majoritairement en Angleterre, puis, plus lentement en France, les métiers mécaniques alors produits en série, remplacent peu à peu ceux à bras. Les usines regroupant des ateliers de filage et de tissage se construisent dans les communes et les villes de manière exponentielle. Autrefois mulquiniers et mulquiner-paysans, les cambrésiens se réorientent assez facilement et deviennent alors des ouvriers-tisseurs à la merci de grands industriels. Un nouvel élan textile qui aura de fortes répercussions à la fois urbaines, architecturales et sociales.



AU TEMPS DES USINES

Aujourd'hui en grande partie détruite suite à la désindustrialisation, les grandes usines textiles ont pourtant fait entrer le Cambrésis dans une autre dimension. Abandonnant progressivement la manufacture linière pour celles du coton, de la laine et de la soie, leur développement a redessiné le paysage régional. Rationalisation et mécanisation étaient les mots d'ordre au 19^{ème} siècle à tel point qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, trois ouvriers sur quatre travaillaient dans une filature ou un tissage mécanique. À Saint-Souplet comme dans d'autres villes nouvellement industrielles, une masse importante de main-d'œuvre se concentre autour des grandes usines. Pour répondre à cette population croissante. De véritables quartiers ouvriers émergent tout comme de nouvelles infrastructures publiques qui furent en partie délaissées une fois les années 1980 passées.



1 - LES PREMIÈRES USINES CAMBRÉSIENNES

ENTRE TENTATIVE ET ESSOR, LE DÉVELOPPEMENT D'UNE RÉGION FABRIQUE

Au lendemain de la Révolution, l'expansion du machinisme, principalement initié en Angleterre, s'impose difficilement en France. Alors que les anciennes méthodes de travail rural persistent, quelques marchands-fabricants tentent tout de même d'initier la région à de nouvelles pratiques et techniques. En important sur le territoire en partie illégalement des machines, apparaît ainsi de petites filatures mécaniques dont les productions permettent de donner plus de travail aux tisseurs à domicile. Même si le premier élan fut cotonnier, c'est plutôt l'industrie lainière qui prit le relais par la suite. Les tisseurs auparavant assez autonomes deviennent les ouvriers de marchands-fabricants qui associent filatures mécanisées et tissages manuels pour de meilleurs rendements. De ce fait, c'est au cours du Premier Empire que se met en place le « **second âge proto-industriel**. »²⁹

Le Cambrésis et le Saint-Quentinois deviennent ainsi peu à peu des *régions-fabriques*. Un terme employé par Didier Terrier dans sa thèse pour définir le champ de travail regroupant « *tous les ouvriers à domicile travaillant pour des fabricants qui, tout en demeurant dans le centre de négoce, surveillaient directement ou par l'entremise de leurs contremaîtres la main d'œuvre.* »³⁰

29 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 148

30 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p. 174

Saint-Souplet, comme d'autres communes, sont donc devenus des succursales de plusieurs sociétés et négociants qui, au travers de contremaîtres qui s'installèrent dans la commune, commandent des ouvrages aux tisseurs des environs. Manœuvrant l'ensemble depuis leur siège situé à Paris, Rouen, Reims ou encore plus proche comme sur le Cateau-Cambrésis, les productions sulpiciennes en laine et coton s'exportent ainsi aux quatre coins de la France. Depuis Saint-Souplet, on produisait ainsi des châles, des nouveautés, du cachemires... avec des matières provenant d'Australie,



du Chili ou encore du Pérou. Ces dernières, une fois transformées par les filatures mécaniques, étaient ensuite livrées chez les contremaîtres qui fournissaient à leur tour, chacun des tisseurs à domicile avec qui, ils travaillaient. Ils en profitaient alors pour récupérer les productions finies, puis se charger de les envoyer à l'apprêtage, avant leur exportation en Europe ou sur d'autres continents. Les productions pouvaient être également vendues directement dans les magasins ayant pignon sur rue comme à Paris ou à Reims. Saint-Souplet, continua ainsi, même après l'arrêt de la mulquinerie rurale, de s'inscrire dans le commerce textile international. Dans les entreprises qui avaient monté de petits établissements à Saint-Souplet pour contrôler leur production de manière plus locales, on retrouvera par exemple celle de François Audresset, la première société à promouvoir en France la fabrication de tissus de cachemirs des Indes³¹ mais aussi le fabricant Collet-Varennes Frères, qui disposait de pas moins de 300 métiers à domicile à Saint-Souplet et dans ses communes avoisinantes.³²

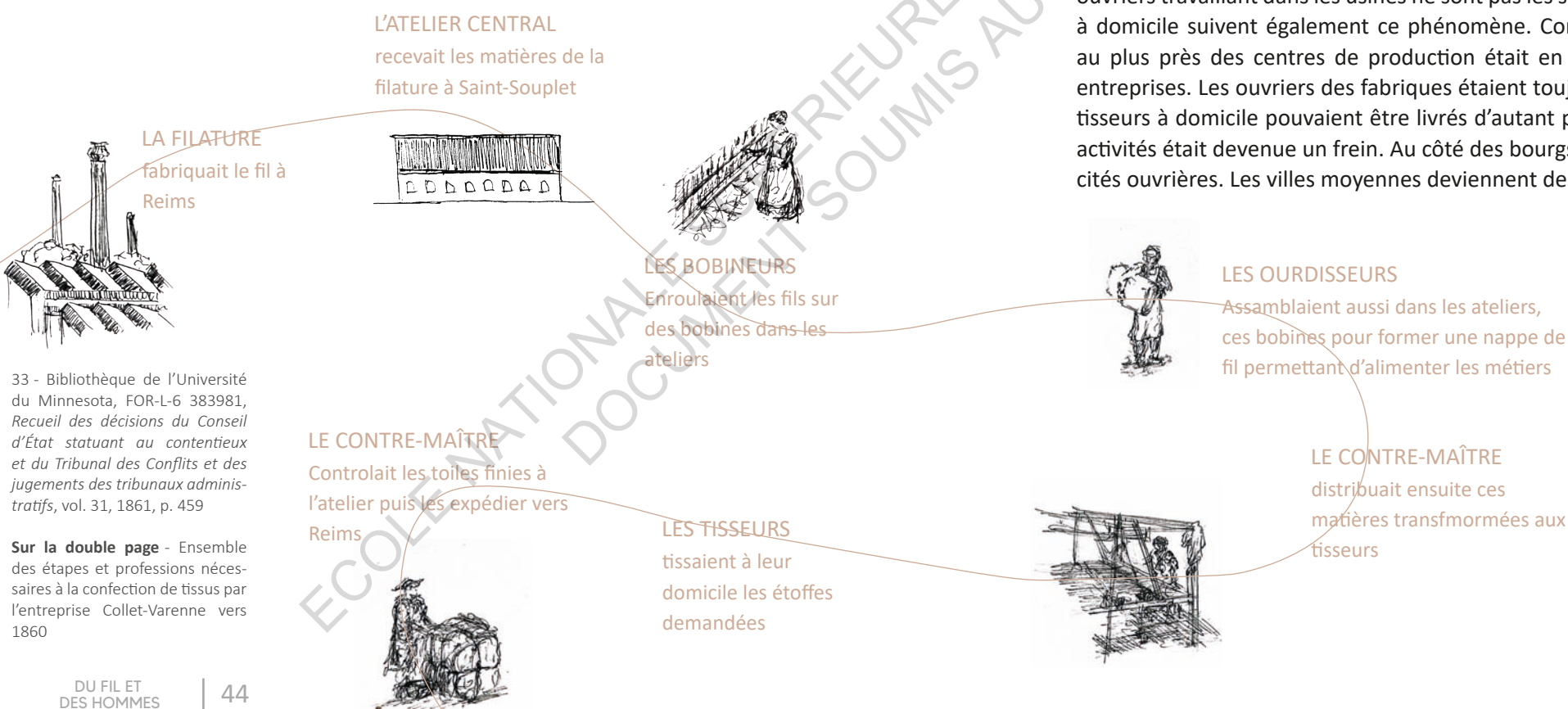
Ci-dessus - Carte montrant les entreprises employant des ouvriers-tisseurs à domicile sur Saint-Souplet entre les années 1840 et 1870

31 - **BARJOT (Dominique)**. *Un patronat sans dynastie ? Le patronat normand vers 1860*. In : *Les élites régionales (XVIIe - XXe)*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2002, p. 101-119

32 - Bibliothèque de l'Université du Minnesota, FOR-L-6 383981, *Recueil des décisions du Conseil d'État statuant au contentieux et du Tribunal des Conflits et des jugements des tribunaux administratifs*, vol.31, 1861, p. 460

Dans une procédure administrative concernant l'imposition des métiers disséminés par l'entreprise Collet-Varenne Frères à Saint-Souplet, on y apprend d'ailleurs le parcours du fil aux toiles que l'on peut simplifier avec l'illustration suivante.

« Les sieurs Collet frères font fabriquer des tissus (mérinos, cachemires d'ecosse, etc.) au moyen de métiers placés au domicile des ouvriers tisseurs, dans diverses communes des dép. de la Marne et du Nord ; mais ces métiers, quoique disséminés, ont deux centres communs, l'un à Reims, où la fabrication est dirigée par les sieurs Collet en personne, et, l'autre à Saint-Souplet, où la société est représentée par un contre-maître. Ce contre-maître, établi à Saint-Souplet à poste fixe, y reçoit de la maison de Reims la matière première des tissus, c'est-à-dire la filature ; il fait donner à cette matière, par les ouvriers qui travaillent dans son atelier et au moyen de différentes machines qui y sont renfermées, telles sur métiers préparatoires, bobinoirs, ourdissoirs, etc., les façons nécessaires pour la rendre propre à être tissée ; il distribue ensuite la matière ainsi préparée ou, en d'autres termes, les chaînes des tissus et les fils destinés à en former la trame, à des ouvriers tisseurs domiciliés à Saint-Souplet ou dans les localités environnantes. Ces ouvriers font les tissus chez eux, sur des métiers qui leur appartiennent, et les rapportent ensuite à l'atelier central d'où ils sont expédiés à Reims, pour être vendus avec les autres tissus fabriqués dans cette dernière ville. »³³



33 - Bibliothèque de l'Université du Minnesota, FOR-L-6 383981, Recueil des décisions du Conseil d'État statuant au contentieux et du Tribunal des Conflits et des jugements des tribunaux administratifs, vol. 31, 1861, p. 459

Sur la double page - Ensemble des étapes et professions nécessaires à la confection de tissus par l'entreprise Collet-Varenne vers 1860

Assez rapidement le métier à tisser mécanique va lui aussi faire son apparition. Il va substituer progressivement la main d'œuvre à domicile. Les petites usines de filage et de tissage actionnées par des machines à vapeur envahissent donc les villes, mais le travail à façon³⁴ ne va pas disparaître pour autant. En effet, jusqu'à leur déclin, les grands industriels vont continuer à donner du travail aux tisseurs à domicile. Cet apport de main d'œuvre supplémentaire leur permettait en cas de crise de stopper la distribution de travail à ses derniers tout en maintenant actives leurs usines.

Au plus près de ces nouveaux pôles industriels, on assiste à un exode important d'ouvriers. Attiré par la sécurité du travail, hommes, femmes et enfants vont quitter les caves. Mes ancêtres, également séduits par cet appel, vont eux aussi suivre cet exode. Quittant Saint-Souplet, ils vont tout d'abord rejoindre Bohain-en-Vermandois puis Saint-Quentin à la fin du 19^{ème} siècle.

Cet exode rural progressif va redessiner les cartes du Cambrésis, la manufacture auparavant établie en ville puis dispersée dans les campagnes se reconcentre dans certains pôles qui deviennent des localités de plus en plus peuplées. La main d'œuvre à bon marché, nombreuse rejoint, dans les pôles industriels, de nouveaux quartiers en grande partie construits à l'initiative des grands patrons. À noter que les ouvriers travaillant dans les usines ne sont pas les seuls à s'en rapprocher, les tisseurs à domicile suivent également ce phénomène. Concentrer toute la masse salariale au plus près des centres de production était en effet, un véritable gain pour les entreprises. Les ouvriers des fabriques étaient toujours disponibles, à l'heure, et les tisseurs à domicile pouvaient être livrés d'autant plus facilement. La dispersion des activités était devenue un frein. Au côté des bourgs ruraux naissent ainsi de grandes cités ouvrières. Les villes moyennes deviennent des métropoles.

34 - Un tisseur à façon est un tisseur à domicile travaillant pour des fabricants, marchands ou négociants qui lui fournissent des matières premières et s'occupent de la commercialisation du produit tissé une fois fini



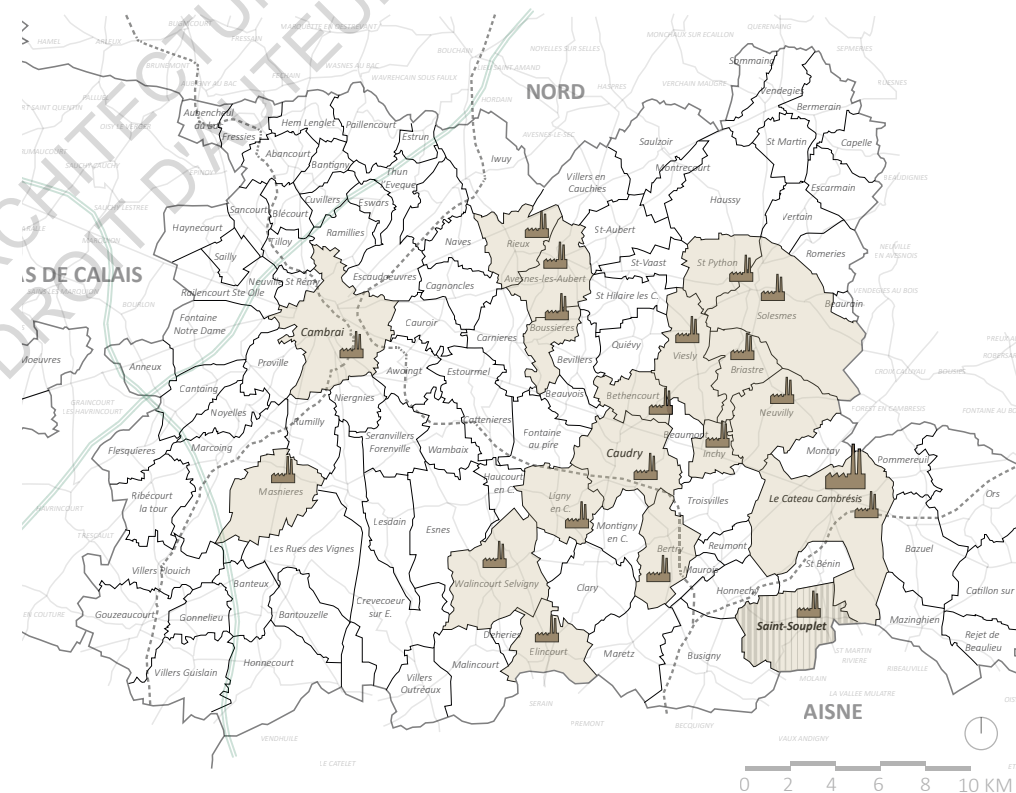
L’AFFIRMATION DES GRANDES FIRMES TEXTILES (1870-1914)

Dans les années 1860, l'industrie textile doit faire face à de nouvelles crises brutales qui vont accentuer et accélérer certains phénomènes. Malgré le fait que le coton dont la production avait été stoppée suite à la Guerre de Sécession revient moins cher qu'auparavant, les banques en faillite entraînent la fermeture de nombreuses petites entreprises textiles. Ces dernières ne peuvent dès lors plus se moderniser régulièrement et s'effacent au profit des grands industriels. Cependant, ce sont les ouvriers qui vont être les premières victimes de ces crises. Un ouvrier sur cinq tombant au chômage, la hausse des prix des denrées de première nécessité n'arrange pas la situation. On assiste aux premières réactions ouvrières qui vont dès lors marquer à la fois le monde ouvrier mais également influencer sur leur condition ouvrière.

35 - **FOHLEN (Claude)**. Crise textile et troubles sociaux : le Nord à la fin du Second Empire. In : *Revue du Nord*. Lille : Association Revue du Nord, avril-juin 1953, n°138. p. 123

Ci-dessus - **De Jongh Frères Photographie**, *Ourdissage*, Le Cateau-Cambrésis, 1900 [Archives numériques du Cateau-Cambrésis]

À la fin du Second Empire, comme nous l'explique Claude Fohlen, seules les grandes entreprises et filatures des villes ont pu résister et, « *malgré un relèvement passager, l'industrie rurale est définitivement condamnée.* »³⁵ S'implantant dans de nouvelles communes comme Saint-Souplet, elles profitent alors de la situation pour construire de très grandes usines polyvalentes où l'on file et tisse à la fois du coton, de la laine et de la soie.



Ci dessus - Carte montrant les plus grandes usines textile du Cambrésis au début du 20^{ème} siècle, d'après le dénombrement réalisé dans : **VINCENT (Gérard)**. Les industries du Cambrésis : L'industrie textile. In : *Cambrésis Terre d'Histoire*. Crevecoeur-sur-l'Escaut : Association Cambrésis Terre d'Histoire, juin 2003, n°36, p. 14-24

Dans les villages comme Fourmies, Caudry ou le Cateau-Cambrésis, les cheminées se multiplient à vue d'œil. Même si cette proto-industrie ne sera pas aussi rapide et drastique que celle de Roubaix-Tourcoing, ces pôles vont vite dominer l'industrie dans la région au point d'être toujours aujourd'hui reconnu mondialement pour leur production.



En constante recherche d'une meilleure productivité, les grandes maisons de textile atteindront leurs meilleurs niveaux de production juste avant la Première Guerre mondiale. Modernisant leur usine, mais aussi offrant de nouveaux habitats et infrastructures à leurs ouvriers, les grandes firmes investissent pour améliorer leurs conditions de vie. S'impliquant ainsi, de plus en plus dans les politiques des villes, des écoles sont créées, des centres de soins parfois même des crèches à l'intérieur des complexes comme à Fourmies. Meilleurs sont leur santé et leurs loisirs, mieux les ouvriers travaillent. Les mutations sur le territoire sont radicales à la fin du siècle. Certaines communes se vident de leurs habitants et d'autres en revanche voient leur population se multiplier par deux voire par cinq comme Saint-Quentin.

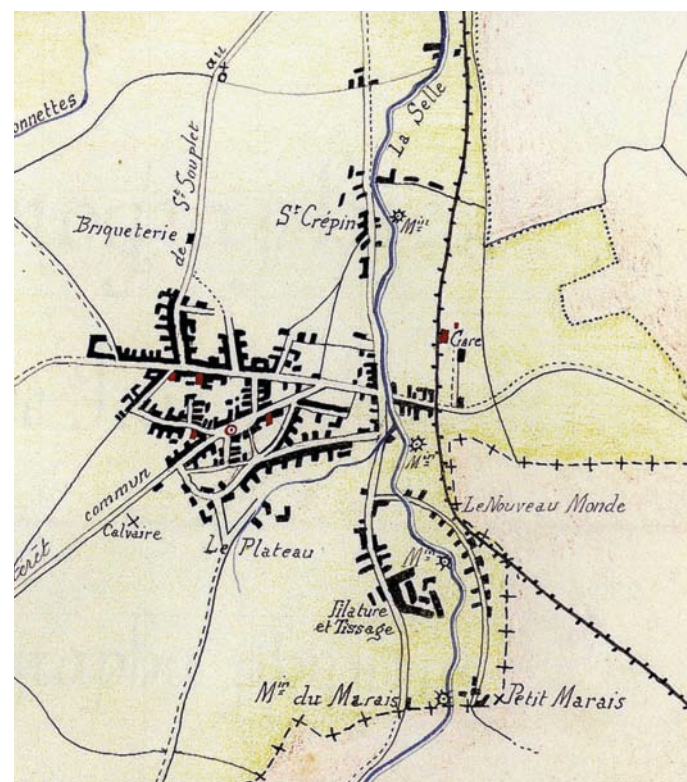
Ci-dessus- Hôpital Paturle, Le Cateau-Cambrésis [Archives numériques du Cateau-Cambrésis]

En parallèle, plusieurs cantons se spécialisent dans certains textiles. C'est le cas de la région de Caudry avec la dentelle ou encore la broderie autour de Villers-Outréaux.

2 - L'ÉCLOSION DU NOUVEAU MONDE À SAINT-SOUPLET

LA FABRIQUE, UNE NOUVELLE USINE TEXTILE

Jusqu'alors une commune où le tissage à bras était majoritaire, pour le compte de grandes entreprises à proximité comme celle de Paturle-Lupin du Cateau-Cambrésis, la Maison Grandjean, Schneider et Cie, installée à Reims, décida d'implanter sur Saint-Souplet, une de ses nouvelles usines de tissage mécanique. Employant elle aussi, déjà, des tisserands à domicile sur la commune, par l'intermédiaire d'un contre-maître, elle disposait ainsi d'une main d'œuvre qualifiée et abondante sur place. Saint-Souplet était un véritable choix stratégique.



Carte - Plan de Saint-Souplet en 1899, Monographie de Saint-Souplet [Transmis par Bernard Lemaire]

À partir de 1874, fut donc construite la première usine de la commune en contrebas du bourg, au plus près de la Selle. L'eau était, en effet, indispensable aux industries textiles pour faire fonctionner les machines entre autres. Assez rapidement, alors que l'établissement s'était établi sur des terrains encore vierges, sans véritable bâti aux alentours, l'usine Grandjean fut très vite l'objet d'extensions. En l'espace de quelques années, le nombre de métiers mécaniques fut doublé et l'installation d'une filature mécanique devint donc nécessaire. C'est pourquoi dès 1879 débuta la construction d'un nouvel établissement prenant le moteur du tissage mécanique comme principale source d'énergie. Dans la Fabrique, comme elle était dénommée par ses habitants, on y fabriquait des Mérinos, des Cachemires d'Ecosse mais aussi en fonction de la demande, des armures, des tissus Jacquart, des étoffes de laine et de soie ou encore des « *articles nouveautés et fantaisies en tout genre.* »³⁶



Avec ces multiples agrandissements, c'est bientôt plus de 800 ouvriers, hommes, femmes et enfants qui y travaillaient quotidiennement sur pas moins de 482 métiers à tisser et 10 800 broches !

En 1899, dans sa monographie, l'instituteur de la commune décrit très bien cette usine alors implantée depuis une trentaine d'années.

36 - Le Cateau-Cambrésis, B.M., LC 944 SAI. **RINGEVAL (Arthur)**. *Monographies des communes du canton de Le Cateau : Saint-Souplet*. 1899. p. 133

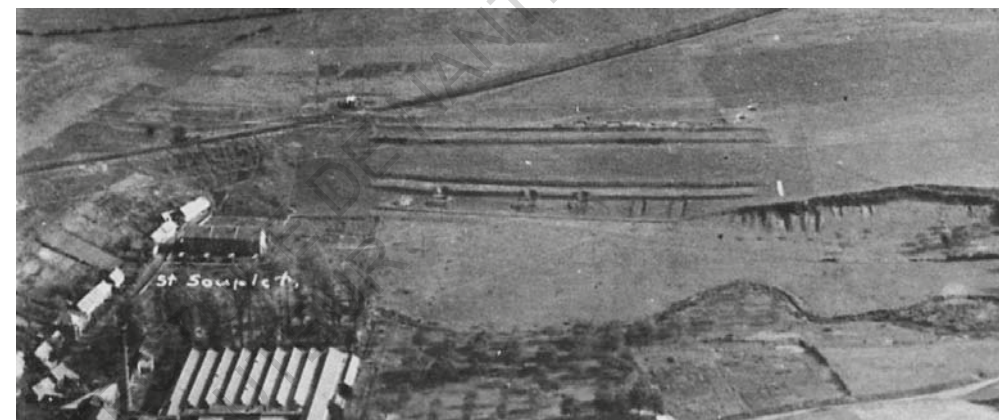
Ci-dessus - Façade ouest des bureaux de la Fabrique d'après diverses cartes postales, Le Nouveau Monde, Saint-Souplet

37 - Le Cateau-Cambrésis, B.M., LC 944 SAI. **RINGEVAL (Arthur)**. *Monographies des communes du canton de Le Cateau : Saint-Souplet*. 1899. p. 137

38 - Paris, BnF, dép. Centre technique du livre, JO 88353. *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 19 juin 1901, p.4

Pour lui, « *elle a été et est encore, une source de prospérité pour la commune.* »³⁷ Cependant, moins d'un an plus tard, l'ensemble des établissements est vendu pour moins d'un quart du prix qu'à coûté l'usine. Gustave Boët, ancien directeur d'une usine à Beauvois-en-Cambrésis, la rachète pour 350 000 francs alors qu'elle en valait 1.5 million. Une vraie perte à gagner pour la société Grandjean qui montre que le tissage a perdu de sa grandeur. Dans un article du journal du *Guetteur de Saint-Quentin* et de l'Aisne, on tente de nous expliquer pourquoi cette vente a été aussi basse. On apprend ainsi que « *depuis environ 12 ans, l'industrie du tissage laisse à désirer,* »³⁸ que la population est en baisse tout comme le nombre d'ouvriers.

LA FABRIQUE FACE AU FRONT



Pendant la Première Guerre mondiale, le Nord de la France fut envahi par les Allemands. Sous les ordres d'une Kommandantur, Saint-Souplet est alors au plus proche du conflit. À deux pas de l'usine se trouvaient des tranchées et d'importantes batailles ont lieu à proximité. Les habitants valides étant réquisitionnés pour travailler dans les champs, l'industrie textile se met en pause tandis que dans d'autres parties du pays, à l'arrière que ce soit en France ou en Allemagne, les établissements de tissage fonctionnaient à plein régime pour fournir uniformes et couvertures aux soldats. C'est pourquoi, en juin 1917, la Kommandantur décida de démanteler la totalité des métiers à tisser de l'usine afin de les envoyer en Allemagne.³⁹

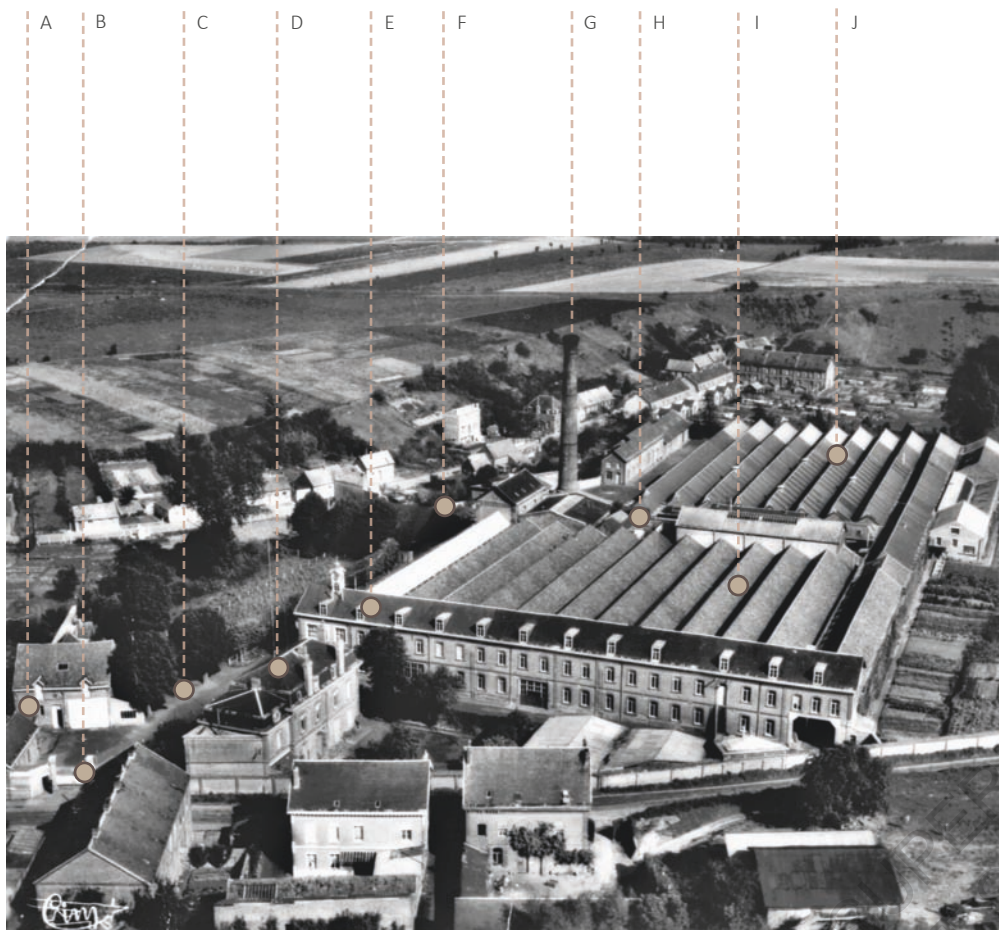
À l'Armistice, Saint-Souplet ressort très meurtri de ses quatre ans de conflits, comme une bonne partie du territoire. Il ne reste que des ruines de la Fabrique. Une partie du village est à reconstruire.



Ci-dessus - Vue aérienne des tranchées et du Nouveau Monde à Saint-Souplet pendant la Première Guerre mondiale [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

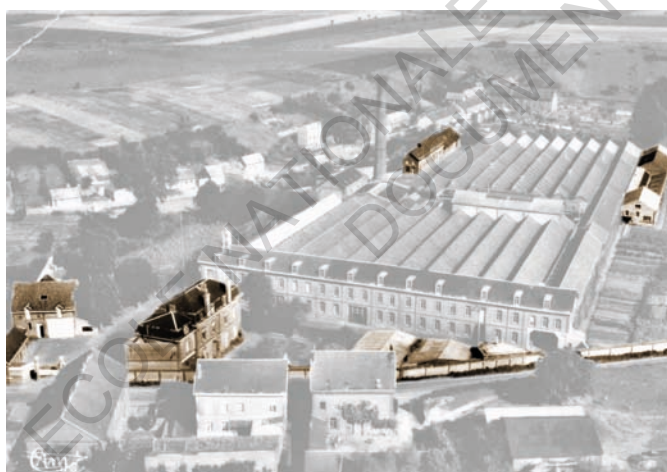
39 - Paris, BnF, dép. Droit, économie, politique, JO-40549. *Bulletin des réfugiés du département du Nord : paraissant deux fois par semaine*, 7 juillet 1917, p. 2

À gauche - La Fabrique lors d'un incendie pendant la guerre [Photographie transmise par Bernard Lemaire]



Ci-dessus - Photographie de la Fabrique dans les années 1960 [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

À droite - Ce qu'il reste de la Fabrique aujourd'hui



- A - Maison du concierge
- B - Entrée
- C - Allée
- D - Maison de maître
- E - Bureaux
- F - Hangar à charbon
- G - Cheminée
- H - Machineries
- I - Tissages
- J - Filages



Grâce aux dommages de Guerre, la société Demestre-Sault et Ciriez, à qui appartiennent maintenant les lieux, choisissent de reconstruire une nouvelle usine moderne ressemblant très fortement vu de l'extérieur à l'ancienne. Comme une grande partie des industriels, ils vont tirer profit de ce retour à la paix, pour renforcer et rajeunir leur industrie et leur matériel. L'industrie textile repris de ce pas à Saint-Souplet.

D'après Bernard Lemaire, l'usine était ainsi disposée : la maison du maître appelée aussi maison du directeur était à l'entrée, en face de celle du concierge, avec entre deux l'entrée de la Fabrique. Une grande allée distribuait ensuite tous les services. À l'arrière de la maison du directeur, il y avait donc les bureaux exposés ouest puis, sous les sheds, on retrouvait, tout d'abord, les salles de tissage puis celles destinées au filage. Ces ensembles étant séparés par les machineries, chaufferies et la cheminée au centre du complexe. Un hangar couvert, mais pas clos, réservé au stockage du charbon, « qu'on disait construit par l'entreprise Eiffel, » si je reprends les mots de Bernard L., se situait quant à lui au nord de la parcelle, à proximité des machines à vapeur.

Construite en brique, principalement, l'usine fut l'objet de plusieurs incendies, reconstructions et démolitions. Aujourd'hui, seules les maisons du concierge et du directeur, ainsi que le hangar et deux neufs sont encore debouts.

Ci-dessus - Façade nord de la Maison de maître de la Fabrique, Le Nouveau Monde, Saint-Souplet





UN CHANGEMENT DE VIE RADICAL POUR LES SULPICIENS

La Fabrique bouleversa, dès sa construction, le quotidien des habitants de Saint-Souplet. Recrutant à la fois les tisseurs de la commune, mais aussi dans les villages environnants, la population atteint presque les 3000 habitants à l'aube du 20^{ème} siècle alors qu'elle n'en comptait que 1200 en 1800.⁴⁰

L'usine emploie et attire une nouvelle population ouvrière qui s'accroît, et pour cela, les industriels ne vont pas hésiter à recruter de la main d'œuvre qualifiée en diffusant des annonces dans les journaux. Ainsi, dans les recensements de 1906, 494 des 800 ouvriers habitaient sur Saint-Souplet et plus d'un quart d'entre eux n'étaient pas nés sur la commune. À noter également que dans plus de la moitié des ménages sulpiciens se trouvait au moins un ouvrier textile !⁴¹

40 - Le Cateau-Cambrésis, B.M., LC 944 SAI. **RINGEVAL (Arthur)**. *Monographies des communes du canton de Le Cateau : Saint-Souplet*. 1899. p. 115

41 - Lille, A.D. du Nord, SAINT-SOUPLET - M 474 / 544, *Recensement*, 1906, 77 p.

Ci-dessus à gauche - Paris, BnF, dép. Centre technique du livre, JO 88353. *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 15 février 1878, p.4

Ci-dessus à droite - Paris, BnF, dép. Centre technique du livre, JO 88353. *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 1 décembre 1878, p.4

Aussi, dans la plupart des familles, que les parents soient plus dans le milieu du textile, dans l'agriculture ou encore la métallurgie, les enfants partent à la Fabrique dès qu'ils sont en âge de travailler. Entrer à l'usine, c'était l'opportunité d'avoir un travail à plein temps et donc un salaire plus ou moins fixe toute l'année. Dans plusieurs ménages, on loge même de la famille ou un locataire, venu alors seul pour y travailler.

De surcroît, pour accueillir cette nouvelle masse ouvrière, un nouveau quartier sort de terre. Tout autour de l'usine et sur le long de la route menant au bourg, des bandes de petites maisons se construisent. Le son des alarmes qui marquent les horaires de travail de l'usine, rythme le quotidien des habitants. On s'installe au Nouveau



Monde, mais aussi de manière éparse dans Saint-Souplet. Dans la monographie de Saint-Martin-Rivière, une commune voisine, l'instituteur nous apprend ainsi que sa population, depuis l'édification de la Fabrique, s'est multipliée.⁴² Regrouper ses ouvriers au plus proche de l'usine était très bénéfique pour les industriels. Les salariés, étaient ainsi plus ponctuels, moins fatigués mais, ça leur permettait également d'exercer un contrôle social sur ces derniers, de les fidéliser à l'entreprise.

Dans le quartier du Nouveau Monde, une ville dans la ville se développe, mais l'arrivée massive de ces nouveaux ouvriers se répercuta également sur toute la commune. De nouvelles écoles seront construites, tout comme une bibliothèque. La ligne de chemin de fer s'arrêtant à Saint-Souplet sera achevée en 1897, et les commerces textiles ou de bouches, les estaminets déjà nombreux vont se voir multiplier au point qu'à chacun de mes entretiens, on m'évoque leur omniprésence.

« Y'a une de mes grands-mères qui me disait ça ! toutes les deux maisons, y'avait un café. »⁴³

“Y'en avait plusieurs par rue. Le matin, les gens, ils allaient boire un café avec du cognac et après, le midi, ils sortaient, ils allaient boire un petit caneau, ils buvaient un petit verre de vin »⁴⁴

Ci-dessus - Sortie des ouvriers de la Fabrique, Monographie de Saint-Souplet [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

42 - On y apprend qu'un quart des ouvriers de la Fabrique habitent sur la commune de Saint-Martin-Rivière. Laon, A.D. de l'Aisne, 13 T 409, *Monographie communale de Saint-Martin-Rivière*, p. 5

43 - Entretien avec **Marie-Françoise P.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

44 - Entretien avec **Maurice V.** dans la cuisine de Jacques F., Saint-Souplet, février 2022



« Ah oui ! Les cafés y'en avait quelques-uns ! Si on remonte dans le temps, y'en avait à toutes les portes. »⁴⁵

« C'était des petits cafés, les gens rentraient comme si c'était dans ta cuisine, y'avait une nappe sur la table, y'avait un minibar. »⁴⁶



a - Café de la mairie, Grand Place, Saint-Souplet
b - Ancienne Gare d'après diverses cartes postales, rue de la Gare, Saint-Souplet
c - Ancien café, Chemin de Vaux, Saint-Souplet

45 - Entretien avec **Jacques F.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

46 - Entretien avec **Mme L.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

d - Ancien café-restaurant, Grand Place, Saint-Souplet
e - Ancien café de la place d'après diverses cartes postales, Grand Place, Saint-Souplet
f - Ancien estaminet-épicerie Diot-Legrand, Rue du Cateau, Saint-Souplet

La forte présence des estaminets appelés aussi café, bistrot, débit de boissons ou encore de nos jours bar, dans une commune telle que la nôtre, est assez révélatrice d'une importante industrie locale. A l'origine ouverts par les compagnies industrielles comme à Fourmies où ils y distribuaient les salaires,⁴⁶ les estaminets se sont, de suite, très répandus dans les villes. Refuge, lieu de loisir et de jeux divers, c'était l'endroit où les ouvriers se retrouvaient le matin avant d'aller travailler, le midi lors de la pause et le soir après la dure journée de travail. Bien souvent situés dans des maisons tout à fait ordinaires, les femmes, ouvrant leur pièce de vie en la transformant le jour en espace de vie publique, chacun pouvait commander une bière, parfois s'y restaurer et jouer à des jeux. On retrouve d'ailleurs quelques traces de ces maisons transformées en café, ainsi que certaines de leur devanture se cachent encore dans la commune.

3 - L'OUVRIER, ENTRE LA FABRIQUE ET LES CORONS

DE NOUVEAUX FOYERS FAMILIAUX : LA MAISON OUVRIÈRE

Le travail à la Fabrique attira une nouvelle population dans la commune. La loger, dans un milieu encore rural, était devenu primordial. Tout autour de l'usine, s'est donc vu édifier, de multiples maisons destinées aux ouvriers. La rue du Nouveau Monde se créa le long de la Selle, et de part et d'autre de cette rue, comme celle de la Fabrique, des ensembles de maisons individuelles mais aussi regroupées se construisirent. À l'image des grandes cités ouvrières du Roubaisien textile ou du Valenciennois minier, ces nouvelles familles vont expérimenter les corons et les barreaux. Ces ensembles développés et dessinés par les ingénieurs des plus grandes compagnies minières entre autres, pour pouvoir loger la main-d'œuvre croissante se sont, en effet, rapidement diffusés dès le début du 20^{ème} siècle. C'est donc assez naturellement qu'au côté des murs de la Fabrique de Saint-Souplet s'est construit également différentes typologies d'habitat ouvrier.

Même si de nombreuses petites maisons individuelles seront édifiées, nous nous attarderons ici sur celles regroupées et construites en bande.





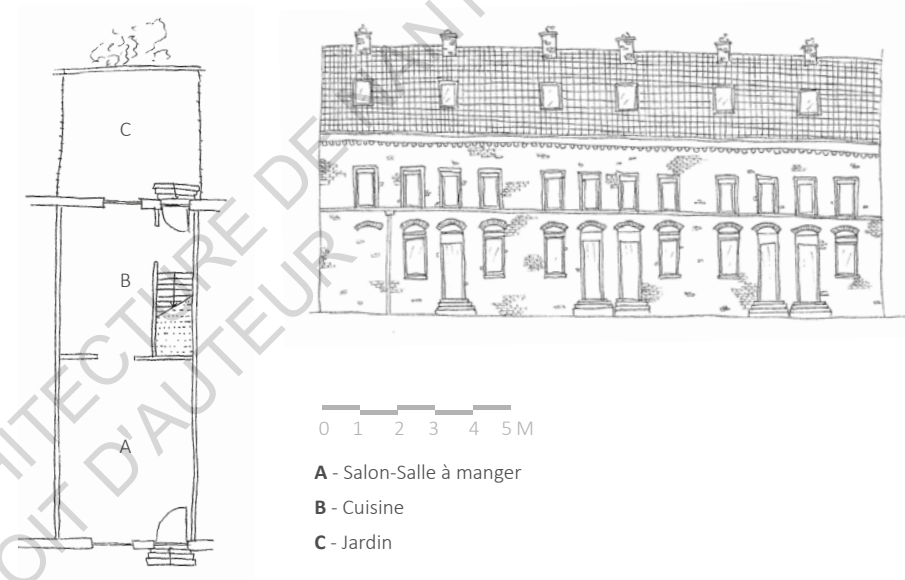
LES CORONS

Les premiers ensembles de rangées de maisons ouvrières semblent avoir été achevés dans les années 1900 comme en témoignent plusieurs clichés de l'époque. Reprenant les codes des corons, c'est-à-dire une implantation perpendiculaire à la rue, un chemin distribuant chaque habitation en parallèle, un pignon aveugle sur la route et des carrés de jardins individuels à l'arrière, ils proposaient chacun entre six et douze logements ouvriers. Trois étaient ainsi disposés dans le quartier : l'un au fond de la rue du Nouveau Monde, derrière la filature, les deux autres dans la rue de la Fabrique, à quelques maisons près des grilles de l'usine. Chacune de ces rangées de maisons était construite en appareillage de briques, enduites ou non, et disposait d'un étage où se situait deux chambres. La cuisine et la pièce de vie se trouvaient au rez-de-chaussée mais, les combles et les caves pouvaient également être utilisées au sous-sol. Il y avait également dans les jardins quelques dépendances, construites soit en briques dès l'achèvement des travaux ou en bois par les ouvriers eux même. Dans ces annexes, on pouvait y trouver les toilettes, commodités, mais

Ci-dessus - Le Nouveau Monde avec en premier plan un des corons [Carte postale transmise par Bernard Lemaire]

47 - Le Cateau-Cambrésis, B.M., LC 944 SAI. **RINGEVAL (Arthur)**. *Monographies des communes du canton de Le Cateau : Saint-Souplet*. 1899. p. 29

aussi des rangements, des outils pour entretenir le potager. Avoir un carré de jardin était en effet, un des éléments indispensables pour la plupart de ces néo familles ouvrières d'origine rurale. D'après l'instituteur, la culture de la pomme de terre était la plus importante dans ces potagers que les ouvriers pouvaient louer un franc cinquante les quarante mètres carrés.⁴⁷



0 1 2 3 4 5 M

A - Salon-Salle à manger

B - Cuisine

C - Jardin

LES BARREAUX

En parallèle, se vit également édifié des bandes de maisons longues et étroites mais, cette fois-ci le long des rues de la Fabrique et du Nouveau Monde. Les dernières seront construites après la Première Guerre mondiale, à l'arrière de l'usine. On dénombre aujourd'hui encore trois de ces rangées. La première plus modeste de quatre logements fut construite avant 1899. La seconde de douze logements fut construite vers 1900. Ces barreaux, ne possédant pas d'étages, présentaient une façade publique, avec une entrée donnant directement sur la rue et à l'arrière une façade plus domestique donnant sur le jardin-potager. Tout comme les corons, on y retrouvait également la pièce de vie au rez-de-chaussée, puis un escalier droit qui permettait de distribuer les chambres, ici, dans les combles.

Aucun document ne m'a permis d'affirmer que ces ensembles ont été construits par la société Grandjean même si on peut le supposer puisqu'une grande partie des terrains leur appartenait en 1902 lors de l'édification des plans d'alignement de la commune. Quoi qu'il en soit, comme le montrait le plan montrant la répartition des ouvriers textiles sur Saint-Souplet, ce nouveau quartier et ces maisons rationnelles ont permis d'y loger un maximum de familles au plus proche de la Fabrique.

Ci-dessus - Façade et plan d'une des maisons d'un des corons, Rue de la Fabrique, Saint-Souplet

L'APPRENTISSAGE D'UNE VIE OUVRIÈRE, ENTRE CORON, TRAVAIL ET ... ÉCOLE ?

La Fabrique va devenir dès son ouverture le premier employeur de la commune. Les enfants dès leurs plus jeunes âges y étaient engagés. En effet, la mécanisation demandait une importante main-d'œuvre juvénile peu qualifiée, apte à se faufiler sous les machines et pouvant réaliser des tâches d'une extrême simplicité. Une fois trop grands, ils passaient ensuite derrière les machines et devenaient apprentis aux côtés de leurs parents. Aucune réelle formation scolaire n'était nécessaire. L'école était alors secondaire et l'emploi des enfants dans les usines était une pratique courante à cette époque. C'était à la fois un gain pour les firmes mais aussi, pour les familles puisque leurs salaires même si moindre étaient quand même des revenus d'appoint non-négligeables.

Lors de ma visite à Fourmies, le médiateur nous expliquait même que les femmes-ouvrières, si l'usine n'avait pas d'infrastructures comme des crèches ou des garderies, emmenaient leurs nouveaux nés avec elles sur leur dos. Elles les laissaient ensuite quand ils étaient un peu plus vieux, à côté d'elle jusqu'à ce qu'ils soient « aptes à travailler » entre cinq et huit ans.

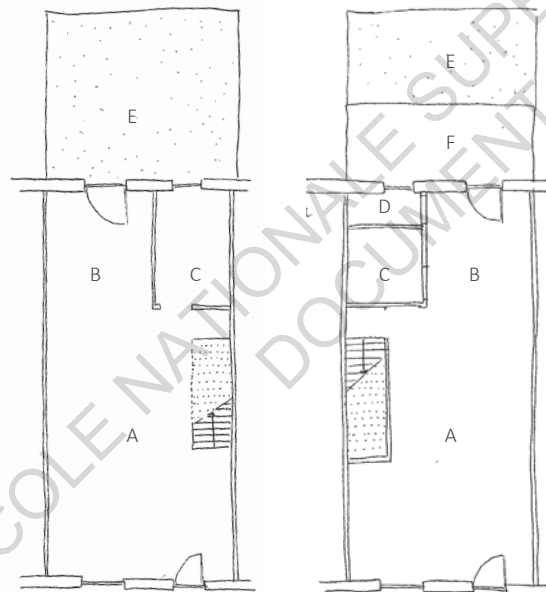
« Edmond m'a souvent raconté que très jeune, il travaillait à la Fabrique pour nettoyer sous les plates-formes en bois devant les métiers sous lesquels s'accumulaient des « nounoutes » qui risquaient de s'enflammer à la moindre étincelle, il me disait que ce n'était pas très agréable, car beaucoup de tisseurs chiquaient et crachaient leur jus de chique sur ces planchers. »⁴⁸

0 1 2 3 4 5 M

- A- Salon-Salle à manger
- B- Cuisine
- C- Salle de bain
- D- Toilettes
- E- Jardin
- F- Terrasse

a - Façade d'un des barreaux, Rue du Nouveau Monde, Saint-Souplet

b - Façade et plans de maisons d'un autre des barreaux, Rue du Nouveau Monde, Saint-Souplet



48 - Commentaire de **Marc G.** dans le groupe Facebook : **ST SOUPLET d'antan** (et d'aujourd'hui), 17 février 2022

À gauche - Sortie des ouvriers des Usines Boët avec beaucoup de jeunes enfants [Carte postale transmise par Bernard Lemaire]

À Saint-Souplet, comme ailleurs, les enfants vont donc très vite arrêter d'aller sur les bancs de l'école. Certains y allaient un jour sur deux, d'autres en étaient même exemptés. Sur les recensements de 1906, les plus jeunes ouvriers ont tout juste treize ans, mais les fraudes étaient fréquentes comme lui expliquait la grand-mère de Jacques L. :

« Elle racontait également que dans la jeunesse de son père né en 1854, on faisait travailler des enfants de 5 ans. On les cachait dans des grandes caisses quand il y avait une inspection. »⁴⁹

Des faits confirmés par un jugement effectué suite à une inspection du travail en 1904. Le maire falsifiait les documents des enfants, pour qu'ils travaillent à l'usine dès 8 ans !⁵⁰

UNE PROLÉTARIATISATION INÉVITABLE : DES INDUSTRIELS ET DES HOMMES

La mulquinerie urbaine a toujours été très réglementée. Depuis le début du 15^{ème} siècle, ce contrôle permettait aux corporations alors très fermées de conserver le monopole de la production.⁵¹ Mais, une fois diffusé dans les campagnes, il est devenu fort compliqué d'assurer de tel contrôle. Même s'il y avait des décrets comme celui de la marque obligatoire sur chaque pièce de lin tissée pour s'assurer de la bonne

qualité de la toile et de sa provenance, les mulquiniers ruraux restaient très hostiles aux visites des inspecteurs des manufactures. Ils tissaient comme ils l'entendaient sans vraiment risquer de sanctions. Ils disposaient alors d'une étroite marge de manœuvre mais, elle était bien réelle.

Avec l'essor du coton et de la laine, les mulquiniers se sont pour la plupart reconvertis sans mal. Devenus ouvriers-tisseurs pour des marchands-fabricants ayant fait fortune, ils perdent peu à peu leurs privilèges. De plus en plus contrôlé par ces derniers par l'intermédiaire de contremaîtres, en place dans les communes, aux plus proches des ouvriers, ils doivent travailler toujours efficacement pour conserver leur emploi et leur salaire de plus en plus faible. Alors qu'au 18^{ème} siècle, le développement de l'industrie rurale permettait d'avoir des « ressources d'appoint au plus démunis, »⁵² on assiste

rapidement à une prolétarianisation des ouvriers qui deviennent dès lors en marge de la société. Eux, qui un siècle auparavant, par le tissage du lin, s'étaient élevés dans celle-ci, vont progressivement être dépossédés du sol. En effet, pour pallier aux nombreuses baisses de salaire, les fabricants cherchant à faire toujours plus de bénéfices, les ouvriers doivent tisser d'autant plus. Un sur-travail et des revenus bas qui les exclut progressivement de l'exploitation de la terre et de la propriété.

Ils deviennent des ouvriers précaires. « Éloignés peu à peu du monde paysan, dépossédés de leurs petits patrimoines fonciers, astreints à de nouvelles disciplines du travail, ils se voient repoussés à la base de la hiérarchie sociale villageoise. »⁵³

Mes propres ancêtres en sont d'ailleurs le parfait exemple. Après la Révolution, j'ai pu observer une grande paupérisation des différentes familles de mon arbre généalogique. Mes ascendants et leurs proches devenus ouvriers dans le textile, deviennent peu à peu locataires, ils ne possèdent plus de propriétés et déménagent ainsi facilement au gré du travail disponible dans les usines. Plusieurs sont également condamnés à différentes reprises pour de la mendicité ou encore des vols à l'étalage. Des pratiques assez courantes à l'époque comme en témoignent le nombre important de condamnations dans les journaux disponible sur Retronews.⁵⁴

Avec ces baisses de conditions de vie constante, de nombreux mouvements ouvriers naissent vers le début des années 1880. À Saint-Souplet comme ailleurs, des grèves s'enchaînent. Les usines tournent alors au ralenti quelques jours voire plusieurs semaines. Ces derniers revendiquent des augmentations de salaire, mais aussi de meilleures conditions de travail. La proximité du maire de Saint-Souplet avec les différents directeurs de la Fabrique est d'ailleurs souvent un point de friction. Pour autant, ces grèves de 250 à 400 ouvriers, restaient assez bon enfant, et se passaient dans le calme sur la commune.⁵⁵ Ce qui n'était pas le cas partout.

En 1891, des militaires ont tiré sur la foule lors d'une grève pacifiste à Fourmies. Faisant neuf morts dont des enfants et leur instituteur originaire de Saint-Souplet, cette grève appelée depuis la Fusillade de Fourmies, aura des répercussions à la fois dans les villes industrielles textiles et minières régionales mais, aussi à l'internationale.

53 - **TERRIER (Didier)**. *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. p.9

54 - Retronews est un service en ligne dédié à la presse ancienne mis en place par la BnF. Beaucoup d'archives ayant été détruites pendant les deux guerres mondiales notamment dans le Nord et l'Aisne, ces journaux numérisés deviennent de précieux documents pour compléter des recherches.

55 - Paris, BnF, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LC11-923. *Journal de Saint-Quentin et de l'arrondissement*, 8 avril 1891, p.3 - Paris, BnF, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LC11-923. *Journal de Saint-Quentin et de l'arrondissement*, 7 juillet 1882, p.3 et Roubaix, Archives Municipales. *Journal de Roubaix*, 24 février 1884, p.2



AU DELÀ DES MURS DE LA FABRIQUE

L'INDUSTRIE TEXTILE SUBSISTE DANS LES BOURGS

Après la Libération de 1945, une grande partie du parc industriel cambrésien se renouvelle. Tout comme pendant l'entre-deux guerres, on reconstruit les usines détruites, les rénove, et investissent dans de nouvelles. Que ce soit dans les usines ou chez les tisseurs à domicile, la modernisation est effectivement à pied d'œuvre. Pour faire face à la concurrence étrangère et relancer l'économie, on emploie de nouvelles fibres, de nouvelles technologies liées à l'automatisation entre autres. Et cela met à mal le tissage à domicile d'autant plus qu'en 1921, le nombre de tisseurs à façon avait déjà chuté de 30 % dans la région.⁵⁶

Pour autant, les industriels vont continuer de faire appel à leur service, certains tissus ne pouvant être tissés que par leur métier et non leurs machines automatisées. De surcroît, de nouveaux et petits ateliers de confection, véritables intermédiaires de proximité entre ces firmes textiles situées à Roubaix ou Fourmies et les tisseurs à domicile, vont donc être à nouveau construits dans les communes. Beaucoup plus modestes que les grandes usines de par leur nombre d'employés ne dépassant souvent pas la centaine et leurs infrastructures, ces ateliers prennent en quelque sorte le relais des usines une fois que ces dernières ferment leur porte définitivement pour cause de délocalisation, de modernisation ou encore simplement d'arrêt des activités dans les années 1960.

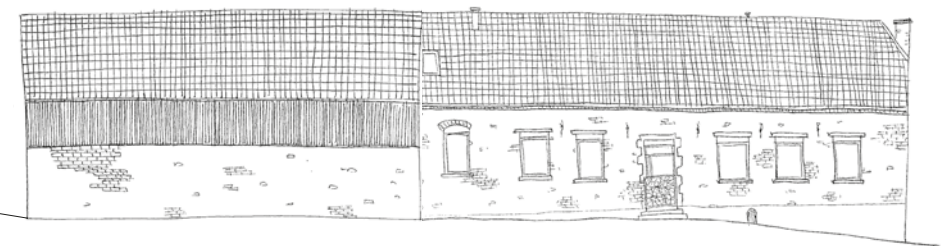
Malgré la constante régression de l'industrie textile régionale dès la fin des années 1930, les tisseurs à façon vont ainsi faire résistance. Au cours du siècle, ils se munissent de nouveaux outils plus perfectionnés, leurs métiers dès 1905 peuvent ainsi être alimentés par des moteurs électriques, les changements de bobines des canettes sont optimisés. Ils diversifient leur production. Des améliorations et des techniques qu'ils n'hésitent pas à assimiler pour produire d'avantages.

56 - **TORDOIS (Jean)**. L'industrie de la batiste dans le cambrésien et sa fin. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, juillet 1988, n°40. p. 37

Page de gauche - Intérieur des ateliers Sartorius-Valet, Grand rue, Saint-Souplet [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

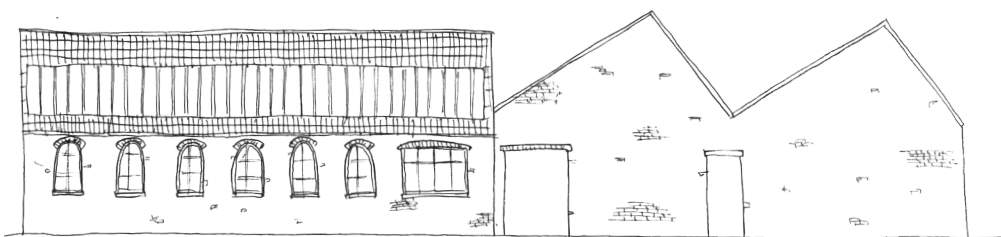
LA PERSISTANCE DU TRAVAIL À DOMICILE

À l'ombre des cheminées, incontestables témoins du passé industriel d'une cité, de nombreuses maisons cachaient dans leurs dépendances, des métiers à tisser encore actifs jusqu'aux années 1980. Aujourd'hui, complètement intégrés dans le tissu urbain sulpicien, ces annexes ont pourtant accueilli des activités textiles bien après la fermeture de la Fabrique. Non plus recédés dans les caves, le quotidien de ces tisseurs à façon n'avait pas réellement changé depuis le milieu du 19^{ème} siècle. L'on tissait à domicile, certes sur des machines plutôt que des métiers mais, toujours en famille. Une époque encore récente dont se rappelle un grand nombre d'habitants.



1 - UNE COEXISTENCE ANCRÉE DANS LA COMMUNE

LE TEXTILE SULPICIEN DE L'APRÈS-GUERRE



« Encore dans les années 1960, quand vous passiez dans les rues, vous entendiez, clic clic, c'était les navettes qui traversaient les métiers [...] partout dans la ville ça claquait, ça en faisait du bruit. »⁵⁷

Depuis l'installation de la société Grandjean, un peu moins d'un siècle plus tôt, en contrebas du bourg, une certaine mixité s'était mise en place entre les néo-ouvriers des usines et ceux qui tissaient encore à domicile. Pendant que certains partaient à l'usine, d'autres s'activaient alors sur leur propre métier à tisser. Avec cette abondante main d'œuvre qualifiée, d'autres usines et ateliers vont ainsi se multiplier dans la commune, et cela, en parallèle de la Fabrique : Chez Millot, Chez Louillet-TISCA, Chez Sartorius-Valet, ou encore chez Fontaine s'installent dans le bourg. Se développant pendant l'entre-deux guerre puis quelque temps après la Libération,

ces petites entreprises textiles vont ainsi à leur tour employer des ouvriers dans leurs propres locaux mais aussi, des tisseurs à façon. Encore active pendant les Trente Glorieuses, la manufacture textile en place est ainsi bien présente dans la ville même si moindre qu'au début du siècle. Comme ont pu me le répéter la plupart des habitants interrogés :

Ci-dessus - Facade des ateliers Sartorius-Valet d'après les descriptions d'anciens ouvriers et habitants

57 - Entretien avec Jacques F. dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022



«À cette époque, Saint-Souplet vivait principalement du textile.»⁵⁸

C'est d'ailleurs avec leur aide et en dépouillant les fiches d'état civil⁵⁹ dans les archives de la commune que j'ai pu reconstituer cette carte localisant les petites usines et ateliers de tissage à domicile entre les années 1940 et 1970.

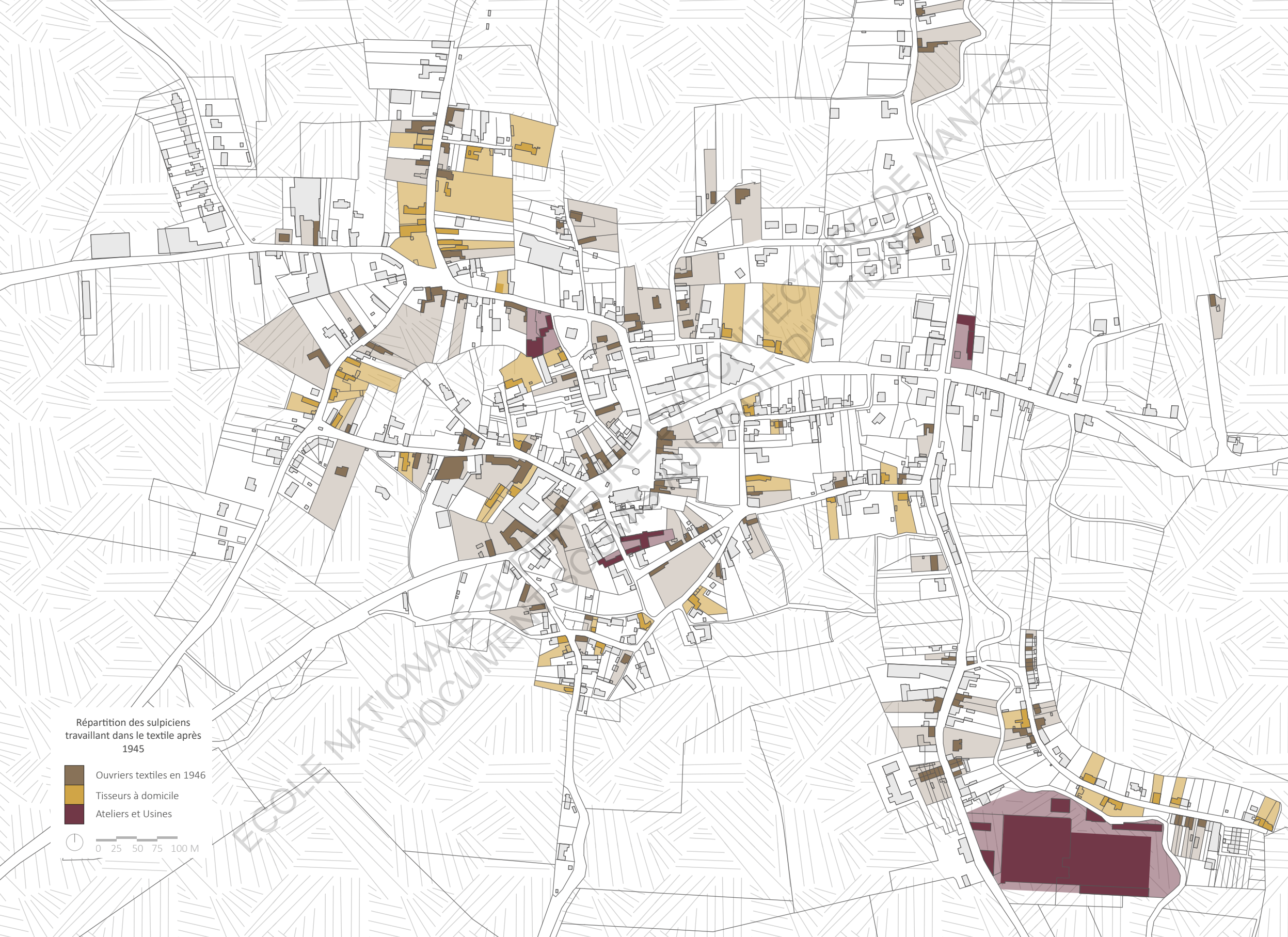
Ci-dessus - Les ouvriers des ateliers Sartorius-Valet et entête de la Maison Demêtre, Sault & Ciriez, propriétaire de la Fabrique [Photographies transmises par Bernard Lemaire]

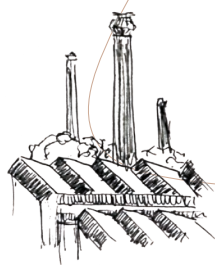
58 - Entretien avec Mme B. dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

59 - Les fiches d'état civil sont établies par les secrétaires de la mairie depuis les années 1940. Elles indiquent pour chaque famille, les renseignements d'état civil (naissance, mariage, décès, enfants...) mais également l'année d'arrivée dans la commune si le couple n'est pas originaire de Saint-Souplet tout comme le départ

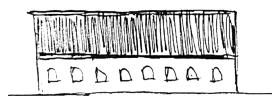
Répartition des sulpiciens
travaillant dans le textile après
1945

- Ouvriers textiles en 1946
- Tisseurs à domicile
- Ateliers et Usines





LA FILATURE
fabriquait le fil dans
l'usine Sartorius à
Roubaix



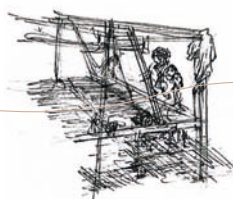
L'ATELIER SARTORIUS-VALET
À Saint-Souplet, l'atelier
réceptionnait les matières



LES ÉTAPES PRÉPARATOIRES
comme le bobinage et
l'ourdissage pouvaient être
réalisées dans les ateliers



LE MAGASINIER
traitait les matières et les
distribuaient en camionnette
aux tisseurs puis récupérait les
pièces finies



LES TISSEURS
tissaient à domicile, les
étoffes demandées



LES RENTRAYEUSES
réparaient les pièces
de tissus chez elles ou
dans les ateliers



L'EXPÉDITION
Une fois empaquetées,
les tissus étaient
renvoyés vers Roubaix
par camion

DES ÉCHANGES CONSTANTS À L'INTÉRIEUR MÊME DE LA COMMUNE

Ci-dessus - De Roubaix aux tisseurs à domicile de Saint-Souplet, succession des étapes et lieux de production

60 - Entretien avec Jacques F. dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

« Il y avait les usines, et y'avait aussi à domicile, y'en avait beaucoup qui travaillait à domicile. »⁶⁰

Les tisseurs à façon, bien que moins nombreux qu'avant la Première Guerre mondiale, ont ainsi continué à travailler pour le compte de ces petites entreprises, elles-mêmes rattachées à des industriels parisiens ou roubaisiens. Possédant pour la plupart deux métiers à bras mécaniques, hérités ou achetés, qu'ils installaient dans leur pièce de vie ou dans des ateliers annexés à leur demeure principale, ils avaient ainsi un minimum d'autonomie. Comme me l'expliquait Jacques F., le dernier tisseur à façon de la commune, suivant les marchés, la demande et les différentes « périodes creuses »,⁶¹ il lui arrivait de travailler « une paire de mois »⁶¹ pour une autre entreprise que celle avec laquelle il traitait habituellement. Durant sa carrière de tisseur à domicile, il travailla ainsi pour Louillet-TISCA, Sartorius-Valet, sur Saint-Souplet mais aussi, pour une autre société de Neuville à une dizaine de kilomètres tout comme une autre sur Buire-Courcelles dans la Somme.

Pour autant, les tisseurs n'étaient pas les seuls ouvriers à travailler hors des usines. Entre les noueurs, alors au nombre de deux qui passaient de métiers en métiers et donc de domicile à domicile pour installer les roules⁶², ou encore les femmes qui rentraient ou renfilaient depuis chez elles, pour réparer les déchirures qu'avait pu faire les métiers, ou encore les tisseurs à domicile qui employaient eux-mêmes d'autres ouvriers-tisseurs ; tout un réseau s'était établi dans la commune. Le rôle des petites usines comme Sartorius était donc de s'assurer que l'ensemble fonctionne bien efficacement entre leurs propres ateliers et les travaux qu'ils donnaient à domicile. Il fut même appelé pour remplacer un contremaître dans les ateliers de Sartorius lors d'une épidémie et pu également récupérer à la fermeture ces derniers des machines pour ses propres usages professionnels personnels.

Une réelle proximité s'est ainsi instaurée entre ces différents milieux et les échanges de produits, matériels et savoir-faire étaient permanents entre les tisseurs individuels, les ateliers et les maisons mères. Comme on pu me l'expliquer les différents employés et tisseurs qui ont travaillé pour Sartorius, filiale de Roubaix, les matières premières, arrivaient directement des filatures installées sur Roubaix. Une fois classifiées, elles étaient ensuite redistribuées par le magasinier dans les ateliers sur place mais aussi à chacun des tisseurs à façon qu'il livrait. Une fois tissés, les produits étaient apprêtés soit à domicile par des rentrayeuses ou à l'usine puis réexpédiés par camion sur Roubaix. Un schéma qui ressemble beaucoup à celui que nous présentait l'entreprise Collet-Varennes un siècle plutôt.

Tout comme, avait pu l'être Cambrai ou Valenciennes avec la mulquinerie, les centres comme Roubaix, Paris ou Reims, étaient devenu au cœur de tous les échanges.

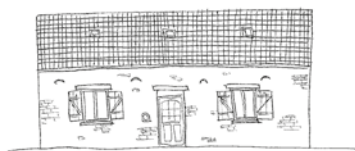
61 - Entretien avec Jacques F. dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

62 - C'était un métier très minutieux qui consistait à nouer chacun des fils de l'ancien roule, arrivé à sa fin, aux autres du nouveau. Les roules étaient réalisés par des ourdisseuses à domicile ou dans les ateliers Sartorius-Valet. Ils comprenaient les centaines de fils de la nappe de fil qui traversait le métier. Le roule était placé à l'arrière du métier à tisser.

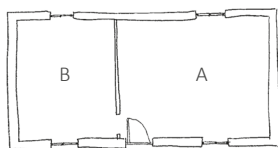
2 - L’AFFIRMATION DES ATELIERS TEXTILES À DOMICILE

CONCILIER VIE FAMILIALE ET TRAVAIL

Suite au déclin du tissage linier et au progrès technique, de nouvelles manières de travailler les fibres textiles ont ainsi émergé bousculant par la même occasion les modes de vie des ouvriers textiles à domicile. Eux, qui travaillaient pour la plupart dans leurs caves depuis plusieurs générations, vont progressivement les abandonner au profit d’un travail au rez-de-chaussée. D’abord, abrité dans les pièces à vivre puis dans des dépendances accolées aux habitations, le tissage à façon va ainsi tout au long du 20^{ème} siècle encore influé sur l’architecture cambrésienne.



« C’était dans la pièce où l’on vivait que mes parents tissaient, parce que moi je suis venu au monde autour de métiers à tisser. »⁶³



0 1 2 3 4 5 M

A - Cuisine et espace de travail avec deux métiers à tisser
B - Chambre

Ci-dessus- Plan de la maison d’enfance de Jacques F., Rue de Marly, Saint-Souplet

63 - Entretien avec **Jacques F.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

64 - Entretien avec **Odile L.** par téléphone, Saint-Souplet, février 2022

« Ma mère, elle travaillait sur la table de la cuisine, assise sur sa chaise, là [...], le reste du temps elle s’occupait de nous et entretenait la maison. »⁶⁴

Au cours de la première moitié du 20^{ème} siècle, travailler dans les espaces domestiques était encore une pratique assez courante. La salle de vie commune faisait ainsi office de cuisine, salle à manger et espace de travail. Toute la vie quotidienne et l’habitat s’articulaient autour de la production. « «L’outil» trônait toujours dans les petites maisons où cohabitaient vie familiale et travail à façon. »⁶⁵

LA MULTIPLICATION DES DÉPENDANCES

En parallèle, certains tisseurs feront le choix de construire ou réaménager des dépendances juxtaposées à leurs habitations principales. La pièce à vivre étaient effectivement souvent exiguë d’autant plus si ces mêmes tisseurs souhaitaient accroître leur nombre de métier. Aussi, tout comme l’avaient pu l’être les mulquiniers, le tissage à façon redevient une pratique différenciée spatialement des pièces de vie familiales. Bien souvent construites en plusieurs fois, comme en attestent les appareillages présents en façade, ces dépendances répondent également à des choix stratégiques pour limiter les efforts et maximiser la productivité.

Dans les maisons et leurs ateliers que j’ai pu visiter, on retrouvait toujours les mêmes éléments : une succession de dépendances, construites au grès des besoins, chacune répondant à un usage déterminé. Il pouvait donc y avoir un grand espace de stockage appelé hangar ou magasin, où étaient entreposées les matières premières, finies, des pièces détachées des différents métiers, des éléments indispensables pour avoir un minimum d’autonomie. Certaines pièces étaient aussi réservées au tissage, au bobinage, ou encore à l’ourdissage... Jacques F., après avoir récupéré une cannetière, fit construire une nouvelle extension autour de cette machine réservée à la confection des cannettes pour les navettes des métiers.

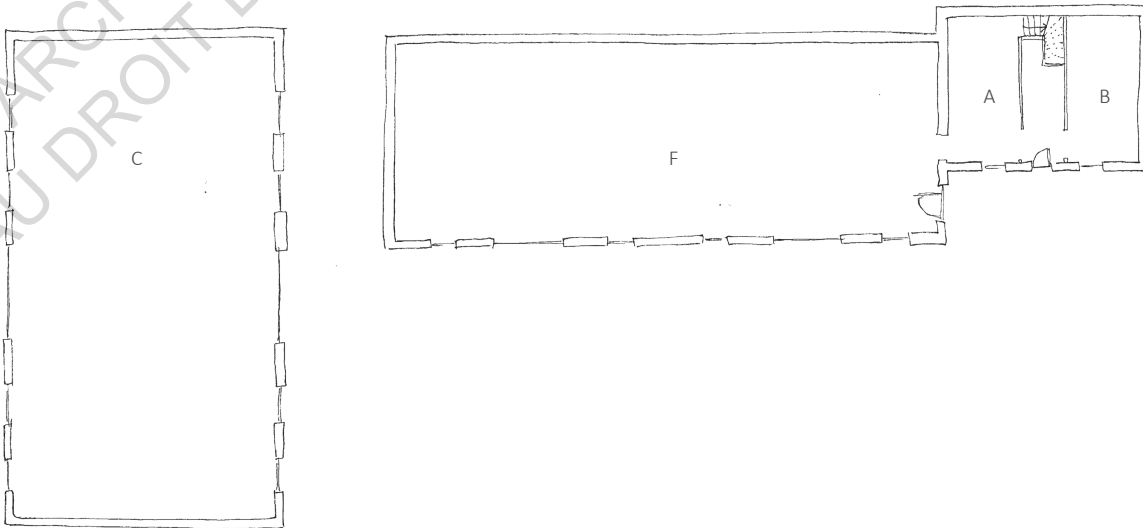
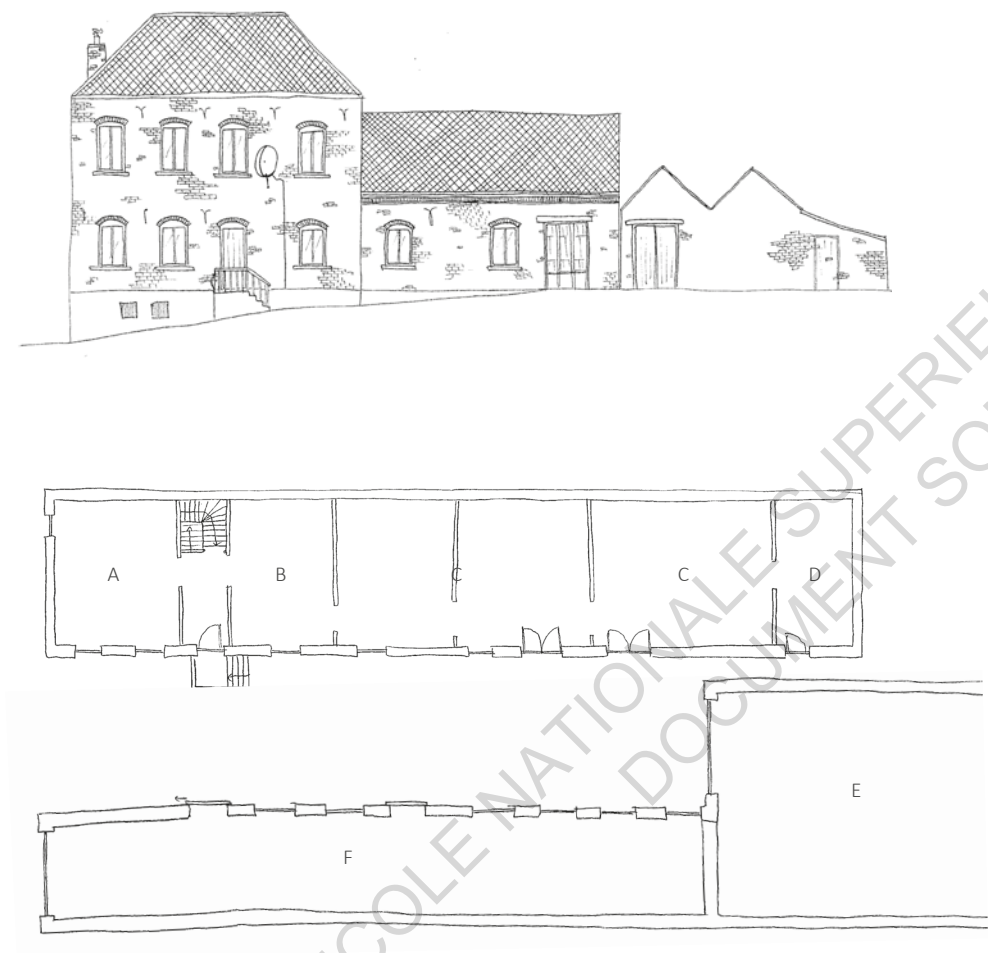
À l’extérieur, des aménagements étaient également nécessaires pour limiter la manutention des matières et faciliter les livraisons par camion. C’est pourquoi, il existe beaucoup de rampes d’accès dans ces maisons allant de la rue jusqu’aux entrées des magasins de stockage. Jacques F. transformera ainsi le quai initial, anciennement présent au niveau de la route, par une rampe.

Sur ces plans des pages suivantes, on peut souligner l’organisation spatiale de ces trois maisons qui ont abrités des tisseurs.

Ces petites constructions, souvent construites comme une succession de dépendances aux diverses typologies, reprennent ainsi certains éléments industriels : toiture en shed, halle bardée, utilisation de polyester, verrière, grandes ouvertures en façade...

65 - **LECLERCQ (Maurice)**. *De la mule-jenny à l’ordinateur. Cent ans de textile dans le Nord-Pas-de-Calais*. Lille : La Voix du Nord, 1999. p. 43

Pour autant, malgré l'utilisation de nouveaux matériaux comme du béton, la briqueterie reste majoritaire. C'est pourquoi, ces maisons, qui ne relèvent pas du tout de l'architecture monumentale, comme on pouvait le voir avec certaines usines, vont conserver un certain caractère vernaculaire. Ces ateliers s'inscrivent finalement dans la continuité des maisons du bourg déjà existantes et aujourd'hui, même si, la plupart ont été transformées en garage, espace de stockage et appentis de bricolage, beaucoup sont encore visibles dans les rues de Saint-Souplet.



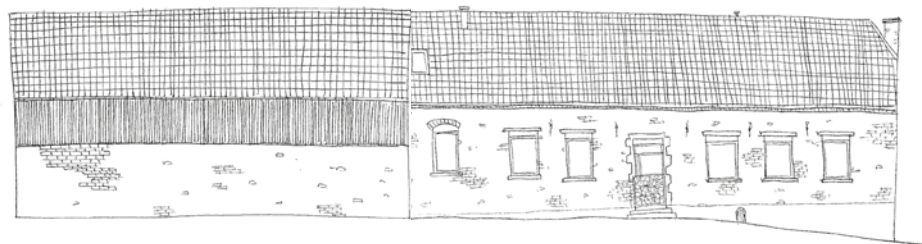
0 1 2 3 4 5 M

- A- Cuisine
- B- Salon
- C- Tissage
- D- Canetière

- E- Magasin de stockage
- F- Annexes
- G- Atelier

Page de gauche - Façade et plan de la maison de Jacques F., dernier tisseur à façon de la commune, Rue du Cateau, Saint-Souplet

Page de droite - Façade et plan de la maison-entreprise Louillet-TISCA, Rue de l'Arbre de Guise, Saint-Souplet



3 - « ON VIVAIT ET TRAVAILLAIT BEAUCOUP ENSEMBLE »⁶⁶

UN QUOTIDIEN EN FAMILLE DIVISÉ

C'est en observant ce travail du tisseur à façon à l'intérieur même des cellules domestiques que l'on peut comprendre comment tout un groupe pouvait alors concilier travail textile et famille. En effet, à l'inverse, des ouvriers de la Fabrique dont une partie avait opté pour des logements ouvriers unifamiliaux, dans le bourg, encore beaucoup de Sulpiciens semblaient habiter et travailler aux côtés des grands-parents, oncles et tantes. Une tendance, qui comme partout en France s'est perdue depuis. Ainsi, Chez Millot, la petite entreprise, créée par le grand-père de Maurice V., se développait sur deux maisons voisines. La première était divisée en trois parties, l'entrée distribuant deux logements : celui de Flore Millot, la grande tante, à gauche et celui des parents de Maurice V., à droite. Puis, on retrouvait ensuite, les ateliers de tissage, de bobinage et le hangar de stockage. De l'autre côté, c'était la maison du grand-père. Ce dernier avait fait construire également un espace pour l'ourdissage à l'extrémité de sa maison. Aujourd'hui, ces deux maisons sont toujours dans la famille.

Avec une telle proximité des lieux de travail des parents, leurs ateliers étaient de véritables terrains de jeux pour les enfants.

« Mon père, il a commencé sur les métiers à onze ans, il était obligé de mettre une caisse à trame sous ses pieds parce qu'il était trop petit ! »⁶⁶

« J'ai couru petite entre les métiers à tisser et j'étais fascinée. »⁶⁷

Assez tôt, les parents leur confiaient alors de petites tâches demandant peu d'effort et d'attention comme le piquage de cartons.⁶⁸ Très tôt mis à l'ouvrage, faire des études n'était pas vraiment envisagé pour la plupart. Dans les ateliers Sartorius-Valet, mais aussi dans les usines textiles à proximité, on y entraît dès quatorze ans dans les années 1960.

66 - Entretien avec **Maurice V.** dans la cuisine de Jacques F., Saint-Souplet, février 2022

67 - Commentaire de **Armelle C.** dans le groupe Facebook : *tu sais que tu viens de de saint souplet-escaufourt si*, 21 mai 2014

68- Fait de percer le motif du tissu souhaité sur un carton pour que le métier à tisser puisse le lire. Étape propre à chaque tisseur qui a disparu avec l'automatisation.

Ci-dessus - Façade et plan de la maison-entreprise Chez Millot, Rue du Cateau, Saint-Souplet



Tout comme l'avait pu l'être les mulquiniers, une réelle transmission s'effectuait de père en fils. Parfois, cet apprentissage pouvait être couplé d'un second emploi, une partie de la journée au champ, le reste à apprendre à tisser. Mais, cela n'était que temporaire.

« Pour vraiment gagner sa vie dans le tissage, il fallait faire des heures. »⁶⁹

Chez Sartorius-Valet, les journées étaient fixes tout comme les horaires. Ainsi, une ouvrière travaillait de 7h00 à 12h00 et de 13h30 à 18h30. Pour les tisseurs à façon, c'était différent. Une grande partie d'entre eux était payée à la pièce. Aussi, il ne comptait pas leurs heures. Souvent, ils commençaient à six heures du matin puis suivant les contraintes qu'ils pouvaient avoir : erreur d'inattention, casse sur le métier, ... Parfois, ils leur arrivaient même de travailler jour et nuit, et le weekend, en alternance pour pouvoir rembourser les prêts effectués pour les achats de métiers à tisser par exemple. Les femmes quant à elles, souvent attribuées aux retouches pouvaient faire du cinquante pourcent, ce qui leur permettait de s'occuper des enfants et d'entretenir la maison. Un quotidien à la fois pesant, mais aussi exposant ces ouvriers à de multiples maladies dues aux fibres textiles volatiles et aux bruits des machines. Beaucoup, à cause de ses conditions de travail, avaient de lourds problèmes d'asthme et de surdité, et cela, très jeune.

Ci-dessus - Grand-père et oncle de Bernard L. dans leurs ateliers de tissage à domicile [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

69 - Entretien avec **Maurice V.** dans la cuisine de Jacques F., Saint-Souplet, février 2022

UN QUOTIDIEN EN FAMILLE DIVISÉ

« Sartorius, c'était une grande famille. »⁷⁰

Avec, le maintien du travail individualisé, foyer par foyer, on aurait pu penser que la cohésion familiale et villageoise, si caractéristique de l'industrie textile du Nord de la France, aurait pu se perdre. Loin de là, entre la création de la fanfare de l'usine et celle communale, le développement d'associations sportives, de loisirs, de mutuelles... c'est tout une communauté qui travaillait, vivait et se divertissait ensemble. Que ce soit dans les ateliers de confection des petites usines comme Sartorius ou dans ceux à domicile, on retrouvait ainsi une atmosphère de travail très familiale.



« Il y en avait des belles fêtes à Saint-Souplet! À la Saint-Louis, y'avait un manège, un podium, ça chantait à la Fabrique! »⁷¹

Même s'il y avait une distinction évidente entre les employés à domicile et ceux à l'usine, tout le monde se côtoyait. Une identité textile communale était encore présente à la fin du siècle et cela se confirmait lors de grandes fêtes organisées par les entreprises. À l'image de ce qui était fait à la Fabrique, en contrebas jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, l'espace public était alors approprié pour ces événements. Des scènes pouvaient être montées, les grands patrons « descendaient pour l'occasion » et il était notamment offert des coupons de tissu à chacun des employés.

« Tous les ans, il y avait la Saint-Louis, on la fêtait aussi à Sartorius, il y avait la messe, puis, on pouvait gagner des coupons! une fois j'en ai gagné un, le tissu était magnifique! »⁷²

70 - Entretien avec **Odile L.** par téléphone, Saint-Souplet, février 2022

Ci-dessus - Fête Saint-Louis dans la cours de la Fabrique dans les années 1950 fêtée tous les 25 août par les entreprises textiles de la commune [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

71 - Entretien avec **Jacques F.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

72 - Entretien avec **Nelly V.** dans son salon, Cambrai, février 2022



LES TEMPS CHANGENT

UNE DÉSINDUSTRIALISATION PROGRESSIVE

Alors que pendant la Reconstruction, coexiste, modernisation, industrialisation et création de nombreux emplois, les Trentes Glorieuses sont tout de même marquées par plusieurs phases de désindustrialisation dont celle de la fin des années 1970 affectera définitivement le territoire.

L'automatisation, l'essor des fibres synthétiques accompagnées de la forte concurrence des pays à bas salaires en Afrique, Asie, et dans les pays de l'est,⁷³ «constitue une véritable rupture dans le travail industriel textile français.»⁷⁴ Face à ces grands changements qui banalisent le travail, les tisseurs et filateurs du Cambrésis encore spécialisés dans le traitement des fibres naturelles : le coton, la laine et la soie, ne font plus le poids. Toujours dans une recherche de meilleurs profits et rendements, les chaînes de production se délocalisent partiellement là où la main-d'œuvre, même si moins qualifiée, est la moins chère. Les usines et ateliers textiles du Nord de la France tout comme dans toute la métropole se vident, et peu à peu, les dernières navettes des métiers de Saint-Souplet cessent de fonctionner. Une désindustrialisation certes progressive, mais qui impacta de ce fait fortement la commune et ses habitants.

De 1950 à 1980, 120 000 emplois sont supprimés. «Des micro régions entières [...] ont été brutalement déséquilibrées par des fermetures massives »⁷⁵ et on assiste à une forte émigration hors du territoire. Comme une habitante croisée dans la rue me le dira : « à partir du moment où y'avait plus de textile, tout ferma. »⁷⁶

Le textile qui avait tant vivre ces communes n'était plus.

A l'aube des années 2000, Saint-Souplet comme un nombre important de communes rurales cambrésiennes doivent se réinventer pour attirer à nouveau des habitants.

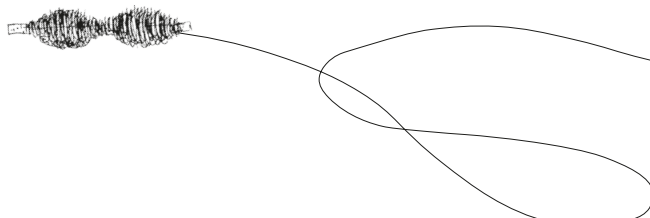
73 - VINCENT (Gérard). Les industries du Cambrésis : L'industrie textile. In : Cambrésis Terre d'Histoire. Crevecoeur-sur-l'Escaut : Association Cambrésis Terre d'Histoire, juin 2003, n°36. p. 22

74 - FOSSE (Martine) et RABIER (Jean-Claude) (dir.). Textiles, techniques, travail. Marcq-en-Baroeul : Jalons, 1999. p. 65

75 - BLIN (Olivier), FICQUELMONT (Marie) et FONTANON (Claudine) (dir.). Guide du patrimoine industriel, scientifique et technique. Paris : La Manufacture, 1990. p. 267

76 - Micro-trottoir avec une habitante, dans une rue de Saint-Souplet, février 2022

Page de gauche - Photographie de la Fabrique après l'incendie de 1969. [Photographie transmise par Bernard Lemaire]



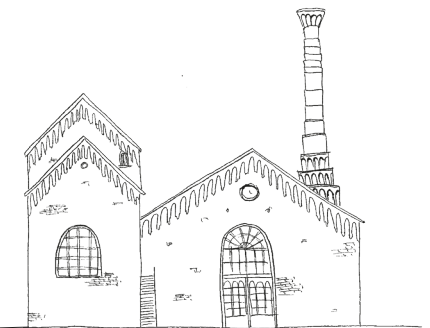
QUATRIÈME PARTIE

L'HÉRITAGE INDUSTRIEL TEXTILE CAMBRÉSIE

À l'aube des années 2000, Saint-Souplet comme un nombre important de communes rurales cambrésiennes doivent se réinventer pour attirer à nouveau des habitants.

À l'heure où les derniers métiers à tisser retentissaient, alors même que la question des nouvelles friches industrielles, potentiel de taille dans les bourgs, est au cœur des débats, les derniers ateliers textiles sulpiciens tombent dans l'oubli. Saint-Souplet se vide de ces activités.

Une trentaine d'années plus tard, entre de nouveaux enjeux communaux, le devoir mémoriel, et l'implantation du textile dans le Cambrésis, la manufacture textile fait encore parler d'elle.



1 - LA RURALITÉ FACE À SA DÉSINDUSTRIALISATION

UNE DÉSINDUSTRIALISATION PROGRESSIVE

« Après la fermeture de Sartorius, tout le monde s'est dispatché [...] Les gens, ils étaient implantés ici, ils avaient acheté des maisons, quand ça a fermé, ils sont devenu chômeur. Certains sont partis travailler dans des usines aux alentours. [...] Ici, j'étais censé racheter des métiers et les placer dans mon magasin [de stockage], mais ça a commencé à baisser, j'ai pas persisté, j'ai préféré me concentrer sur les métiers que j'avais déjà[...] Moi j'ai fini ma carrière à Bohain [en Vermandois] dans une usine textile, j'ai fait dix-sept ans là-bas avant de prendre ma retraite. »⁷⁷

Dès la fin des années 1950, la Fabrique, alors rachetée par la société Gridel et Cie, n'employait déjà plus autant qu'auparavant. Une vingtaine d'années après, l'ensemble des anciens métiers à tisser, que n'utilisait plus cette entreprise alors spécialisée dans la confection de ouatine⁷⁸ furent démontés, fondus. En 1968, c'est au tour des ateliers Sartorius de fermer définitivement. Licencié tout d'abord les plus jeunes ouvrières, la situation de l'entreprise « s'était dégradée après les grèves de 68. »⁷⁹ Même si leurs employés qui tissaient à domicile en profitèrent pour récupérer quelques pièces

de métier à tisser et trouvèrent de nouvelles usines avec qui travailler, cela ne durera pas. Petit à petit, l'industrie textile périclita, et par précaution beaucoup se reconvertirent dans d'autres filières : céramique, métallurgie,... à défaut de trouver du travail dans des usines textiles des villes comme Bohain-en Vermandois ou le Cateau-Cambrésis. Pour quelques francs, ils firent fondre eux aussi leurs métiers à tisser.

77 - Entretien avec **Jacques F.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

78 - La ouatine est un tissu de rembourrage hautement inflammable

79 - Entretien avec **Nelly V.** dans son salon, Cambrai, février 2022



Ci-dessus - L'abatage de la cheminée de la Fabrique [Photographies transmises par Bernard Lemaire]

« Avec l'arrivée des grands magasins, et les usines fermées, nous on vendait plus à Saint-Souplet, les gens ils partaient achetés ailleurs [...] j'ai fermé tout d'abord le café tabac puis j'ai liquidé tout ce qui resté du magasin, ... je suis partie à la retraite. »⁸⁰

Sans repreneur, la Coop, le Familistère mais aussi tous les autres services, les deux boucheries, les multiples cafés, boulangeries,... ferment un à un.

DEPUIS, LES MULTIPLES VIES DES BATIMENTS INDUSTRIELS SULPICIENS



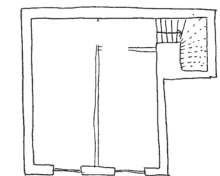
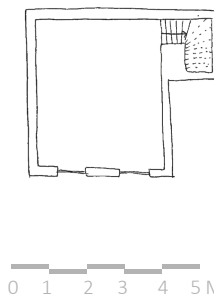
80 - Entretien avec **Mme B.**, ancienne ouvrière textile, marchande et tenante d'un café-tabac sur la Grand Place jusqu'en 1998. Entretien dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

Ci-dessus - Les ateliers Sartorius-Valet aujourd'hui transformés en ferme, Grand rue, février 2022

Abandonnés, agrandis, détruits, ravalés, puis progressivement oubliés et réinvestis, les anciens bâtiments qui ont accueilli des activités de tissage que ce soit à domicile ou dans les usines ont ainsi subsisté au travers des siècles. Suite aux deux guerres mondiales, mais surtout aux importantes désertions des années 1980, beaucoup furent laissés à l'abandon, créant par la même occasion des friches plus ou moins grandes en plein cœur des centre-bourgs.

Aujourd'hui en partie transformés, réhabilités, maçonnés, ces ensembles accueillent de nouvelles activités domestiques ou professionnelles. Saint-Souplet regorge ainsi d'exemples divers mais démonstratifs de chaque période.

Si nous les reprenons chronologiquement, ce sont tout d'abord les caves de mulquinier qui bien avant les années 1980 se sont vues remaniées et maçonnées, voire même divisées comme en témoigne l'une d'entre elles que j'ai pu visiter. Auparavant lieu de tissage, puis de stockage du charbon, elles sont maintenant de simple espace de rangement ou de culture de chicon.⁸¹ Leurs formes complètement disparates se reflètent encore sur quelques façades du bourg, mais c'est en arpasant plusieurs communes du Cambrésis qu'on peut encore mieux le constater.



Les usines et grands tissages mécaniques sulpiciens ont eu aussi perdu leurs ateliers et leurs métiers à la fin de leurs activités. Aussi, derrière les hauts murs de briques, seuls quelques bâtiments de la Fabrique en plus de la maison de maître ont été conservés. La végétation y a repris le dessus. Un gîte fut créé dans une partie des locaux conservés. Mais, rasée en grand nombre, ce passé s'oublie, à tel point qu'une grande partie des jeunes ménages interrogés au Nouveau Monde ne connaissait pas l'existence de cette usine à quelques pas de leurs maisons. De même chez Sartorius, en plein centre. Le complexe qui comportait les ateliers, est aujourd'hui devenu une ferme d'exploitation. Certains toits furent démontés, des murs abattus jusqu'à un bon mètre cinquante, et le reste totalement évidé, il ne reste finalement que le squelette des anciens locaux qui se dessinent encore entre les tracteurs et les vaches aujourd'hui occupants majeurs de ces espaces.

81 - Est appelé couramment dans le Nord de la France, chicon des endives

Ci-dessus - Plans de la cave de Jacques F. initiale lorsqu'il y avait autrefois du tissage puis aujourd'hui divisée en deux parties



À l'inverse, les hangars et ateliers à domicile ont été plutôt bien conservés. Même si quelques-uns ont été partiellement détruits, la plupart ont été réaménagés, et se sont adaptés pour correspondre à des activités plus "domestiques". Les métiers que ces tisseurs à façon avaient récupérés à la suite des fermetures des usines, furent à leur tour fondus, et même si l'on y perçoit encore quelques pièces détachées, moteurs et caisson de transport, dans leurs locaux, ce sont aujourd'hui plus des espaces de stockages, débarras, selliers, et de grands ateliers de bricolage. L'arrêt du tissage a aussi été l'occasion de transformer et d'agrandir leurs habitations principales, en transformant les anciens ateliers en pièce de vie, ou encore en chambre.



Enfin, les vestiges de cette activité textile persiste encore avec le quartier du Nouveau Monde. En effet, même si quelques maisons ouvrières ont été détruites, ce quartier est bel et bien un témoin important de cette époque industrielle. Les multiples maisons ouvrières devenues pour certains des logements sociaux sont aujourd'hui en grande partie du locatif privé. Quelques travaux ont été nécessaires pour répondre aux besoins actuels, certaines maisons ont été couplées, d'autres percées, maçonnées, plusieurs d'entre elles étaient d'ailleurs en travaux lors de mes visites.

Page de gauche - Intérieur des anciens ateliers Sartorius-Valet aujourd'hui, l'ensemble ayant été arasé à 1m50 pour y stationner les véhicules de la ferme : camion, tracteur, remorque, Grand rue, février 2022

Ci-dessus - Façade actuelle des anciens ateliers Sartorius-Valet, Grand rue, Saint-Souplet

Ci-dessus - Photographie d'un des bâtiments de la Fabrique n'ayant pas été détruit, visible depuis la rue du Nouveau Monde



AUJOURD'HUI, SE RÉINVENTER POUR ATTIRER

Depuis les années 1990, les anciennes communes industrielles comme Saint-Souplet, ont ainsi subi de fortes mutations économiques et urbaines qui ont dès lors profondément modifié le quotidien de leurs habitants. Les licenciements progressifs et l'abandon des bâtiments ne sont pas les seules conséquences de la fin des activités textiles. Ce sont tous les modes de vie et de travail qui ont vu être transformés. Aussi, pour lutter contre l'exode rural massif des habitants et des services vers les villes, ces communes ont donc tenté de mettre en place des projets et de nouvelles orientations politiques : développer de nouvelles zones industrielles, favoriser l'accueil de nouvelles entreprises, agriculteurs, ménages, et ainsi maintenir leur population déjà existante et en attirer une nouvelle.

Pour la municipalité de Saint-Souplet, on peut compter trois directions principales: le maintien de services et de commerces de proximité comme le café de la mairie ou encore la poste ; l'accès à des infrastructures médicales, mais aussi l'accès à l'éducation sur la commune. Des secteurs indispensables à la fois pour les personnes âgées, et l'accueil de nouveaux ménages.

Bien loin des nombreux services encore présents dans les années 1950, de nombreux projets ont donc été mis en place : le rachat par droit de préemption du dernier café du bourg et de sa licence, le maintien du point relais poste maintenant installé dans ce café, ou encore la mise à disposition de locaux pour les services de santé. Une petite salle des fêtes a été transformée en cabinet médical par exemple. Ainsi, plusieurs médecins peuvent se relayer et on retrouve sur Saint-Souplet, plusieurs infirmières, un kinésithérapeute, un dentiste, et une pharmacie. Depuis 2018, un projet controversé de parc éolien est d'ailleurs en cours, ce qui permettrait d'aider financièrement la commune pour développer de nouveaux projets comme une salle des sports pour les associations et les écoles.

Page précédente - La Fabrique. Aujourd'hui, la nature a repris ces droits, une forêt prend place au niveau des anciens ateliers de tissage et filage. On aperçoit un des bâtiments qui n'a pas été détruit à droite

À droite - La Grand Place dans les années 1970. On y voit encore le Familistère. [Photographie transmise par Bernard Lemaire]

Page de droite - L'église, la Grand Place traversée aujourd'hui par une départementale, février 2022

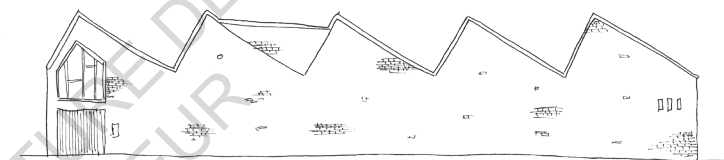


2 - LES SAVOIR-FAIRE TEXTILES MIS EN SCÈNE DANS LA RÉGION

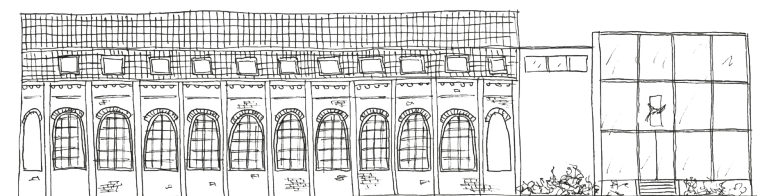
RECONVERSIONS ET TOURISMES INDUSTRIELS

À la suite des deux chocs pétroliers des années 1970, la quasi-totalité des entreprises textiles ferment leur portes. Des centaines de métiers s'arrêtent du jour au lendemain et les bâtiments vides d'activités, se délabrant à vue d'œil, commencent à faire débat. En effet, les reconversions de ces locaux sont rares, les friches s'accumulent en centre-ville et la logique de table rase s'impose dans les discours politiques. De surcroît, afin de lutter contre ces idéologies, revaloriser ces bâtiments industriels et protéger ces sites bien souvent remarquables de par leur architecture et leur histoire, différents acteurs vont s'engager.

Les premiers et principaux pionniers qui ont participé à la conservation de ces traces du passé industriel textile régional sont les associations, en grande partie créées pour l'occasion. En déployant tous les moyens qu'elles avaient alors à leur disposition : dons, mécénats... en rachetant d'ancien lieu comme le comité de Sauvegarde du Patrimoine Valenciennois avec la maison du tisserand en 1991, ou encore en collaborant étroitement avec les collectivités et élus locaux, comme pour la municipalité de Fourmies, avec l'achat de la filature Prouvost-Masuel, permis sa conservation, ces associations ont ainsi joué un rôle majeur dans la préservation de ce patrimoine bâti et moral. Aujourd'hui, principalement reconverti en espace muséal, certains d'entre eux ont tout de même été réhabilités en logements et équipements collectifs, redonnant ainsi à nouveau une identité aux quartiers. De nombreux projets initiés par des associations ou par des municipalités sont d'ailleurs encore en cours dans le Cambrésis : la réhabilitation de la Fabrique de Beauvois-en-Cambrésis en un centre de loisir en est un exemple. L'investissement de ces dernières municipalités dans ces projets est souvent primordial pour qu'ils soient menés à bien. Comme me l'expliquaient plusieurs médiateurs culturels que j'ai pu rencontrer lors de mes visites, un changement de parti aux élections, moins enclin à la préservation du patrimoine ou à sa muséification peut tout à fait mettre à mal plusieurs années de négociations, et ralentir la progression des travaux. Pour autant, garder des traces de ce passé industriel textile peut paraître nécessaire.



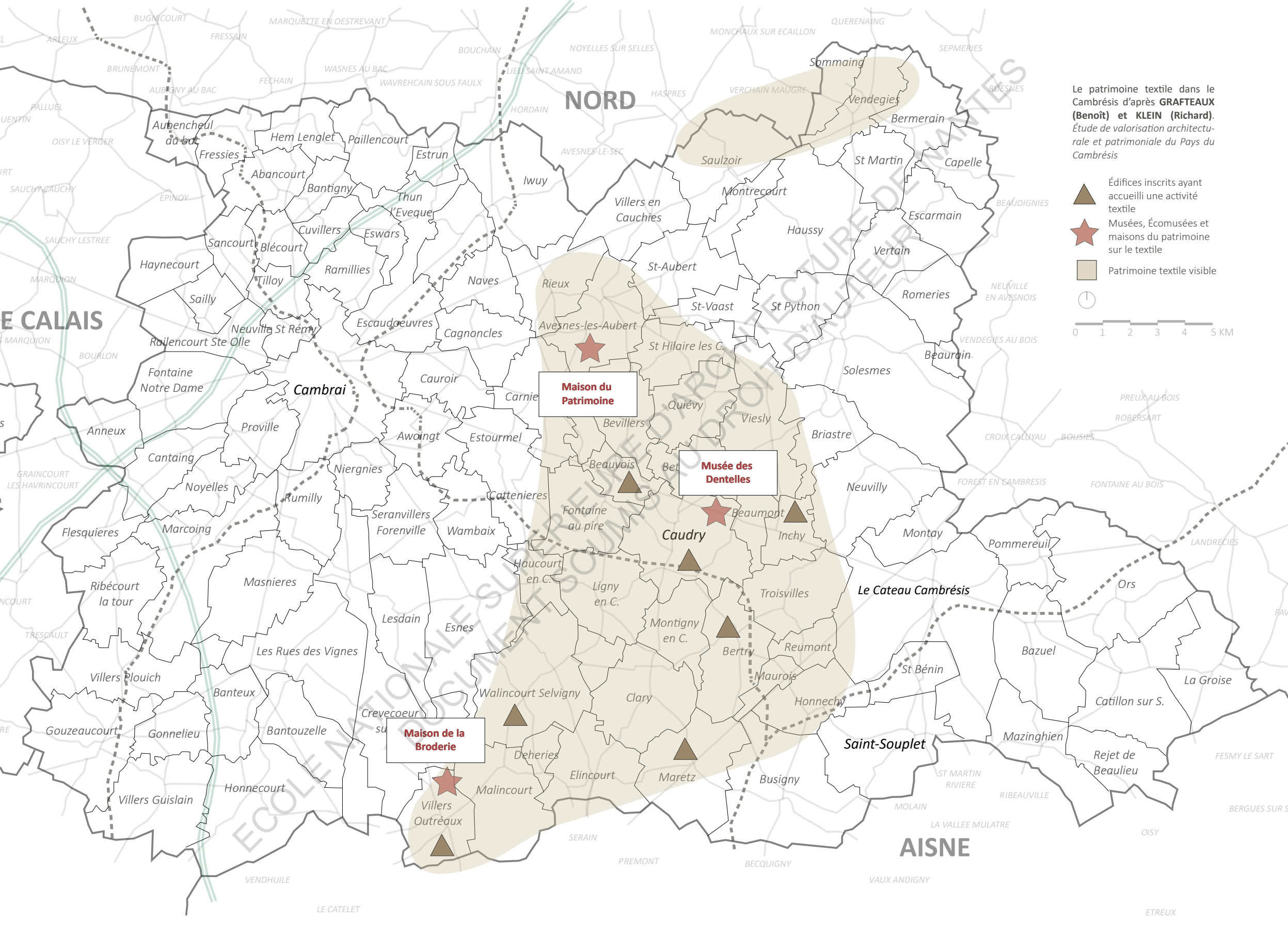
C'est pourquoi, il est arrivé qu'avant même que les entreprises textiles déposent le bilan, certains de leurs édifices furent protégés au titre des monuments historiques. Une reconnaissance patrimoniale et une protection quasi-assurée pour éviter qu'une fois abandonnées, ils se détériorent. Ainsi, l'usine Motte Bossut de Roubaix qui abrite depuis le Centre des Archives Nationales du Monde du Travail, fut tout d'abord inscrite puis rachetée par la mairie de Roubaix qui en fit don en partie à l'Etat. Toute une gymnastique, pour s'assurer de sa conservation et les préserver de la démolition.



Pour des projets de grandes envergures, ces réhabilitations furent réalisées par des architectes et entreprises spécialisées, pour d'autres comme avec la maison de tisserand de Valenciennes, ce sont bénévolement que les membres de l'association viennent depuis les années 2000 rénover l'ensemble du bâtiment.

a - Façade de la Maison du Textile, Rue Roger Salengro, Fresnoy-le-Grand (Aisne), à une quinzaine de kilomètres de Saint-Souplet

b - Façade du Musée des dentelles, Place des Mantilles, Caudry



Cette patrimonialisation nous apporte ainsi une nouvelle approche de l'histoire de l'industrie textile. Avec l'émergence des écomusées dans la région, qui nous présentent à la fois les lieux de vie et de travail des ouvriers textiles au cours des siècles, on peut ainsi retracer l'évolution des pratiques, techniques et quotidien de toutes une population. Dans le Cambrésis, on comptait en 2012, sept anciens bâtiments industriels textiles classés et trois écomusées et maison du patrimoine.⁸² Mais au regard de tous ceux présents dans la région, on peut ainsi traverser l'ensemble des siècles et les évolutions de la production textile dans le Nord, du 14^{ème} siècle de la mulquinerie urbaine avec la maison de Valenciennes, aux grandes filatures de Fourmies en passant par la maison de mulquinerie rurale d'Avesnes-les-Aubert. Bien souvent, ces projets muséaux sont initiés en désaccord avec les habitants et anciens ouvriers qui n'y voient au départ pas vraiment les enjeux d'une telle muséification de la profession. Pour autant, ils sont aujourd'hui des lieux incontournables à visiter dans la région.

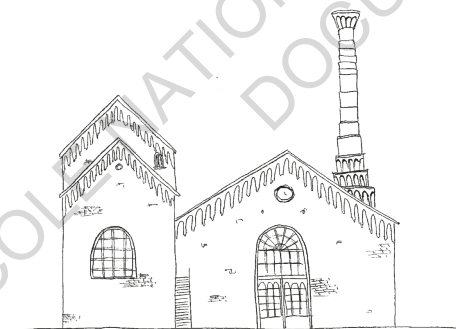
« Fourmies vie aujourd'hui par cet écomusée, le textile fait encore si on peut dire ça, la richesse de la ville [...] il y a beaucoup d'écoles qui viennent faire des ateliers, mais aussi des familles, des grands-parents qui nous rappellent leur propre souvenir d'eux enfants. »⁸³

Ces projets cherchent également à conduire les visiteurs hors les murs des musées et donc des anciens bâtiments industriels réhabilités. Avec la mise en place de chemins de randonnée comme les chemins des Mulquiniens ou encore la route du textile, les visiteurs, locaux et touristes sont invités à parcourir et traverser le territoire et découvrir ses richesses industrielles de ces derniers siècles.

82 - **GRAFTEAUX (Benoît) et KLEIN (Richard)**. *Étude de valorisation architecturale et patrimoniale du Pays du Cambrésis*. p. 66

83 - Échanges avec **Laurent**, médiateur, lors de la visite du Musée du Textile et de la Vie Sociale, Fourmies, février 2022

À côté- Façade du Musée du Textile et de la Vie Sociale, Fourmies



DEVOIR MÉMORIEL



« Ici, vous voyez, avant je connaissais pas cette machine, c'est une personne comme vous qui visitait le musée qui m'a fait une démonstration et m'a montré comment fonctionnait le métier ! Maintenant, je peux transmettre ça à mon tour. »⁸⁴

Encore aujourd'hui, aux quatre coins de la région, l'industrie textile est restée ancrée dans les mémoires. Que l'on se trouve à Saint-Souplet, à Cambrai, à Lille ou à Calais, dans des archives, des musées, dans l'auberge où je logeais, ou encore tout simplement dans les rues, il y a toujours une personne qui se sent concernée par ce patrimoine, alors ravie de nous compter mille et une histoire familiale sur ce sujet. Aussi, en parallèle de la réaffectation et classification des anciens locaux industriels, tout un travail de conservation des mémoires sociales a été mis en place depuis les années 1980. Des initiatives indispensables pour redonner vie à tous ces bâtiments qui ont accueilli des activités textiles au cours des siècles derniers. Au travers de collectes de témoignages oraux, de campagnes de dons ou encore de recueils d'archives d'entreprises, ces projets tendent ainsi à mettre en avant la richesse du patrimoine régional tout en les mettant à disposition au plus grand nombre que ce soit des touristes, des habitants ou encore des chercheurs.

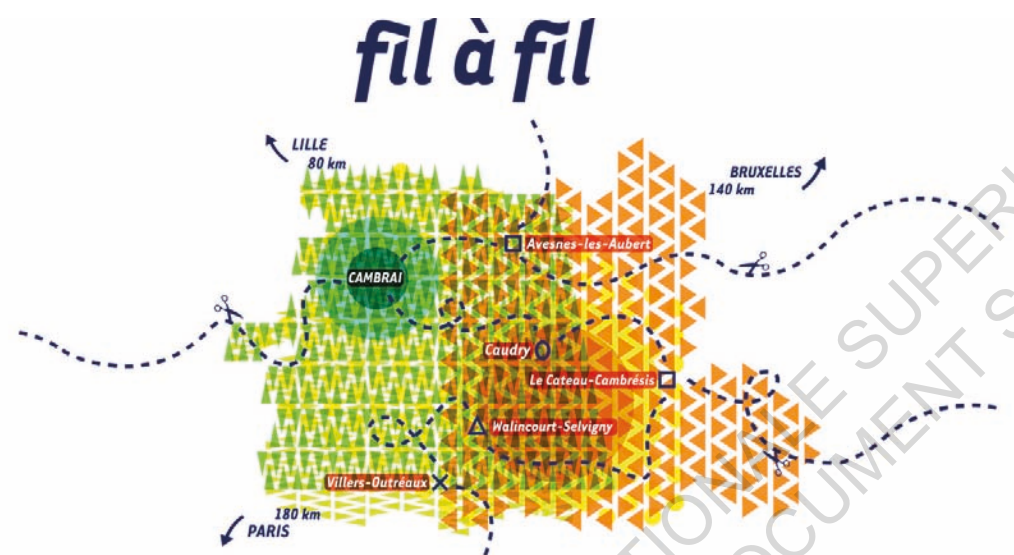
Ces actions mémorielles et différents projets de collectes peuvent être mis en place par plusieurs dispositifs : des appels aux dons dans le cadre d'exposition, pour compléter les collections de musées... mais, aussi en allant directement à la rencontre des principaux protagonistes, d'anciens ouvriers, enfants d'ouvriers, plus à même de raconter leur histoire, et de nous faire parvenir des documents inédits.

Ci-dessus - Photographie prise lors de ma visite du Musée du Textile et de la Vie Sociale, Fourmies, février 2022

84 - Échanges avec **Laurent**, médiateur, lors de la visite du Musée du Textile et de la Vie Sociale, Fourmies, février 2022

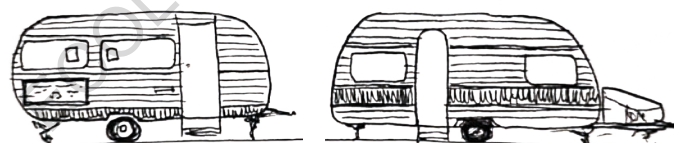
C'est le choix que firent par exemple les membres du collectif XXY avec leur projet : *Du fil à retordre*. Suite à la rencontre pendant trois ans d'anciens ouvriers textiles dans le Cambrésis, ils ont décidé de partager leurs recherches à bord de deux caravanes. Naviguant sur tout le territoire dans des écoles, des maisons de retraite, l'une des caravanes transformées en micro-musée, l'autre en une minie salle de spectacle, ces deux comédiennes et cette danseuse, ont ainsi offert une autre approche du passé industriel textile de la région. Lectures de témoignages, visite détournées des musées partenaires, œuvres dansées et chorégraphiées, ou encore atelier d'arts plastiques, leurs résidences laissaient la parole aux différentes générations.

Leur parcours, que l'on pouvait suivre sur Facebook dès 2016, a été à l'origine également d'autres projets comme la Route du Textile qui relie les trois musées que sont le Musée des Dentelles de Caudry, ma Maison du Patrimoine d'Avesnes-les-Aubert et la Maison de la Broderie de Villers-Outréaux qui ont soutenu *Du fil à retordre* mais aussi la création d'un documentaire comprenant de nombreux témoignages. Ce dernier, *Fil à Fil*, est accessible en ligne depuis juin 2022.



Ci-dessus - Carte de la page d'accueil du projet documentaire : *Fil à Fil* qui présente pour chaque ville indiquée, son rapport avec le textile et des témoignages vidéos [© Fil à fil documentaire]

À côté - Les deux caravanes du projet : *Du fil à retordre*



Grande découverte pour certains, « *moment de lucidité* »⁸⁵ et d'émotion pour d'autres, cette action pédagogique, questionnant le territoire et son histoire fût à la fois un travail de transmission auprès des plus jeunes générations, mais également de patrimonialisation puisque tous les témoignages recueillis pendant ces années ont été déposés aux archives nationales du monde du travail à Roubaix. Ce dernier, centre névralgique des archives des plus grandes entreprises textiles du Nord de la France se sert ainsi de ces multiples données, pour réaliser des expositions comme celle qui se trouve actuellement sur le monde textile.

Pour autant, n'acceptant, comme me l'expliquer la documentaliste du Labo histoire de Cambrai, que les archives des plus grandes entreprises, c'est plutôt dans des archives municipales qu'il faut se tourner pour avoir plus d'information sur le passé industriel précis d'une commune à qui des particuliers ou des entreprises ont versé des fonds d'archives de plus petites firmes.

PERSPECTIVES DE RÉINDUSTRIALISATION AU NIVEAU RÉGIONAL

Depuis les années 2000 et ce, malgré la forte concurrence étrangère et la fermeture de nombreuses structures, la filière textile et d'habillement régionale a su résister. Même si beaucoup moins développée qu'auparavant, elle employait encore en 2014 dans toute la région des Hauts-de-France pas moins de 15 000 ouvriers répartis sur environ 300 usines. De surcroît, pour lutter contre la délocalisation possible de ces entreprises locales et ainsi préserver les emplois, différents projets et politiques soutenues par l'Etat ont été mis en place à l'instar du label *Nord Terre Textile*. Ce dernier, créé en 2014 par un rapprochement de plusieurs industriels, a pour vocation d'accompagner le développement de la filière dans la région tout en garantissant les savoir faire et la fabrication locale des produits. Une dizaine d'entreprises y sont rattachées dans le Cambrésis et garantissent qu'au moins « 75% des étapes de leurs productions sont situées dans les Hauts-de-France. »⁸⁶ Le Label Terre textile étant présent dans d'autres régions comme les Vosges et l'Alsace, il est possible pour l'ensemble des firmes de sous-traiter certaines opérations dans des structures agréées par ce label d'autres régions. Ainsi, de véritables échanges ont lieu et cela permet de renforcer la production textile française.

D'ailleurs, faire appel aux fabrications 100% française, c'est aussi ce qu'avait fait le choix le Gouvernement lors de la pandémie, pour réaliser des masques et des blouses de protection en grande quantité. Profitant des machines déjà sur place, de la main d'œuvre, et des matières premières, les entreprises textiles de Cambrésis n'avaient pas hésité à adapter leur production.

85 - BIRY-VICENTE (Rafaela). Nord : «Du fil à retordre», pour faire revivre la mémoire des ouvriers du textile. Reportage radio [en ligne]. Diffusée le 7 octobre 2016. Fontaine-au-Pire : France Bleu Nord. 1min15

86- « Les garanties du label Nord terre textile », *Nord Terre Textile* [en ligne]

En parallèle, plusieurs entreprises font aujourd'hui le choix de rapatrier une partie de leur chaîne de production en France notamment en redéveloppant la filière du lin. En effet, « la France concentre l'essentiel de la production de lin ; 141 397 ha de terres qui sont consacrés soit 87% des surfaces en Europe de l'Ouest. »⁸⁷ Du lin qui aujourd'hui une fois récolté, est de suite envoyé aux quatre coins de l'Europe puis en Asie pour être transformé. En favorisant les circuits courts en Normandie et dans les Hauts-de-France et surtout l'étiquette 100% français des fibres naturelles, les sociétés espèrent ainsi toucher de nouveaux clients aujourd'hui très demandeurs de ce type de produit. Engagés avant le début de l'épidémie de Covid-19, ces projets se sont accélérés depuis. Quelques sociétés, soutenues pas des plans de relance régionaux, ont investi dans de nouvelles usines modernes dotées de métiers à tisser d'occasion. Plusieurs ont déjà ouvert leur porte comme celle de Safilin l'année dernière, recrutant ainsi de nouveaux ouvriers. Située à Béthune et spécialisée dans le lin, elle avait quitté le Pas-de-Calais pour la Pologne il y a un peu plus de vingt-cinq ans. Dernièrement, ce sont ainsi leurs tisseurs polonais dont leurs usines ont été conservées, qui sont venus transmettre leurs savoir-faire qu'on leur avait eux même transmis quelques décennies plutôt. Un retour aux sources que plusieurs habitants interrogés, pas peu fier du rapatriement de cette industrie dans la région, m'ont évoqué :

« Mais si!! soit disant, ils vont refaire du lin par ici, ils ont fait voir ça à la télé ! Ils vont remettre du lin, et refaire du tissus. ICI ! C'est quand même bien que ça revienne... parce que là ça partait en Chine ! et le lin français ! C'est quand même bien plus costaud ! J'ai des draps depuis très très longtemps, et bah, ils sont toujours là. »⁸⁸

Autre que le tissage, nous pouvons également faire l'éloge de la dentellerie et de la broderie régionale qui, encore reconnue mondialement, se distinguent de par leur qualité et leur raffinement. Les produits cambrésiens aujourd'hui réalisés dans le textile, sont pour la plupart des produits haut de gamme, très utilisés en Haute-Couture et portés par les plus grandes personnalités présidentielles, royales, de la chanson ou encore du cinéma. Kate Middleton, Marilyn Monroe, ou encore Michelle Obama en sont des exemples. L'industrie textile du Nord s'exporte ainsi encore aujourd'hui et continue de faire parler d'elle et comme le montre la nouvelle construction des ateliers Safilin, impacte à nouveau l'économie, la société, et les paysages ruraux et urbains cambrésiens.

88- **POUILLE (Jordan)**. « Dans le Pas-de-Calais, Safilin réintroduit le métier à tisser le lin », *La vie* [en ligne], Octobre 2021.

88- Entretien avec **Mme B.** dans sa cuisine, Saint-Souplet, février 2022

Page de droite - Photographie prise lors de ma visite du Musée du Textile et de la Vie Sociale, Fourmies, février 2022





CONCLUSION

DU FIL ET DES HOMMES

Depuis le 18^{ème} siècle, l'histoire de la ville de Saint-Souplet et de son développement, est indissociable de son passé industriel. L'activité textile a en effet, bel et bien marqué de son empreinte le territoire communal d'un point de vue architectural et sociétal.

Tout d'abord, de par les maisons de mulquinier du 18^{ème} siècle puis les grandes et plus petites usines du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle, leurs quartiers ouvriers, mais aussi les ateliers de tissage à domicile qui persisteront jusque dans les années 1980, les témoins matériels restent encore nombreux, aujourd'hui, sur le territoire. Développées au fil de l'histoire, des besoins et des modes de production, ces derniers se sont imbriqués dans le tissu urbain des communes. C'est pourquoi, traverser d'entre elles telles que Saint-Souplet, nous permet d'y rencontrer plus de quatre siècles de bâtiments et de savoir-faire.

Depuis l'implantation du textile dans le Cambrésis, ses habitants, à la fois acteurs et victimes de son industrialisation, ont contribué ainsi à l'évolution et à l'organisation du paysage cambrésien actuel. Influant le quotidien, cause de multiples exodes, le textile a ainsi enrichi la région sans presque aucune interruption jusque dans les années 1990 et cela en dépit des guerres et des conflits qui faisaient rage sur le territoire.

La désindustrialisation a été brutale pour la région qui depuis essaie de se remobiliser. Après avoir plus ou moins requalifié les anciens édifices alors abandonnés, en friche, les anciennes communes textiles, pour lutter contre l'exode rural tentent d'affirmer leur identité. Ils espèrent ainsi attirer de nouvelles activités, et des habitants. En parallèle, certaines d'entre elles accueillent toujours des ateliers de confection comme autour de Caudry. Ils perdurent ainsi les savoir-faire textile pour de la haute couture.

Par ailleurs, un nouvel enjeu mémoriel est également au cœur des réflexions. Plusieurs écomusées et projets intergénérationnels s'efforcent donc de retracer et de transmettre l'histoire de l'industrie textile qui a tant affecté le territoire et ses habitants au cours des siècles.

Page de droite - Photographie d'un métier à broder [Photographies transmises par Jean-Claude Vely]

SOURCES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE (BnF)

Journaux

Paris, Bibliothèque nationale de France (BnF) dép. Centre technique du livre, JO 88353. *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 19 juin 1901, p.4. Disponible sur <https://www.retronews.fr/journal/le-guetteur-de-saint-quentin-et-de-l-aisne/19-juin-1901/819/2386271/1> [consulté en mai 2022]

Paris, BnF, dép. Droit, économie, politique, JO-40549. *Bulletin des réfugiés du département du Nord : paraissant deux fois par semaine*, 7 juillet 1917, p.2. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6378259n/f2.item> [consulté en mai 2022]

Paris, BnF, dép. Littérature et art, V-11432. *Annuaire général du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration : ou almanach des 500.000 adresses de Paris, des départements et des pays étrangers*, 1846, p.603. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62906378/f778.image.r=%22bertry%20st%20souplet%22?rk=21459;2> [consulté en mai 2022]

Paris, BnF, dép. Centre technique du livre, JO 88353. *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 15 février 1878, p.4. Disponible sur <https://www.retronews.fr/journal/le-guetteur-de-saint-quentin-et-de-l-aisne/15-fevrier-1878/819/2379971/1> [consulté en mai 2022]

Paris, BnF, dép. Centre technique du livre, JO 88353. *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 1 décembre 1878, p.4. Disponible sur <https://www.retronews.fr/journal/le-guetteur-de-saint-quentin-et-de-l-aisne/01-decembre-1878/819/2379941/1> [consulté en mai 2022]

Paris, BnF, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LC11-923. *Journal de Saint-Quentin et de l'arrondissement*, 8 avril 1891, p.3. Disponible sur <https://www.retronews.fr/journal/journal-de-la-ville-de-saint-quentin-et-de-l-arrondissement/08-avril-1891/615/2351335/1> [consulté en mai 2022]

Paris, BnF, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LC11-923. *Journal de Saint-Quentin et de l'arrondissement*, 7 juillet 1882, p.3. Disponible sur <https://www.retronews.fr/journal/journal-de-la-ville-de-saint-quentin-et-de-l-arrondissement/08-avril-1891/615/2351335/1> [consulté en mai 2022]

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DE LA VILLE DE PARIS

Annuaire

Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 2017-51748. *Annuaire du commerce Didot-Bottin*, 1926, p. 1784. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5324261w/f1840.image.r=souplet?rk=515024;0> [consulté en mai 2022]

Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 2017-51748. *Annuaire du commerce Didot-Bottin*, 1928, p. 4022. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5324459h/f1811.image.r=souplet?rk=300430;4> [consulté en mai 2022]

Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris, V-11432. *Annuaire-almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration : ou almanach des 500.000 adresses de Paris, des départements et des pays étrangers : Firmin Didot et Bottin réunis*, 1858, p. 1852. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6319812z/f453.item.r=%22st%20souplet%22.zoom> [consulté en mai 2022]

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU NORD

Etat-civil et registre paroissiaux de Saint-Souplet

Lille, A.D. du Nord, 5 Mi 015 R 050, *Registre d'état civil de Saint-Souplet*, 1663-1769, p. 207-211.

Recensement de Saint-Souplet de 1906 et de 1946

Lille, A.D. du Nord, SAINT-SOUPLET - M 474 / 544, *Recensement*, 1906, 77 p. Disponible sur <https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/nfd9pl65xgkv/4ee32770-e68e-4eb7-9d9a-bba9cadec869> [consulté en avril 2022]

Lille, A.D. du Nord, SAINT-SOUPLET - M474 7 / 25, *Recensement*, 1946, 77 p. Disponible sur <https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/vgjqlnwt7bph/5386b2ea-43c6-4461-9e8b-28b6592417ee> [consulté en juin 2022]

Plan cadastral de Saint-Souplet

Lille, A.D. du Nord, SAINT-SOUPLET - 1826 - P 31 / 886, *Cadastre Napoléonien*, 1826, 6 p. Disponible sur <https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/fcbx6q3r7k21/f1d92f6b-a491-45f7-82f1-740773247fe9> [consulté en mai 2022]

Tables de succession

Lille, A.D. du Nord, Le CATEAU / 3 Q - 188 / 10 [1809-1810], *Tables de succession et absences*, 1809-1810, p.35. Disponible sur <https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/ztdhnm5wpxr8/f6dee4e5-d609-4e9b-9db8-4e01365d4ce8> [consulté en avril 2022]

Enregistrements

Lille, A.D. du Nord, 3 Q 178 - 43, *Enregistrements - Bureau de Le Cateau*, 15 juin 1810, acte n°113

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L' AISNE

Monographie communale

Laon, Archives Départementales (A.D.) de l'Aisne, 13 T 409, *Monographie communale de Saint-Martin-Rivière*, p.3

ARCHIVES COMMUNALES DE SAINT-SOUPLET

Plan d'alignements des voies communales et départementales, 1878-1902

Fiches d'État Civil de la seconde moitié du 20ème siècle

ARCHIVES MUNICIPALES DE ROUBAIX

Journaux

Roubaix, Archives Municipales. *Journal de Roubaix*, 24 février 1884, p.2 Disponible sur <https://www.bn-r.fr/ark:/20179/ALTOBNR85407> [consulté en mai 2022]

MÉDIATHÈQUE MUNICIPALE : LE LABO - CAMBRAI

Annuaire

Cambrai, Médiathèque municipale Le Labo : Patrimoine, 050 C ANN, *Annuaire Ravet-Anceau: guide du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des administrations et de la magistrature du département du Nord*, 1910-1981

Monographie communale

Cambrai, Médiathèque municipale Le Labo : Patrimoine, 944.28 C SAI, Duwez (Abbé), *Monographie de St-Souplet*, 1900 40 p.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DU CATEAU-CAMBRÉSIS

Monographie communale

Le Cateau-Cambrésis, Bibliothèque municipale, RINGEVAL (Arthur). *Monographies des communes du canton de Le Cateau : Saint-Souplet*. 1899. 145 p.

MINISTÈRE DU TRAVAIL

Bulletin d'inspection de Travail à la Fabrique en 1904

Paris, Bibliothèque du Ministère du Travail, Tome XII - 1904, *Bulletin de l'inspection du Travail et de l'hygiène industrielle*, 1904, p. 459-460. Disponible sur https://travail-emploi.gouv.fr/fichiers/numerisations3/bull.insp.trav_1904.pdf [consulté en mai 2022]

UNIVERSITÉ DU MINNESOTA

Bulletin d'inspection de Travail à la Fabrique en 1904

Bibliothèque de l'Université du Minnesota, FOR-L-6 383981, *Recueil des décisions du Conseil d'État statuant au contentieux et du Tribunal des Conflits et des jugements des tribunaux administratifs*, vol.31, 1861, p. 459-460. Disponible sur <https://books.google.fr/books?id=03VDAQAAMAAJ&pg=PA459&dq=tissage%20saint%20souplet&hl=fr&pg=PA457#v=onepage&q&f=false> [consulté en mai 2022]

GROUPE FACEBOOK DES HABITANTS DE SAINT-SOUPLET

"tu sais que tu viens de saint-souplet si..."? *Facebook* [en ligne]. Disponible sur <https://www.facebook.com/groups/679108305458627/about> [consulté en juin 2022]

"ST SOUPLET d'antan (et d'aujourd'hui)", *Facebook* [en ligne]. Disponible sur <https://www.facebook.com/groups/347588976766757> [consulté en juin 2022]

BIBLIOGRAPHIE

BARBET (Philippe). De l'émigration d'ouvriers mulquiniers du Cambrésis vers l'Angleterre. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, septembre 1985, n°29. p. 5-9.

BARJOT (Dominique). Un patronat sans dynastie ? Le patronat normand vers 1860. In : *Les élites régionales (XVIIe - XXe)*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2002, p.101-119. Disponible sur <https://books.openedition.org/pus/11950?lang=fr> [consulté en mai 2021]

BIRY-VICENTE (Rafaela). Nord : "Du fil à retordre", pour faire revivre la mémoire des ouvriers du textile. Reportage radio [en ligne]. Diffusée le 7 octobre 2016. Fontaine-au-Pire : *France Bleu Nord*. 1min15 Disponible sur <https://www.francebleu.fr/infos/culture-loisirs/du-fil-retordre-le-projet-qui-fait-ressurgir-la-memoire-des-ouvriers-du-textile-dans-le-cambresis-1475689557> [consulté en juin 2022]

BLIN (Olivier), FICQUELMONT (Marie) et FONTANON (Claudine) (dir.). *Guide du patrimoine industriel, scientifique et technique*. Paris : La Manufacture, 1990. 520 p.

DOLEZ (André). *La mulquinerie à Cambray des origines à 1789 : essai d'histoire économique*. Lille : Société anonyme d'Imprimerie et d'Éditions du Nord, 1932. 160 p.

FOHLEN (Claude). Crise textile et troubles sociaux : le Nord à la fin du Second Empire. In : *Revue du Nord*. Lille : Association Revue du Nord, avril-juin 1953, n°138. p. 107-123. Disponible sur Crise textile et troubles sociaux : le Nord à la fin du Second Empire - Persée (persee.fr) [consulté en novembre 2021]

FOSSE (Martine) et RABIER (Jean-Claude) (dir.). *Textiles, techniques, travail*. Marcq-en-Baroeul : Jalons, 1999. 92 p.

GRAFTEAUX (Serge) et SANTERRE (Marie-Catherine). *Mémé Santerre : une vie de sagesse et d'amour*. Paris : Marabout, 1987. 160 p.

GRAFTEAUX (Benoît) et KLEIN (Richard). *Étude de valorisation architecturale et patrimoniale du Pays du Cambrésis*. 137 p.

GUIGNET (Philippe). Adaptations, mutations et survivances proto-industrielles dans le textile du Cambrésis et du Valenciennois du XVIIIème au début du XXème siècle. In : *Revue du Nord*, janvier-mars 1979, n°240. p. 27-59. Disponible sur Adaptations, mutations et survivances proto-industrielles dans le textile du Cambrésis et du Valenciennois du XVIIIème au début du XXème siècle - Persée (persee.fr) [consulté en novembre 2021]

GUIGNET (Philippe). *Mines, manufactures et ouvriers du Valenciennois au XVIIIe siècle*. New-York : Arno Press, 1977. 822 p.

LAMAND (Fernand). Une profession disparue : le mulquinier. In : *Valentiana*. Valenciennes : Association Valentiana, décembre 2001, n°28. p. 35-40

LEDUCQ (Gérard). Les tisseurs à la cave de Saint-Hilaire lez Cambrai. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, janvier 1979, n°3. p. 26-37

LECLERCQ (Maurice). *De la mule-jenny à l'ordinateur. Cent ans de textile dans le Nord-Pas-de-Calais*. Lille : La Voix du Nord, 1999. 190 p.

MAC ALEESE (Patrick). *Architectures en Cambrésis*. Lille : CAUE du Nord, 1984. 70 p.

MALOTET (Arthur). L'industrie et le commerce des toiles fines à Valenciennes dans les temps modernes. In : *Revue du Nord*. Lille : Association Revue du Nord, 1910, n°4. p. 281-320. Disponible sur https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1910_num_1_4_1178 [consulté en novembre 2021]

MORIEUX (Renaud). La fabrique sociale des réseaux migratoires. Les ouvriers du lin entre Cambrésis, Pays-Bas autrichiens et Sussex dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. In : *Documents pour l'histoire des techniques*, 2010, n°19. p. 47-61. Disponible sur La fabrique sociale des réseaux migratoires. Les ouvriers du lin entre Cambrésis, Pays-Bas autrichiens et Sussex dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (openedition.org) [consulté en novembre 2021]

MOUZON (Mathilde). "Tissage", *Fil à Fil documentaire* [en ligne]. Disponible sur <http://filafil-documentaire.fr/> [consulté en juin 2022]

PONCELET (Benoît) (dir.). *Carnet du Cambrésis*. Lille : CAUE du Nord, 2018. 106 p. Disponible sur <https://carnets.s-pass.org/web/app.php/public/#visualisateur/1573/page,0> [consulté en décembre 2021]

POUILLE (Jordan). « Dans le Pas-de-Calais, Safilin réintroduit le métier à tisser le lin », *La vie* [en ligne], Octobre 2021. Disponible sur <https://www.lavie.fr/actualite/ecologie/dans-le-pas-de-calais-safilin-reintroduit-le-metier-a-tisser-le-lin-78465.php> [consulté en juin 2022]

PREVIT (Victor). Une grande industrie d'exportation. L'industrie linière dans le Nord de la France sous l'Ancien Régime. In : *Revue du Nord*. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2002. p. 205-226. Disponible sur Une grande industrie d'exportation. L'industrie linière dans le Nord de la France sous l'Ancien Régime - Persée ([persee.fr](https://www.persee.fr)) [consulté en novembre 2021]

TERRIER (Didier). *Les Deux âges de la proto-industrie : les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*. Paris : Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. 311 p.

TERRIER (Didier). Recrutement de la main d'œuvre et devenir d'un pôle de croissance : Fourmies dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. In : *Villes et districts industriels en Europe occidentale (XVII^{ème}-XX^{ème})*, octobre-décembre 1957, n°156. p. 247-268. Disponible sur <https://books.openedition.org/pufr/2070?lang=fr> [consulté en mai 2022]

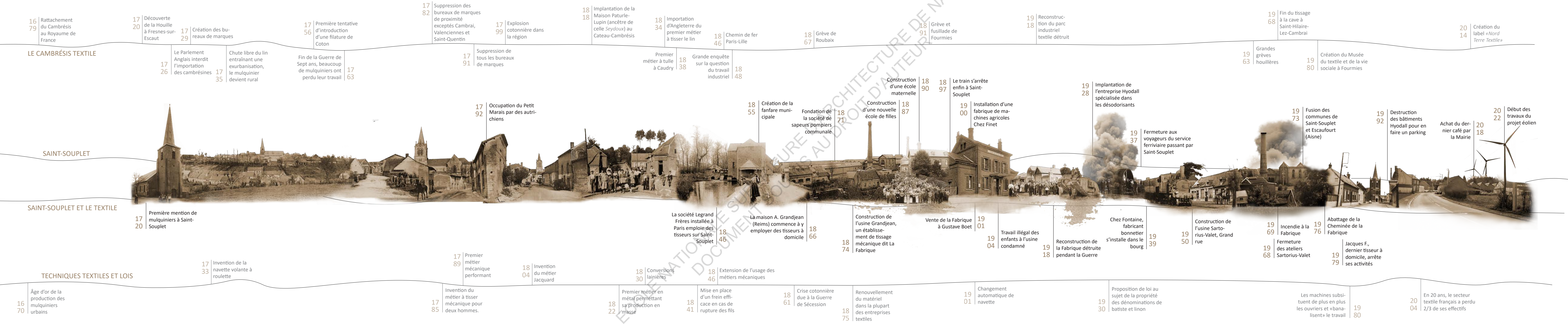
TORDOIS (Jean). L'industrie de la batiste dans le cambrésis et sa fin. In : *Jadis en Cambrésis*. Cambrai : Amis du Cambrésis, juillet 1988, n°40. p. 31-37

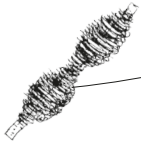
VAILLANT-GABET (Sylvie). La gestion de la main-d'œuvre chez les Seydoux au Cateau-Cambrésis (1830-1914). In : *Revue du Nord*. Lille : Association Revue du Nord, 2002, n°347. p. 723-751. Disponible sur <https://www.cairn.info/revue-du-nord-2002-4-page-723.htm#re40no40> [consulté en mai 2022]

VINCENT (Gérard). Les industries du Cambrésis : L'industrie textile. In : *Cambrésis Terre d'Histoire*. Crevecoeur-sur-l'Escaut : Association Cambrésis Terre d'Histoire, juin 2003, n°36. p. 14-24

“Du Fil à retordre”, *Facebook* [en ligne]. Disponible sur <https://www.facebook.com/profile.php?id=100054423852786> [consulté en mai 2022]

« Les garanties du label Nord terre textile », *Nord Terre Textile* [en ligne]. Disponible sur <http://www.nordterretextile.fr/les-garanties-et-engagements-du-label-nord-terre-textile/> [consulté en juin 2022]





Placée depuis des siècles à proximité des grands chemins commerciaux du Nord de l'Europe, la commune de Saint-Souplet, située au sud du département du Nord, est riche de toute une histoire autour de l'industrie textile.

Se révélant au hasard des rues, et des paroles de ses habitants, les vestiges de l'industrialisation nous invitent ainsi à un voyage dans le temps dans le quotidien de milliers d'hommes, femmes et enfants qui ont fabriqué à leur échelle, le paysage du Nord tel que nous le connaissons aujourd'hui.



OMBELINE HARDOUIN

JUIN 2022 - MÉMOIRE DE MASTER - ENSA NANTES

Séminaire « BURMAH : Architectures contemporaines : cultures / pratiques / critiques »

SOUS LA DIRECTION DE MARIE-PAULE HALGAND

